



EUGÈNE MONTFORT

LA TURQUE

— ROMAN PARISIEN —

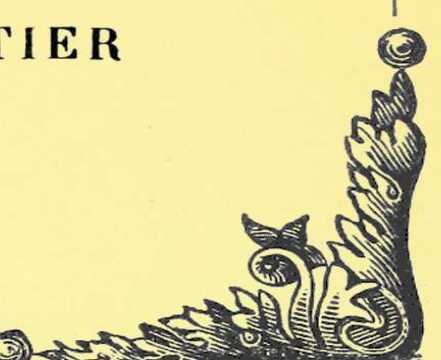
PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1906





EUGÈNE MONTFORT

LA TURQUE

— ROMAN PARISIEN —

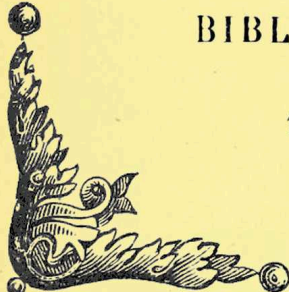
PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENNELLE, 11

1906



The Project Gutenberg eBook of La Turquie

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: La Turquie
roman parisien

Author: Eugène Montfort

Release date: March 18, 2024 [eBook #73191]

Language: French

Original publication: Paris: Fasquelle, 1906

Other information and formats: www.gutenberg.org/ebooks/73191

Credits: Laurent Vogel (This file was produced from images generously made available by the Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica))

*** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LA TURQUE ***

EUGÈNE MONTFORT

LA TURQUE

— ROMAN PARISIEN —

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1906

Tous droits réservés.

DU MÊME AUTEUR

Sylvie ou les Émois passionnés (Les Marges).

Chair (Les Marges).

Exposé du Naturisme (*épuisé*).

Essai sur l'Amour (Stock).

La Beauté moderne (La Plume).

Les Marges (Floury).

Les Cœurs malades (Bibliothèque-Charpentier).

Le Chalet dans la Montagne (Bibliothèque-Charpentier).

La Maîtresse américaine (Herbert, à Bruges).

PROCHAINEMENT

Montmartre et les Boulevards.

Le Fruit défendu.

La Chanson de Naples.

Il a été tiré de cet ouvrage :

6 exemplaires numérotés sur papier de Hollande

et 3 exemplaires numérotés sur papier du Japon.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

A LOUIS CODET

Mon cher ami, vous avez assisté à la mise au jour de ce livre. Vous l'avez vu se développer, grandir, chapitre par chapitre, et presque page par page. Vous lui avez témoigné un intérêt constant, et vous l'avez défendu, quand, parfois, avec la fureur pleine d'amour d'un père, je l'accusais. Vous m'avez soutenu dans les heures de lassitude et de découragement, et vous m'avez réconforté.

Je ne pouvais donc inscrire ici qu'un nom : le vôtre.

Je le fais, en vous remerciant de votre active et efficace amitié.

E. M.

LA TURQUE

PROLOGUE

I

Sophie Mittelette arriva à Grenoble vers trois heures. Elle avait quitté Genève de bon matin. Selon son ordinaire, levée à l'aube pour achever le ménage pendant que son tuteur dormait, elle avait ouvert la porte de la maison, poussé les volets du rez-de-chaussée, et posé un balai contre le mur, dans la rue. Puis, panier au bras, elle avait été jusqu'à l'épicière, encore toute ensommeillée, et — comme partant pour les provisions — lui avait emprunté une pièce de vingt francs. Elle courait alors à la gare, où elle retrouvait son petit baluchon, apporté déjà la veille pendant un tour de promenade de M. Bourdit, et montait dans le train. Aujourd'hui ce n'était pas elle qui réveillerait son tuteur.

Elle avait attendu une heure à Culoz, et deux à Chambéry, aux changements de train. Dans les salles, patiemment assise sur une banquette, à côté de son paquet enveloppé dans un torchon propre et de son panier, Sophie suivait sans bouger le tohu-bohu des arrivées et des départs. Elle mangea un peu de lard et de pain qu'elle avait emportés de la maison, et but de l'eau fraîche à la fontaine. Car il fallait économiser le trésor de l'épicière.

En arrivant à Grenoble, toute sa fortune montait donc à quatorze francs environ. Quant à son espoir, il s'appuyait sur une amie, Juliette, avec laquelle elle avait travaillé autrefois au couvent. Celle-ci s'était bien mariée, ayant épousé un coiffeur de la place Grenette... C'est vrai qu'elle était jolie, et puis, dame ! il y a la chance... Juliette — Madame Devaux — reçut

Sophie non sans étonnement. C'était une blonde soignée, rose et inexpressive comme une des têtes de sa devanture. Sophie lui ressuscitait les jours pénibles, où elle taillait des chemises chez les sœurs, qui la payaient à peine et la nourrissaient mal. Elle menait maintenant une vie honorée et confortable. Par tous les clients, elle se sentait entourée d'hommages. Pour dire : « taille et shampoing... soixante-quinze... » en découvrant ses dents blanches d'un sourire mécanique, il n'y avait qu'elle. Un groupe important de bourgeois, qui faisaient chaque jour la manille au café du Grand-Hôtel, pensaient à elle avec amour et considération. Elle était connue dans la ville. Et vraiment, à sa caisse, dominant les trois garçons en manches de chemise et son mari frisé, elle était des plus distinguées.

Elle conduisit Sophie dans l'arrière-boutique où l'on voyait quelques crânes en bois supportant d'abondantes chevelures, et par terre, dans un coin, un tas de peignoirs et de serviettes sales. Sur une table, des pots de pommade vides et des fioles sans bouchon s'amassaient. Cela fleurait la parfumerie et un peu le rance. Sophie parlait : « J'entends encore mère Félicité quand elle disait : Cette Juliette, comme elle fait des gros points, elle a pourtant de tout petits doigts !... Dis donc, tu sais : Jeanne Grand ?... Elle est à Lyon... Tu te souviens d'elle qui suçait toujours des boules de gomme ?... » Madame Devaux se rappelait. Elle faisait oui de la tête... Cela lui paraissait drôle que cette espèce de bonne la tutoyât... Tout ça, c'était si vieux, d'une autre vie vraiment...

Sophie racontait maintenant ce qui lui était arrivé. Après la mort de ses parents dans la catastrophe de Saint-Gervais, elle avait été placée à Lyon chez un apprêteur. Mais, n'est-ce pas, elle était si jeune, elle ne savait pas... le fils du patron l'avait séduite... Le patron, alors, l'avait renvoyée à Genève à son tuteur. Mais M. Bourdit ne l'aimait pas, il lui donnait des gifles, et il lui rendait la vie dure. Pour être domestique, elle préférait l'être ailleurs, elle serait libre, au moins, pas battue, et aurait des gages... ou ouvrière... elle savait coudre... Elle s'était enfuie.

Madame Devaux souriait, d'une grimace. Le regard limpide et confiant de Sophie la troublait, tout à coup une bouffée de choses anciennes et oubliées était montée, elle avait revu un jour d'été dans une grande salle blanche, toutes, elles étaient penchées sur leur ouvrage, on ne parlait pas, et, par les fenêtres ouvertes, une rumeur de voix d'oiseaux et de chants de

cigales entraient, envahissant le silence, — et des odeurs... Ah ! un grand soupir vous gonflait la poitrine !... Mais voyons, maintenant elle était la femme du coiffeur de la place Grenette, quelque chose d'inquiétant se levait avec cette réapparition subite du temps passé, avec cette Sophie... et puis, une fille pas trop convenable, à en juger par son histoire. Pourquoi venir troubler son existence ? Elle lui donna dix francs et une liste d'adresses où l'on aurait peut-être du travail pour elle. Et Sophie la quitta en lui disant vous et en l'appelant Madame.

Sophie, sortie de la boutique, suivit la rue au hasard. Ces maisons qu'elle ne connaissait pas, les passants indifférents... quelle solitude ! Elle avait le cœur gros. Arrivée place Victor-Hugo, elle s'assit sur un banc. Qu'allait-elle devenir ?... Elle qui croyait que Juliette se réjouirait de la revoir. Ainsi, Juliette ne se souvenait plus ! Ah ! comme sont les gens !... Mais elle ne lui en voulait pas, ses illusions étaient tombées dès son entrée dans la boutique, elle avait compris qu'il ne pouvait plus y avoir d'intimité entre ce que Juliette était devenue et ce qu'elle était restée. Juliette était riche, elle était pauvre : c'est tout naturel que les riches n'aillent pas avec les pauvres... Mais où se diriger maintenant ? Il n'y avait personne dans la ville, pas un cœur pour elle, pas une parole... Aussi, elle aurait dû s'y attendre. Elle n'avait pas bien réfléchi en partant... Ah ! jamais elle n'avait eu de chance ! Et elle repassait sa vie... la catastrophe, et ce détail horrible qu'on n'avait retrouvé de sa mère, de sa maman, qu'une main, reconnue à cause de l'alliance passée à l'un des doigts... depuis ce jour où elle avait perdu tout, les siens et sa maison, elle errait, pauvre être en deuil, trompé par les uns, battu par les autres... Elle avait connu un peu de joie avec celui qui l'avait prise, mais comme vite elle était retombée au malheur ! Elle se rappelait les détails. Le patron avait une fille, Marcelle, et un fils, Félix. Sophie étant gentille, on la traitait en amie plutôt qu'en ouvrière, elle couchait dans la chambre de Marcelle, — la chambre de Félix était à côté... Ça avait commencé à table, il lui faisait les yeux doux, puis il traqua son pied... Un soir, comme il y avait du monde, on les avait envoyés tous les deux, Sophie et lui, chercher des gâteaux ; dans l'escalier, il l'embrassa sur la bouche, et elle trouva que c'était bon. Puis il l'embrassa dans la rue pendant tout le chemin... Après, au magasin, il l'appelait toujours dans son bureau, et il l'embrassait... Un jour, il lui dit : « Ce soir, à dix heures, tu me

rejoindras dans ma chambre. — Et Marcelle ? — Ça ne fait rien, Marcelle. » A dix heures, toutes les deux entrèrent à pas de loup dans la chambre de Félix. Il dit à sa sœur : « Toi, tu peux t'en aller. » Puis il porta Sophie sur son lit, et bientôt il la fit pleurer... Donc elle était sa maîtresse !... Cela dura deux mois, puis, un matin que le père, du dehors, avait appelé Félix — celui-ci dormait — il entra. Il les vit tous les deux couchés. Il restait là, les bras croisés. « C'est du joli ! » dit-il à son fils, et il renvoya Sophie chez son tuteur.

Assise sur un banc, dessinant des ronds dans le sable du bout de son parapluie, Sophie Mittelette retrouvait tout... M. Bourdit, depuis, la maltraitait, il l'insultait, ou bien il ne disait rien, et la regardait d'un air méprisant. Cependant la pauvre fille, maintenant, pensait qu'elle aurait mieux fait peut-être de rester avec lui, elle travaillait comme un cheval du matin jusqu'au soir, on n'avait jamais un mot agréable pour elle, mais du moins là-bas elle connaissait sa vie, elle y était pliée, elle n'avait pas d'imprévu à redouter, et puis dans la maison les choses lui étaient familières, et elle était habituée aux gens du quartier, et encore, par la ville, elle savait bien des endroits où elle passait avec plaisir...

Le jour tombait, elle se remit à marcher. Elle revenait sur ses pas. Heureusement il ne faisait pas encore froid, on n'était qu'au commencement d'octobre, mais à l'approche de la nuit, que tout était sinistre !... il lui vint un sanglot. Sur les quais de l'Isère, elle s'accouda au parapet, elle regardait couler l'eau... Oui, c'était bien simple... Et après, tout serait fini... Cependant, elle s'arracha à cette idée. Elle alla à la gare reprendre son paquet, trouva un logeur, mangea un peu de son pain et de son lard dans une petite chambre noire, et, très lasse, se coucha.

Le lendemain, elle se rendit aux adresses que Madame Devaux lui avait indiquées. Mais elle n'offrait pas de références, on lui demandait d'où elle arrivait, pourquoi elle venait à Grenoble, elle répondait qu'elle était de Lyon et racontait une histoire ; on l'examinait des pieds à la tête, et on ne la prenait pas. Enfin, au bout de deux jours qu'elle courait, elle se désespérait, on lui offrit un salaire dérisoire : un franc cinquante, sur lequel elle laisserait un franc pour sa nourriture : elle accepta. Ah ! travailler, causer, n'être plus seule ! Elle ne toucherait que quinze francs par mois, et sa

chambre lui en coûtait douze... — mais elle n'avait rien à dépenser, puisqu'elle avait apporté de Genève son linge et ses effets.

II

Elle demeurait rue Saint-Laurent, sur la rive droite de l'Isère, où l'on ne voit qu'une ligne de maisons pauvres, adossées au pied de la montagne. Tous les matins elle traversait le pont en pressant le pas, car ça piquait, et elle se retournait pour regarder le Saint Eynard, pareil à une calotte râpée, et le fort Rabot. Il y avait les jours où la brume enveloppe tout, et les jours de temps clair... Elle se dépêchait, suivait la file d'ouvrières minces et vêtues de sombre qui couvrait le trottoir. A l'atelier les jeunes filles étaient aimables, et puis on bavarde, le temps passe. C'est l'après-midi qui paraît long. D'abord elle s'était sentie étrangère, elle l'était d'ailleurs, on s'occupait d'un tas de choses qu'elle ne connaissait pas, elle était là, bête, et personne ne lui parlait, ou bien on la plaisantait. Peu à peu elle s'y était mise... Mais, le soir, quand elle rentrait, les doigts piqués et le dos qui fait mal, elle était très triste. Seule dans sa petite chambre, avec sa pauvre bougie, elle avait toujours envie de pleurer. Elle se couchait tout de suite, et elle s'efforçait de s'endormir vite, de ne penser à rien...

C'est le dimanche qui était dur ! elle restait chez elle pour se raccommode (et puis, où aller, toute seule ? — c'est encore plus mauvais quand on voit les autres qui sont heureux, deux par deux, ou en famille), et elle réfléchissait : Qu'est-ce qu'elle avait donc fait au bon Dieu pour être si malheureuse ? Il n'y avait eu au monde que sa mère pour l'aimer. Elle repassait son enfance, Saint-Gervais, les baigneurs en été — les jolies dames qu'elle venait regarder à la porte du casino — et l'hiver avec la neige dans les montagnes. Elle se rappelait la maison, la mère qui tricotait et parlait, le père qui fumait sa pipe et écoutait. Elle se rappelait comment sa mère la prenait dans ses bras, quand elle était petite, et la baisait doucement sur les yeux. Et un jour son père — elle avait treize ou quatorze ans — lui caressait les cheveux, il avait dit : « C'est une belle fille, notre Fifi »... Elle revoyait Félix quand il l'appelait ma chérie. Une fois il lui avait donné de l'odeur, elle avait encore le petit flacon, elle le plaçait sur sa table à côté

d'elle. Puis elle pensait à son tuteur : rester chez lui, non, elle ne pouvait plus ! Il était glacé cet homme-là. Jamais un mot ! Elle conservait le poids de son regard sur la tête ; si elle s'arrêtait un instant, son ton dur pour dire : Eh bien Sophie !... Et comme il la surveillait ! Quand elle allait aux commissions, il ne pardonnait pas un retard d'une minute... Il n'avait donc pas vécu, M. Bourdit, pour ne pas comprendre qu'elle n'était pas si coupable qu'il le croyait ? Certainement, elle l'était — mais n'avait-elle aucune excuse ? Il était vertueux, oui, cependant ne peut-on pas être bon aussi ? Ah ! avec sa méchanceté, il l'aurait plutôt poussée au mal que retenue ; il l'exaspérait !

De Genève, elle gardait l'impression d'avoir été comprimée, étouffée. Elle revoyait la maison silencieuse, les murs froids, et elle avait un serrement de cœur... Mais maintenant est-ce qu'elle n'était pas aussi malheureuse ?... Travailler, être pauvre, bien sûr ! mais vivre pour quelqu'un, avoir un but, ne pas se sentir seule... Hélas ! elle n'avait aucune affection, personne ne s'intéressait à elle. — Un grand découragement l'envahissait. Elle s'abandonnait sur sa chaise, ses yeux se brouillaient, elle aurait voulu mourir.

Elle alla ainsi trois mois, elle passa la Noël, puis le Jour de l'An où celles qui ont de la famille sont heureuses. On voyait maintenant de la glace dans les ruisseaux, il faisait un froid sec, les rues étaient nues, et quand le vent soufflait, on ne sentait plus sa figure. Sophie rencontrait quelquefois dans l'escalier une petite vieille proprette qui habitait dans la maison. Elle lui disait : « Bonjour, ma belle... Comme vous êtes courageuse ! » Sophie répondait : « Il le faut bien, Madame »... Le dimanche elle ne travaillait pas à l'atelier, donc n'était pas nourrie. Elle ne mangeait pas le dimanche. Elle avait dû acquérir une pèlerine chaude pour l'hiver, ce qui avait ruiné ses économies. Ses bas étaient tout reprisés et ses chaussures percées à la semelle. Elle se demandait comment elle allait payer son mois, elle n'osait pas penser à l'avenir.

Quand le premier arriva, aucun argent. Elle alla chez Madame Devaux qu'elle n'avait pas revue depuis son arrivée. Celle-ci n'écouta pas son récit, elle n'avait pas le temps, tira trois francs de sa caisse, les lui donna, et lui dit un au revoir très significatif. Sophie porta les trois francs au logeur, et lui demanda de patienter quinze jours, jusqu'à sa paye... Mais maintenant

elle était en retard, elle ne remonterait jamais le courant, et il fallait encore absolument qu'elle s'achetât une paire de bottines !

Elle rencontra un jour dans la rue Lafayette, en revenant de l'atelier, la vieille de sa maison : « Vous rentrez, ma belle ? Moi aussi. » Et la vieille marcha à côte de Sophie. Elle la fit entrer dans sa chambre, elle avait du feu, elle l'invita à boire un peu de rhum et d'eau sucrée chaude pour se réchauffer. Elle la regardait : « Vous êtes jolie, petite. » Puis elle lui demanda si elle était contente... Sophie raconta ses misères. « Ah jeunesse !... marmotta la vieille. Moi aussi j'ai été comme vous, et je le regrette bien à présent. On laisse passer son beau temps, les années courent, on perd ses couleurs. Quand on est gentiment tournée et intelligente, on pourrait être si heureuse. » Puis elle laissa Sophie remonter chez elle.

Le hasard, sans doute, voulut que depuis ce jour-là la mère Rançon se trouvât à plusieurs reprises sur le chemin de l'ouvrière ; la petite l'intéressait, elle lui parlait chaque fois avec bienveillance, elle lui prêta cinq francs pour acheter des bottines. Puis un peu de temps passa. Puis elle réclama l'argent. Sophie était toujours gênée, elle ne pouvait pas rendre. « Cela vous serait facile, mon enfant, disait la vieille, on vous remarque beaucoup en ville. Je connais des Messieurs qui vous ont rencontrée... » Sophie rougissait... Elle ne s'étonna pas autrement cependant de trouver chez la vieille, un soir, un Monsieur d'un certain âge, bien habillé, en chapeau haut de forme, qui paraissait très convenable et qui la regardait avec bonté.

« Ah ! ma foi tant pis, j'en ai assez ! dit Sophie Mittelette un dimanche. Et puisque je ne peux pas arriver... »

Et elle quitta l'atelier.

III

Il avait une cinquantaine d'années. C'était un magistrat. Il était marié.

Il avait meublé d'un lit, d'une commode, et d'une toilette, une chambre, dans une rue écartée, et y avait installé l'ouvrière. Il venait la voir deux fois par semaine, le mardi et le samedi, et il lui remettait quatre-vingt-dix francs tous les mois.

Les premiers temps furent difficiles. Sophie, tout de suite, avait regretté son coup de tête. Ce fut en tremblant qu'elle vit M. Pampelin s'approcher d'elle, il avançait un visage poivre et sel, il souriait, avec des mouvements doux, épouvantables... Il la toucha, elle frissonna, éprouva une angoisse, un mal au cœur, et lorsqu'il la prit, toute contractée et suffocante, elle fondit en larmes.

Il s'était relevé. Elle pleurait silencieusement, étendue sur le lit, le bras gauche remonté et la main sur les yeux, inerte, la jupe retroussée, les jambes découvertes, lamentable, molle, comme une assassinée. Elle sentait un chagrin immense et que rien jamais ne pourrait consoler. Des sanglots la parcouraient... M. Pampelin, très contrarié, allait et venait à travers la chambre ; après son premier mouvement, qui avait été de ramener la jupe de Sophie sur ses bottines, il était resté indécis, il était pris de court. Que faire ? De temps en temps, il s'arrêtait, et la regardait avec inquiétude. Il se demandait comment endiguer ce déluge... Il avait toujours détesté les larmes. Au tribunal, quand un condamné se les permettait, il le faisait vivement enlever par les gardes...

Il prit la main de Sophie, la droite, et il la tapota en murmurant : « Allons ! allons !... mon enfant... » Sophie ne se calmait pas, rien sur la terre ne subsistait plus. Elle sentit seulement qu'on tenait sa main, et voulut la retirer. « Tu as donc tant de chagrin... ma Sophie?... » articula pauvrement M. Pampelin. Maintenant, noyée dans ses larmes, étourdie, sans pensée, elle ne savait plus pourquoi elle pleurait, et continuait

machinalement. Elle avait de la fièvre, les mains très chaudes, à ce contact M. Pampelin soupira. Puis il se pencha sur elle, la baisa dans les cheveux, et se mit à la déshabiller.

Mais c'était une vie nouvelle : elle ne travaillait plus ! Et quatre-vingt-dix francs ! Jamais elle n'avait tenu pareille somme. Elle acheta des bas et du linge. Un instant, son éloignement pour M. Pampelin s'atténua, elle éprouva de la gratitude. Elle possédait un poêle, il faisait bon dans sa chambre. En se levant, elle frottait (ses trois meubles brillaient comme glace) puis elle préparait son déjeuner, — et l'après-midi travaillait pour elle : elle se confectionnait des chemises. Elle jouissait d'un fauteuil Voltaire, où le magistrat s'asseyait quand il arrivait... Il désirait qu'elle n'interrompît pas son ouvrage ; vêtue d'une petite robe noire, elle était sous la lampe et tirait l'aiguille, tête baissée, attentive à son ourlet. Le réveil-matin faisait un fort tic-tac : elle était seule. Lui ne bougeait pas, épiait, comme caché, buvait son corsage vivant, son cou, ses doigts agiles, et tout son air honnête et laborieux. Puis, sans parler, il avançait une main et la promenait sur elle.

M. Pampelin venait dans le plus grand mystère, et la mère Rançon seule connaissait son secret.

Sophie voulut sortir, se promener... Mais dans les rues, il lui semblait que tout le monde la dévisageait... Elle alla sur les quais où presque personne ne passe. Cependant, le fleuve était gris, les montagnes sombres, le ciel couvert ; elle sentait peser son cœur, elle rentrait.

Alors elle s'ennuya. Ce n'était pas là ce qu'elle avait imaginé. Elle croyait qu'un changement dans sa vie serait la fin de son malheur. Mais non ! hors l'abattement de la misère, c'était toujours la même chose : pareil isolement, pareille absence d'affection... Elle eut un grand malaise. Elle n'eut plus l'idée au travail. Elle restait au lit jusqu'à midi. Elle avait beau se secouer, s'efforcer d'envisager froidement son existence, se répéter qu'à présent elle était tirée du besoin, elle n'arrivait pas à chasser sa tristesse...

Qu'était-elle devenue ? Une chose. Car elle n'avait pas un ami : elle avait seulement pris un maître. M. Pampelin restait toujours lointain, étranger, il ne parlait jamais de sa vie, il ne racontait rien. Et il ne lui demandait rien... Dès qu'il était là, elle ne se sentait plus vivre, son cœur s'arrêtait, ses idées tombaient, elle ne sentait que des yeux sur elle qui la violaient, qui lui faisaient mal : qu'une présence ennemie. Il avait des façons d'être là qui disaient qu'il était chez lui, et que tout était à lui. Il poussait la table, il dérangeait les meubles, il laissait son eau sale dans la cuvette. Elle lui disait vous et il la tutoyait... Sophie était offusquée par chacun de ses gestes. Et l'amour !... Ah !... Pour elle c'était comme si son père s'était glissé dans sa chambre la nuit. C'était sale et infâme... Baisers horribles !... Elle ne se donnait pas, elle se livrait.

Elle souffrait trop. Un jour, elle mit la clef sur la porte et s'en alla.

IV

Qu'allait-elle faire ?

Reprendre sa vie. Elle se remettrait au travail, le travail lui paraissait maintenant plein de bonheur. Elle redevenait pauvre. Misérable, non pas : puisqu'elle rentrait en possession d'elle-même, de ses sentiments, de tout son être. Elle se sentait délivrée, elle respirait.

Cependant, à la maison qui l'occupait naguère, on lui répondit qu'elle était remplacée, on ne pourrait plus l'employer à l'avenir... Elle se trouva, pour savoir, à la sortie des ouvrières : « Tiens ! v'là Sophie ! Ah ! Sophie !... s'écrièrent les jeunes filles. Comment ! mademoiselle nous connaît encore ! »

Elles entouraient leur ancienne compagne, elles la regardaient avec curiosité. Sophie, troublée, tout de suite les avaient senties loin d'elle.

« Enfin, si ça te plaisait... t'as bien fait... » disait une petite blonde d'une voix fausse, dans un rire aigrelet.

Et Sophie, soudain, saisissait qu'elle s'était séparée des honnêtes filles... Elle n'avait pas encore pensé à cela, c'est une idée qui lui venait maintenant. Alors elle eut une grande envie de pleurer... Elle aurait voulu parler, expliquer, mais ces sourires... Elle restait là, muette et toute pâle. On chuchotait : « Dis donc, elle s'en est fait des mains blanches ! » Elle avait tiré son mouchoir, le cœur gros ; on reniflait : « Ça sent bon ! »

Ah ! leur dire que cette vie, à elle plus qu'à personne, répugnait, leur dire tout ce qu'elle avait souffert !... leur dire qu'elle aussi elle était honnête, et qu'elle voulait travailler... et qu'elle ne pouvait que travailler !...

Mais Sophie se taisait, car on ne l'aurait pas comprise, elle le devinait ; on aurait dit : « Qu'est-ce que tu racontes ? Tu ne savais donc pas ce que tu faisais ? Mais tu es folle ! » Ou bien à part soi : « Ah ! voilà ! elle n'a pas réussi... » Non, les cœurs étaient prévenus, c'était fini... Quoiqu'elle fût,

qu'elle le voulût ou non, maintenant, aux yeux de toutes celles-là, elle était devenue l'une de ces femmes pour lesquelles on éprouve à la fois envie et mépris, un mélange singulier de fascination et d'éloignement... Et tous ses efforts ne pourraient jamais aboutir qu'à amoindrir l'admiration sans diminuer le dégoût. C'était fini !

Elle ne disait rien ; elle éprouvait un deuil affreux. Il y avait, au milieu de ces sourires aigus, son pauvre sourire douloureux. — « Adieu », murmura-t-elle, et elle partit. « Amuse-toi bien, Sophie ! » lui cria une voix... Mais elle ne se retourna pas, elle avait les larmes aux yeux.

Au milieu de son chagrin, la mère Rançon arriva. Visiblement la vieille était envoyée par M. Pampelin ; elle commença par reprocher son ingratitude à Sophie : Un homme si généreux et distingué, qui l'avait mise dans ses meubles ! Parole, elle était folle ! Profiter de cette façon-là d'une chance pareille !...

Quand Sophie, frissonnant encore au souvenir de M. Pampelin, lui apprit qu'elle voulait travailler, elle tomba des nues : Travailler ! Mon Dieu ! mais c'était du délire ! Voyons, Sophie savait pourtant bien que ça ne remplit pas le ventre de travailler !... Voulait-elle encore marcher sur ses bas, porter des chemises trouées, et jeûner tous les dimanches ? Elle savait bien qu'elle ne s'en tirerait jamais sans un ami ; ce n'était pas possible... Alors... M. Pampelin... est-ce que ce n'était pas le rêve pour une petite femme raisonnable ?...

La mère Rançon partit, convaincue qu'on avait fait des propositions à sa protégée et que le magistrat allait être remplacé.

Aussi, trois jours après, quand elle revint, fut-elle profondément étonnée de retrouver Sophie en train de sangloter. Sophie, depuis trois jours, cherchait du travail, et n'en trouvait pas. Au spectacle de ces larmes, une idée traversa Mme Rançon : elle est amoureuse... « Mon enfant, allons, est-il possible de se mettre dans des états pareils ! dit-elle en la cajolant. Ah là ! là ! les hommes n'en valent pas la peine !... » Sophie la regarda avec étonnement. La mère Rançon continua... « Mais oui, ma chatte... Comment ! quitter M. Pampelin pour ça ! Oh !... Bien sûr, vous trouverez peut-être plus jeune, mais aussi bon ?... Voilà un homme qui me disait hier : « Tenez, Madame Rançon, elle a peut-être envie de petites choses qu'elle ne

me dit pas ; je connais bien les femmes... ah ! je ne voudrais pas qu'elle se refusât rien, cette chère enfant... eh bien, si elle pensait, des fois, que quatre-vingt-dix francs par mois ce n'est pas assez, je ferais un sacrifice, ma foi ! je lui en donnerais cent. »

De l'œil elle guettait Sophie, Sophie insensible répéta seulement qu'elle voulait travailler.

Une semaine passa. Et la mère Rançon proposa une place de bonne dans une brasserie. La pauvre fille, qui n'avait rien trouvé, accepta.

V

Elle descendait le matin, encore presque assoupie, et fatiguée des quatre membres comme si on l'avait battue, car on se couchait tard et après être resté toute la journée sur ses pieds. On commençait à nettoyer ; mettre les chaises sur les tables, arroser, balayer ; cela sentait le tabac froid, la sciure et les crachats. Un jour sombre entrait par les vitraux, de l'air sur glissait par la porte, ouverte. On avait le patron sur le dos : « Un coup de foulard ici ! Et ce que vous laissez dans les coins, ma fille ! » On mettait les mégots dans un sac.

A onze heures, les premiers clients arrivaient. Il y avait le bon homme : « Bonjour, mon enfant ; et les amours ? » Il y avait celui qui veut toujours toucher, qui vous prend à la taille, ou vous caresse la main, le commis voyageur : « Oh ! là ! là ! t'en fais des yeux cochons ! » Et l'employé... Parler, s'approcher et s'échapper, servir, sourire.

Le soir c'était des cris dans la fumée, des manilles, coups de poing sur la table, discussions, jurons... Dans le coin des étudiants, on chantait... Sophie était étourdie, avec un mal de tête horrible ; ses jambes pliaient sous elle ; mais il fallait s'empresse, et de l'adresse.

Pendant deux semaines, elle ne sentit rien. Elle était abrutie de fatigue et comme stupéfiée. Et tout de suite debout, à l'aube, et occupée, elle n'avait pas le temps de penser. Quand, enfin faite un peu à toute cette nouveauté, elle commença à en prendre conscience, elle fut désespérée.

Elle se sentait déchue.

D'abord, quel travail ! Quand elle cousait, elle avait l'orgueil de ses doigts ; ils usaient d'habileté, d'intelligence. Mais porter des chopes sur un plateau !...

Et ces hommes qui lui donnaient des sous en disant lâchement une saleté ! Les autres bonnes prêtes à tout !... Et coucher là, être comme une brute attachée à la maison, ne plus avoir de vie à soi !... Et encore, dans la

brasserie, il y avait une atmosphère énervante. Ah ! Rien que des hommes !... Des regards d'hommes, des bouches et des mains d'hommes ! Elle dormait mal... Des hommes qui vous plantent un regard dans le cœur comme un couteau, ou qui parlent doucement avec une furieuse envie, on le sent bien, de se ruer... Ces yeux, ces yeux qui se collent à votre corsage ! Les autres bonnes riaient, riaient, roucoulaient, riaient, hennissaient...

Un matin, le patron bouscula Sophie dans la cave, sur un sac de charbon. Alors elle oublia tout, elle ne voulut plus se souvenir d'elle-même ; elle eut une folie, vécut dans un vilain rêve. Elle le rejoignait, là, dans le noir, elle sentait des mains sur elle, elle entendait haleter un souffle, une bouche humide et chaude la parcourait, une flamme la pénétrait, l'embrasait, et dans un éclair, elle s'évanouissait... L'homme disparaissait dans l'ombre... Sophie était seule ; elle avait honte. Mais remontée aux lumières, au bruit, elle ne savait plus rien ; tout s'effaçait, elle se remettait à circuler à travers les tables en portant ses bouteilles.

Dans le coin des étudiants, trois Allemands venaient tous les jours. Ils ne jouaient pas aux cartes, et ils ne chantaient pas. Presque sans rien dire, ils fumaient des pipes. L'un d'eux, quelquefois, se mettait à parler : il parlait longtemps, et les deux autres l'écoutaient, en faisant par moments un signe de tête. Le plus grand et le plus large, le plus blond, appelait toujours Sophie « Fraulein » ; il la regardait d'un air rêveur et sérieux. Sophie ne l'aimait pas, parce qu'il était trop poli... Qu'est-ce qu'il veut, cette choucroute-là ! pensait-elle... Avec sa tête fadasse, il l'effrayait un peu... Il parlait doucement, timidement.

Celui-là se mit à arriver chaque matin à dix heures, avant tout le monde. Il s'asseyait à l'une des tables de Sophie... Le v'là encore ! murmurait-elle, de mauvaise humeur. « Bonchour, Fraulein », faisait-il. Là-dessus, il s'arrêtait, il était gêné... Elle s'adossait à la boiserie ; la serviette au bras, debout, de ses mignons yeux bleus, cernés de noir, elle le regardait, indifférente. Alors, tout troublé, il tirait un journal de sa poche et se cachait derrière.

Elle s'amusait maintenant tous les matins à l'embarrasser ainsi. Elle le trouvait si bête et si ridicule. Il avait pris l'habitude de ne pas parler. Il

s'asseyait, lisait, la regardait parfois à la dérobée et rougissait. Un imbécile... Cependant, un jour qu'elle toussait, il leva les yeux sur elle avec une expression d'inquiétude si singulière qu'elle en resta tout étonnée. Et comme une bonne lui disait en déjeunant : « Et ta gourde de Boche ? — Quoi ! ta gourde ! » fit Sophie.

Une idée nouvelle, extraordinaire, tout d'un coup l'avait frappée, et la rendait comme grise. Ça l'avait prise subitement ; subitement elle avait eu le cœur à l'envers, tremblante. Il m'aime !... Il y avait quelqu'un qui pensait à elle, pas pour monter dans sa chambre la nuit, pas comme à une bête, quelqu'un qui rêvait en pensant à elle !

Toute la journée elle fut absente ; elle n'entendait pas les clients l'appeler, elle se trompait en servant... Quand enfin elle remonta pour se coucher, la journée finie, elle tomba sur son lit et pleura. Elle pleurait à sanglots, à chaudes larmes, avec des soupirs profonds, ah ! de tout son cœur à vider !

Le lendemain, le commencement de la matinée fut interminable. Dix heures ne sonneraient donc jamais ? Enfin l'instant arriva, mais Scholch n'était pas là... Mon Dieu ! est-ce que maintenant il allait ne plus venir, avait-elle compris trop tard !... Cependant il parut. Alors elle le servit, n'osa pas le regarder, puis alla se cacher.

Cela dura plusieurs jours, le pauvre garçon se désolait. Il avait bien senti qu'il ne plaisait pas à Sophie, mais lui était-il devenu si insupportable qu'elle ne pût même plus souffrir sa vue ? Avant, au moins, si elle ne l'encourageait guère, elle restait là, près de sa table, il pouvait de temps en temps se risquer, d'un œil. Pourquoi fuyait-elle à présent ? Il aimait encore mieux quand elle avait l'air de se moquer de lui, mais qu'elle était là.

Un jour, un samedi, Scholch se montra seulement à dix heures et demie, Sophie depuis longtemps ne vivait pas. « Vous êtes bien en retard », fit-elle, malgré soi. « Comment donc ! vous avez recardé cela, Matemoiselle ? » demanda-t-il... Elle se tenait devant lui, mince, avec sa figure douce et ses jolis yeux d'enfant. Elle le regardait comme jamais elle ne l'avait regardé. Il se sentit bouleversé. Que se passait-il ?... Comme elle le regardait, mein Gott !! « Sophie ! » balbutia-t-il. Elle recevait sa voix avec ravissement, il n'avait plus d'accent, ou bien il était joli son accent... Il avait l'air troublé,

des yeux éperdus : Sophie se sentait heureuse... Ils se mirent à parler par petites phrases, à mots détachés, des mots timides, des mots rougissants, puis, peu à peu, le cœur ouvert, il aurait voulu parler, parler, parler pendant toute sa vie... Sophie écoutait, délicieusement. Ah ! ce langage jamais entendu encore et désiré toujours !... Il lui disait qu'il avait bien compris qu'elle n'aimait pas le voir, et cela lui était si douloureux ! Il disait comme elle l'avait intimidé, qu'il voulait lui parler et n'osait pas, que tous les mots l'abandonnaient quand elle était là... Il disait comme il pensait à elle, qu'il n'avait tous les jours qu'un désir, venir ici et la voir, qu'il ne travaillait plus et ne pouvait plus travailler, que la seule pensée dans sa tête c'était elle, et que, ces derniers jours, quand il avait remarqué qu'elle le fuyait, il était devenu trop malheureux, et il ne savait plus comment faire, et il souffrait, et il l'aimait...

Sophie avait envie de pleurer en entendant cela. Elle aurait voulu baiser la main de Scholch. Elle se sentait les jambes molles. Elle ne disait rien. Elle écoutait, elle soupirait... Oh ! c'était bon, mais cela remuait trop ! Elle manquait défaillir.

VI

C'était son dimanche de sortie.

D'habitude, elle restait dans sa chambre, elle dormait toute la journée. Aujourd'hui, à huit heures, elle était prête, elle avait mis du beau linge blanc, passé un ruban bleu ciel autour de son cou ; et elle ne tenait plus en place... Comme, afin de n'être pas en retard, elle s'était levée tôt, elle était très en avance. Ils avaient rendez-vous à neuf heures : ce n'était pas la peine de déjà descendre pour attendre sur la place. Elle aurait voulu s'occuper, ranger, pour tuer le temps, mais elle était trop énervée, elle aurait cassé tout ce qu'elle eût pris dans ses mains ; elle s'assit. Elle était là, dans sa toute petite chambre, sur une chaise au pied de son lit, regardant un bout de ciel bleu qui passait par la tabatière. Elle était là, en chapeau, en gants de fil blanc, comme une petite fille bien sage que sa mère a habillée le dimanche pour aller à la messe, et qui attend l'heure, rangée dans un coin de la salle à manger, et ne bougeant pas du tout, de peur de se salir.

Elle pensait qu'il allait faire très beau. Quand elle s'était levée, elle avait vu, étendue sur les toits, une brume blanche qui se dissipait peu à peu, paresseusement. Il est des matins pareils à ces femmes qui ne se décident que lentement à découvrir leur corps magnifique.

Sophie entendait les cris des moineaux qui jouaient sur les toits, et toutes les voix fraîches de la journée nouvelle montant de la rue. Elle ne s'était jamais sentie ainsi. Son cœur était gonflé de petits sanglots, elle avait une âme attendrie et neuve, elle souriait. Elle sentait venir pour elle un grand bonheur. Avant de descendre, elle se regarda dans la glace, et elle eut envie de s'embrasser.

Scholch l'attendait. Il lui prit la main, il la regarda, et devint pâle. Il aurait voulu parler, il ne pouvait ; il eut un soupir profond qui parut à Sophie plus doux qu'aucune parole.

Maintenant ils marchaient à côté l'un de l'autre, sagement, d'un pas égal, et sans regarder autour d'eux... Tout le dimanche les croisait : des dames en noir avec des chapeaux à brides et un livre de messe à la main, des petits garçons vêtus en marins, des petites filles en rose, des Messieurs rasés de frais dans des redingotes boutonnées. Mais tous les deux ne voyaient rien ; ils allaient, innocents, au milieu du monde, et la main du Seigneur était sur eux.

Quand ils furent arrivés au cours Saint-André, dans la large et superbe avenue d'où l'on découvre un si beau paysage, Sophie se mit à rire. Elle avait des chansons plein les veines, elle eût voulu danser, sauter, en marchant elle se levait sur ses pieds et se dandinait, et elle balançait ses mains, comme une pensionnaire contente.

Ils s'arrêtèrent pour regarder le soleil sur la montagne ; un éblouissement de lumière glorifiait l'espace, c'était un triomphe, une allégresse énorme, un chant radieux de renaissance qui montait de la terre jusqu'au ciel, et tout semblait paré d'une éternelle jeunesse. Ils contemplaient, aspirant ce bonheur, sentant glisser dans leur sang un peu de cette lumière... Tout près, on voyait le vert tendre et nouveau des arbres, et la rosée de l'herbe.

Ils prirent un sentier qui menait au bord de l'eau ; Scholch, à cause de la main de Sophie sur son bras, frissonnait. Elle poussa des cris de joie, tout à coup, parce qu'un gros insecte précautionneux faisait d'un air pressé le tour d'un petit arbre. Puis elle partit en courant : « M'attrapera pas, m'attrapera pas ! » Scholch l'avait rejointe, il la tenait, et il n'osait pas l'embrasser. Alors elle dit. « Je ne veux pas que vous m'embrassiez ! » Il l'embrassa donc, mais gentiment, sur la joue, bien que déjà elle eût fermé les yeux, frémissante.

Ils avançaient maintenant dans le sentier, enlacés, parmi les louanges des fleurs et des oiseaux. Enivrée, respirant le ciel, elle laissait sa tête aller sur l'épaule de son ami, et marchait comme dans un rêve.

Des parfums flottaient dans l'air pur, mêlés à une légère odeur qui montait du corsage et des cheveux de Sophie, odeur de blonde, odeur de chair claire et douce. Il la regardait : elle était rose, les yeux alanguis, la bouche entr'ouverte, et ses lèvres étaient délicates comme des pétales. De

sentir si près de lui, si à lui, toute cette petite vie ardente et fragile, il fut alors pris d'une angoisse et d'un attendrissement délicieux. Il eût voulu l'absorber, l'entrer en lui-même, vivre toutes ses sensations, tous ses gestes, toutes ses faiblesses. Il était amoureux d'une veine qu'il voyait sur son poignet, entre son gant et sa manche, de l'ambre de son cou, de la cernure de ses yeux, d'un pli qu'elle avait au front, du bruit que faisait sa jupe ; il l'adorait.

Comme ils s'étaient assis, il murmura, toute son âme murmura : « Je t'aime ! » et elle crut qu'elle mourait de bonheur.

VII

Ce fut une saison en paradis... Elle habita avec Scholch. Il avait vingt ans, il avait une âme tendre. Il l'aima de toute son adolescence et de tout son exil.

Envoyé de Mulhouse par son père pour faire son droit à Grenoble, il s'y ennuyait profondément. Il se donna à Sophie entièrement, de son cœur vierge et solitaire, parce qu'elle était blonde et qu'il l'avait devinée rêveuse comme une Allemande. Il était à l'âge où la femme est un ange, à l'âge où dans toutes les caresses on caresse l'âme. Il ne s'éleva pas un nuage entre eux, l'un pour l'autre ils étaient clairs comme une source. Ils se disaient tout.

Sophie s'était senti naître. On eût dit un éveil. D'elle, tout son passé récent était tombé. Elle avait retrouvé son âme d'enfant, son âme vraie. Elle existait enfin selon elle-même, voilà ce qu'elle avait toujours pressenti, la vie de tendresse vers laquelle elle tendait si fort, et dont la privation jusqu'alors l'avait désespérée ! Scholch lui apportait la vie. Elle fut dans le ravissement, dans l'extase. La fleur d'elle-même s'était épanouie, elle vivait de tout l'être. Quel bonheur !... Jusque-là elle avait existé dans un rêve, inconsciemment, sans vérité. Elle se rappelait comme un cauchemar les jours passés. Ces matins sombres de la brasserie : des moments dans une caverne, et le soir avec la fumée, et ces ombres brutales, ah ! l'enfer !... Et la cave !... Elle frissonnait... Elle se tournait vers Scholch, elle lui passait ses bras autour du cou, elle l'embrassait. Il était là ! Il était là !... Rien de tout cela n'était vrai.

Ils habitèrent une petite maison aux Ponts-de-Claix, avec un jardin. Le matin elle descendait en peignoir, le tenant par la taille, pressée contre lui, et ils flânaient en regardant les fleurs au doux soleil. Des moucheron, des poussières d'or, tournaient dans l'air limpide. Devant une toile d'araignée tendue dans un rosier, et où des gouttes de rosée semblaient des perles prises dans le filet d'une fée, on s'arrêtait longtemps. On ne parlait presque

pas. C'était un muet émerveillement, que tout était joli !... « Regarde, ma Fine », murmurait-il. « Regarde, Mimi », murmurait-elle.

Quelquefois, dans leur grand lit, ils se réveillaient en même temps. « Bonjour toi ! » disait Fine. — « Bonjour, bonjour ! » disait Mimi. Il l'embrassait. Puis, sous prétexte que les cheveux de Fine l'avaient frôlé, et qu'ils l'avaient fait exprès, il la chatouillait. Alors, elle riait, mais bientôt elle se défendait, elle criait « Laissez-moi ! Voulez-vous !... mais je vous défends ! Horreur !... » Quand il se réveillait avant elle, il ne bougeait pas : il la regardait dormir. Il arrivait qu'elle faisait semblant, et à travers ses cils baissés, elle le regardait qui la contemplait.

Ils allaient se promener dans les champs. Au village, tout le monde les voyait passer en souriant, on les trouvait si gentils... Ils longeaient souvent le bord de l'eau. Ils aimaient les nuées blanches des beaux matins, les légères nuées qui roulent sur le fleuve et s'accrochent aux roseaux des rives, et qui, tout à coup, comme un rideau qu'on a tiré, se dispersent pour découvrir la splendeur renouvelée des choses. Ils suivaient du regard le vol des libellules, ils s'amusaient du saut des poissons ; et des oiseaux qui boivent d'un plongeon soudain, à ras d'eau... Ils connaissaient un terrain semé de pierres, couvert de broussailles, où abondaient les lézards. Sophie s'exclamait à leurs fuites instantanées, au bruissement subit et au court frisson des feuilles. On marchait dans les labours, au milieu des grands paysages, et le soleil vous entraînait dans le cœur, et s'y étalait, éblouissant comme à la surface d'un lac.

Et puis, le déjeuner. C'était toujours la dînette. Ils étaient à côté l'un de l'autre, ils s'embrassaient, ils ne savaient pas ce qu'ils mangeaient. Déjeuner, c'était plutôt jouer. « Veux-tu des fraises, monsieur Mimi ? disait Fine... Ah ! oui ! bien sûr ! vous êtes un vieux gourmand ! »

Après, ils retournaient au jardin. Sophie paraissait travailler à quelque broderie, Scholch paraissait lire. Leur repos n'était troublé par rien. Le soleil, filtré par les feuilles, tombait en petite pluie sur le gazon, et l'inondait de gouttes d'or. Un merle sautillait dans l'allée. La voix fraîche d'une fontaine voisine qui bavardait dans le silence, faisait sentir toute la joie et le calme du village assoupi. Quelquefois, un bruit de grelots passait sur la route, ou la trompe d'un marchand ; Sophie levait la tête et disait entre haut et bas : « Tiens ! voilà Cagny ! »

Cette vie-là dura un an. Ce fut un bonheur délicieux, le bonheur d'être très jeunes, très purs, qui s'aiment sans soucis et sans arrière-pensées, qui ont des âmes d'enfant, et qui entrent dans le monde en chantant la plus jolie de toutes les chansons.

Mais Scholch n'étudiait plus. Par les Allemands, ses camarades à Grenoble, son père sut la vie qu'il menait et lui coupa les vivres. Il fallut revenir à Mulhouse.

La catastrophe éclata soudainement. Ce fut pour Sophie comme si, marchant paisiblement au milieu d'une plaine verdoyante, la terre tout à coup, devant ses pieds, s'était ouverte. Elle se sentit prise d'un vertige, l'abîme l'attirait, le malheur l'appelait... Elle n'était surprise qu'à demi ; vraiment, elle était trop heureuse, ce n'était pas naturel d'être si heureux. Malgré tout, et jusque dans le ciel où elle planait, elle avait une appréhension sourde ; elle s'était étourdie, elle avait fermé l'oreille aux voix qui lui disaient que ce bonheur ne durerait pas toujours, mais maintenant elle se répétait : je le savais bien, il fallait un jour que tout s'écroulât... Scholch, en pleurant, lui avait dit qu'il reviendrait ; elle le sentait, elle en était sûre, elle ne le reverrait jamais.

Elle quitta la gare, le cœur en lambeaux... Elle se retrouvait seule ! Il était parti ! Elle pensa à se tuer... Elle errait dans la ville comme une bête perdue. Solitude ! visages durs. Elle marchait, marchait, pour se fuir !... Elle se disait tout à coup : mais non ! croyait qu'elle avait rêvé, et pour le retrouver rentrait en courant dans la chambre qu'il avait louée, et où il avait mis ses meubles... Si ! c'était vrai ! elle était bien toute seule ! Sur cette chaise il ne s'assiérait plus, ces rideaux-là jamais plus il ne les verrait ! Tout cela était abandonné... Elle aurait voulu, alors, ne toucher à rien, pour conserver aux choses tout ce qui restait de son amant sur elles.

Ah ! s'il lui avait laissé quelque chose de lui ! une chose vivante à regarder, à embrasser, en se rappelant tout !... Un petit !... Si elle avait eu un enfant de Scholch !... Elle rêvait à cela en pleurant.

Le soir, elle allait au jardin public. C'était, l'été, la musique jouait. Elle s'accoudait au balcon qui domine l'orchestre, et elle écoutait, devenue absente. Elle ne voyait pas la foule qui passait devant elle, sous les arbres.

La musique avait pris son âme, la musique lui faisait revivre toute sa vie d'amour. Là, accoudée, immobile, elle était toute en elle-même... Et quand la musique était finie, elle continuait à écouter...

PREMIÈRE PARTIE

I

Il y en avait trois sur le trottoir, place Clichy, à côté du bureau d'omnibus. Il faisait nuit, et il pleuvait. Elles étaient arrêtées sous le renfoncement d'une porte, devant un réverbère, et attendaient. De temps en temps, un tramway arrivait, le contrôleur sortait du bureau, suivi d'un groupe noir, puis le tramway repartait, et l'homme au capuchon regagnait son bureau en courant. On voyait en face l'éclairage du café Wepler, et au fond du boulevard, la lumière changeante des enseignes de Bostock.

Une femme avait tourné le coin de la rue de Douai, et suivait le trottoir, se dirigeant vers la rue de Clichy. Elle fut rouge, puis verte, devant la pharmacie de la place. Elle arrivait à la hauteur des trois : « Tiens ! dit l'une, tiens, la v'là la bath ! Ils ne vont donc pas l'emballer ! »

La passante ne fit aucun geste, mais elle pressa le pas ; elle courbait son dos étroit sous la pluie, on la sentait toute mouillée, frissonnante et lasse ; les trois filles la suivaient du regard. « Penses-tu qu'elle va faire quelque'un ce soir !... Mais elle est enragée c'te même-là ! On peut pas remuer sans se buter dans elle. Avec son air de pas vous regarder... »

La femme avait pris maintenant la rue de Clichy, elle descendait dans le noir. Il n'était pas tard, dix heures, mais avec cette pluie le trottoir était vide. Elle ne croisait, de loin en loin, qu'une ouvrière attardée, qui, la longue journée finie, rentrait, impatiente de sa chambre.

Elle longea les boutiques fermées, le bas de sa jupe trempée battait ses jambes, une gêne vague lui serrait l'estomac. Le patron d'hôtel l'avait dit : si demain elle n'avait pas d'argent, il la mettrait dehors en gardant sa malle... Mon Dieu ! depuis qu'elle faisait ça, elle ne rencontrait que des hommes qui partaient sans rien lui donner ! Est-ce qu'elle était plus bête que les autres ? Demander, elle ne pouvait pas...

D'abord, elle avait eu de la chance — toujours la même chose : quand elle ne cherchait pas... — une fois, elle sortait d'une maison où l'on venait encore de lui répondre qu'on ne pouvait pas l'employer, un monsieur lui avait parlé, elle l'avait suivi, et il lui avait laissé vingt francs... Elle avait eu d'autres occasions... Toujours pas de travail... Et, lasse à la fin de monter des étages avec espoir pour les redescendre découragée, lasse de s'entendre faire la même réponse partout, elle n'avait plus cherché de travail ; maintenant elle ne sortait que pour trouver des occasions. Seulement, à présent qu'elle les désirait... Les hommes, auparavant, la regardaient, lui souriaient, ils la suivaient ; maintenant ils la regardaient rapidement et passaient. Et Sophie comprenait : avant, ils la voulaient, parce qu'elle ne les recherchait pas ; ils ne la voulaient plus, à présent, parce qu'elle les recherchait ; c'était à séduire qu'ils aimaient, c'était à vaincre. Devenue quelque chose à acheter, elle avait perdu pour eux son attrait... Et quand faire ça devient un métier pour une femme, c'est bien plus difficile. Alors, il faut savoir : elle, elle ne savait pas, elle n'avait pas la routine. Et puis elle avait peur ; s'arrêter, elle n'osait pas : les femmes lui en voulaient, elles l'auraient fait emballer. On dit aux mœurs : Et elle ! Pourquoi que vous n'y touchez pas ?... Et après il paraît qu'on écrit au maire chez vous, et c'est fini, tout le monde le sait...

Cependant il y avait une femme qui était bonne, P'tit-Jy, elle lui donnait bien des conseils.

P'tit-Jy faisait les boulevards et la Chaussée-d'Antin depuis cinq ou six ans, jamais on ne l'avait chauffée. Ce soir-là, Sophie la retrouva sous une porte, rue de Provence : « Eh bien ! dit P'tit-Jy, ça va ? » Sophie ne répondit pas. « Et hier soir ? » Sophie baissa la tête. « Je parie que tu t'es encore fait poser un lapin. — Oui, fit tout bas Sophie. — Ah ! ben vrai ! j'te cause pus, t'es trop gourde ! — Oh ! P'tit-Jy !... — C'est vrai, tu te dessaleras jamais alors ! »

P'tit-Jy avait un parapluie, elles remontèrent ensemble jusqu'au boulevard, et là, P'tit-Jy quitta Sophie : « Quand je te le dis, Fifi ! Fais-les payer d'avance... »

Le boulevard était presque désert. Quelques passants se hâtaient. Sous la marquise d'un café, deux agents et des camelots s'abritaient. Le trottoir mouillé, plein de reflets, indéfiniment s'allongeait sous les pas des filles. De temps en temps, au trot lourd de ses trois chevaux qui flaquaient dans les mares, un omnibus passait.

Sophie marchait, les bottines gonflées d'eau, elle avait froid. Devant elle, une femme posait sa main sur le bras d'un passant. « Tu viens, mon loup ? » Il ne répondait pas... Ah ! ce soir, c'était sûr ! elle ne trouverait rien — et demain : à la rue ! Que ferait-elle alors ?...

Mais un homme l'a regardée, au prochain réverbère, sous la lumière, il l'examine... « Eh bien ! oui, venez, venez donc ! »... Il s'en va ! Ce n'est pas ainsi alors qu'il fallait s'y prendre avec celui-là ; oui, il y a des hommes qui n'aiment pas qu'on soit trop hardie, oui, mais comment le savoir ? Il serait peut-être venu... Ah ! dire qu'il y a si peu d'hommes, et en rater un par bêtise ! Que je suis fatiguée, mon Dieu ! ah ! je suis malheureuse !... Tiens ! Mais cet homme-là qui me regardait, c'était peut-être un mœurs ? S'il me regardait pour me reconnaître un jour ? Un peut-être à qui une aura parlé !... Bon ! une voiture ! De la boue sur la joue !... Comme il pleut ! j'ai les cheveux mouillés et des gouttes dans le cou... froid... Celui-là, avec son mégot, qu'est-ce qu'il veut ? il rit. « Ça irait bien mieux, Fifi, si tu prenais un petit homme. » Laissez-moi tranquille !... Et celle-là qui vient, elle va me dire quoi ? — Elle ne m'a rien dit...

... Ah, quelqu'un ! oui, il me dépasse, il me regarde. — Mais il a l'air bien cet homme-là ! Il se retourne. Attention de ne pas le manquer celui-là, pas le regarder trop, je le laisse venir... Qu'est-ce qu'il fait ? Il ralentit : il va me parler. Non. Alors il veut que je le dépasse ?... Mais j'ai peut-être eu tort de ne pas lui parler, peut-être un pas comme l'autre, un avec qui il faut être hardie. Non : il est derrière moi. Quoi faire ?... Mais pourquoi me suit-il sans parler ? Un mœurs ! Dieu ! un mœurs ! Oh non ! il a l'air bien ; oui, mais les airs, on ne sait jamais, faut pas s'y fier... Je vais prendre à gauche, il aime peut-être les petites rues... On dirait qu'il hésite. Est-ce qu'il me laisserait là, oh ! pourvu qu'il ne s'en aille pas ! Non, ça y est ! il vient !

L'homme a rejoint Sophie. Maintenant c'est un couple, un homme et une femme qui marchent l'un à côté de l'autre, dans la rue ténébreuse. Il lui demande si elle rentre, si c'est bien loin, et Sophie ne sent plus qu'elle a l'estomac vide et qu'elle est trempée, la joie chante en elle, tout l'espoir. Elle est sauvée. Ah ! cette fois-ci ! je ferai comme dit P'tit-Jy, je lui demanderai d'avance ! « C'est trop loin, disait l'homme, si tu veux, nous irons par ici, dans un hôtel que je connais. » — « Je veux bien, mon chat. » Cependant elle pensait que s'il payait l'hôtel, il lui donnerait moins. C'est vrai que chez elle, ce n'était pas assez bien pour lui...

Arrivé sous la lanterne, il entra le premier, cognait à la vitre de la loge, et le garçon ensommeillé sortait, prenait une bougie au râtelier et montait, les précédant dans l'escalier tournant au tapis café au lait. « Au premier, Monsieur, Dame », disait le garçon qui pénétrait dans une chambre, découvrait le lit, puis attendait. « C'est trois francs », faisait-il au bout d'un moment, l'air discret, et payé, il sortait. Le client mettait le verrou derrière lui.

Sophie pensait : Il faut que je lui dise... Elle n'osait pas. — Il faut, il faut que je lui dise... Impossible ! — Alors elle se donnait des raisons ; il était très bien cet homme-là, ça le fâcherait de lui demander avant, on dirait qu'on n'a pas confiance. Il était très bien, il n'était pas comme celui d'hier, qui n'avait pas l'air franc, et qui, après, était parti si précipitamment qu'il avait laissé ses bretelles.

« Qu'est-ce que tu attends pour te déshabiller ? » disait le Monsieur. — « Rien », faisait Sophie. — Puis elle s'étendait sur le lit froid... Oh ! comme elle avait froid !... Oh ! ses pieds glacés dans ses bas mouillés !... Oui, il avait de l'argent cet homme-là : le joli caleçon de couleur, et des bottines neuves... C'est un homme du grand monde. Sûr, il la paierait en la quittant... Et, après, il ne se dépêchait pas de se rhabiller pour être prêt avant elle, il l'attendait, il n'allait pas ouvrir la porte et descendre très vite, ayant bredouillé qu'il l'attendait en bas. Non, il l'aidait à passer son corsage. Il était très comme il faut vraiment. « Là ! tu es prête, tu n'oublies rien ; va, je prends la bougie. » Il descendait derrière elle. Il demandait le cordon, mais, aussitôt la porte ouverte, d'un mouvement brusque il poussait Sophie dehors, et la porte se refermait sur elle, sur elle toute seule dans la rue, dans la nuit.

II

Elle se réveillait. Elle voyait la fenêtre étroite et le mur sale de la petite cour, sur laquelle ouvrait sa chambre. Enfoncée dans son lit, la tête seule découverte et ses jolis yeux fripés, elle restait là, ne bougeant pas. Elle repassait sa soirée.

Quand la porte s'était refermée, elle avait eu un saisissement, puis elle avait voulu appeler, crier, dénoncer l'injustice dont elle venait d'être victime, mais elle s'était écroulée près de la porte et s'était mise à pleurer. Appeler !... Qui ?... Elle était là, couverte de boue, la tête dans les mains, échouée, et comme une épave lamentable. La pluie tombait, sombrement. Quelquefois un fiacre survenait, le cocher jetait un vague regard sur cette chose noire, inerte, et passait. Elle pleurait, pleurait, dans un désespoir infini.

Une main, tout à coup, lui toucha l'épaule, elle leva la tête ; au milieu de ses larmes, elle vit alors, éclairée par la lanterne de l'hôtel, une vieille barbe grise penchée sur elle. C'était une sorte de camelot misérable. « Reste pas là, petite, dit-il, ils t'emballeraient. » Et le vieux mit entre ses doigts une pièce de cinq sous, puis il s'éloigna d'un pas fatigué... Quand Sophie comprit, il était loin déjà. Oh ! elle aurait voulu courir après ! elle aurait voulu s'attacher à lui, ne pas le quitter, pareille au chien perdu qu'on a caressé. Il était loin. Elle se leva et rentra, machinalement, la tête vidée par les larmes. Elle s'était endormie tout de suite.

Sophie entendait la pluie qui dégouttait sur le rebord de zinc de sa fenêtre, elle voyait ses vêtements couverts de boue sur la chaise, et, par terre, ses chaussures informes... Elle se trouvait dans une courte chambre, un cabinet. La logeuse la lui louait vingt francs par mois, et chaque fois que Sophie amenait quelqu'un, réclamait deux francs. Elle la volait. Sophie devait trente et un francs. Il n'y avait là pour meuble et ornement qu'une mince descente de lit tachée d'huile et usée, une table couverte de toile

cirée, garnie d'une cuvette, et sur la commode deux ou trois fioles de pharmacie, un éventail réclame, le portrait de Scholch, et un bout de bougie.

Sophie pensait à Scholch. Elle n'y comprenait rien. Le lendemain de son arrivée là-bas, il avait écrit, puis, après, jamais plus. Elle avait attendu tous les jours une lettre, de plus en plus inquiète, de plus en plus anxieuse... Mais les journées s'étaient écoulées, rien n'était venu. Rien ! Scholch avait disparu comme s'il était mort... Que s'était-il passé ? Était-il malade ? L'avait-il oubliée ? Sa famille le forçait-elle au silence ?... Mais s'il avait voulu... Non, il fallait que, de lui-même, il se fût laissé vaincre, il fallait qu'il en fût arrivé à ne plus aimer Sophie, — davantage : à se reprocher de l'avoir aimée... Sans doute que son milieu l'avait ressaisi ; repris par une vie régulière, une vie de bourgeois, il avait détesté son existence passée. Il devait penser qu'avec sa maîtresse il avait couru un péril, et se montrer pour elle plus dur d'autant qu'il se sentait au fond moins fort contre elle...

Mais ne pas avoir pitié !... Il fallait donc qu'il ne l'eût jamais aimée !... Car il savait bien qu'elle n'avait que lui au monde, il savait que son abandon la tuerait... Hélas ! il ne l'avait pas aimée !... Non, Sophie s'était trompée : il n'y avait rien eu. Tandis qu'elle se donnait, lui se gardait, — ainsi pensait-elle... Et tous les délicieux souvenirs de l'amoureuse étaient gâtés, son rêve était ruiné par l'idée que Scholch ne l'avait pas partagé avec elle comme elle l'avait cru. Ah ! c'était affreux ! Cela ouvrait au centre d'elle-même une profonde blessure ! Elle ne pouvait plus croire à rien, aimer rien ; le monde n'était que mensonge et que méchanceté...

Rester à Grenoble, où tout lui parlait de Scholch... Elle était venue à Paris... On dit que dans ce grand Paris chacun trouve sa vie, cependant elle n'avait point trouvé la sienne. Et puis elle n'avait plus de courage. Alors, peu à peu, elle était tombée, elle s'était laissée aller... D'abord cela lui avait fait très mal, elle pensait que si Scholch la voyait !... En même temps, c'était comme une vengeance. Ah ! salir ce qu'elle lui avait donné de pur, ce qu'elle lui avait donné de bon ! Oui, perdre ça à jamais, n'être plus rien de la femme de Scholch !... D'ailleurs elle ne croyait plus à rien. Ah ! qu'importait !... Elle se serait tuée si, par une obscure contradiction, elle n'avait conservé au fond d'elle-même l'espoir vague et inavoué de le retrouver un jour.

Mais maintenant, ce matin, dans son lit, elle revoyait sa vie, sa vie lamentable depuis qu'elle était à Paris, sa vie de faim, de honte et de misère. Marcher, marcher, toujours ! Et les hommes qui ne la regardent point, parce qu'elle est mal habillée, et parce qu'elle ne sait pas les provoquer ! Quand un homme venait avec elle, il la volait ! Et combien de soirs elle avait marché, marché sans trouver personne, se sentant devenir folle, finissant par s'arrêter au coin d'une porte, attendant obstinément, comme une mendiante, étourdie, prête à tomber...

Ah ! non ! C'était fini ! Pour les pauvres la vie n'est qu'un supplice interminable. Quelle joie avait-elle eue ? Elle avait bien souffert aussi à Grenoble... Scholch seulement, — et c'était mensonge ! — Il valait mieux en finir. D'ailleurs on allait la jeter à la rue. Le sort décidait, on ne voulait plus d'elle nulle part : c'est la vie qui ne voulait plus d'elle. Dans ce grand Paris, il y a une rivière : voilà ce qu'on y trouve.

Sophie, sans bouger, réfléchissait. On faisait du bruit dans l'hôtel, des gens passaient dans le couloir, descendaient l'escalier, mais elle n'entendait pas. Cependant, à côté, il y eut un homme et une femme qui se disputèrent. — « Tu n'es qu'un mac ! » disait une voix plaintive. Une grosse voix éclata : « Veux-tu te taire, saleté ! j'te vas réveiller les sangs ! » — Puis un bruit de chaises qui tombent, un vacarme de coups. Sophie entendit cela, écouta... Ah ! elle enviait la femme dans la chambre voisine, la femme battue, celle-là, elle n'était pas seule ! Elle restait avec un homme qui la battait, c'est qu'elle l'aimait ; elle aimait, elle croyait ! Sophie l'entendait pleurer, des gros sanglots d'enfant ; l'homme s'était tu, et ne bougeait plus. Ça doit être bon de pleurer ainsi, près d'un homme violent qui vous prendra dans ses bras, tout à l'heure, et vous consolera. Jamais elle n'avait été battue par un homme, elle, — mais elle, elle serait toujours seule... Elle ressentait une immense fatigue de la vie... Elle allait donc enfin mourir !...

La porte s'ouvrit, et un homme roux, très haut, en pantalon de toile et chemise de flanelle, s'y encadra. C'était le garçon. Il avait à trimer dur, et on le voyait dans le même costume toute la journée. Il était le maître ici, on disait qu'il couchait avec la patronne. Il entra, l'air oblique et louche des hommes qui, le matin, au petit jour, pénètrent dans la cellule du condamné. Puis il se planta devant le lit de Sophie : « Ben quoi ! n'y a pus d'amour ? A quelle heure que vous allez vous en aller ?... »

Sophie le regarda, et docilement, sans rien dire, elle sortit un bras de son lit et tira à elle les bas qui se trouvaient sur la couverture.

L'homme parut étonné, il reprit un peu plus doucement : « Vous n'avez pas d'argent hein ? pas du tout ? Vous savez bien ce que la patronne a dit hier ? » Sophie fit signe de la tête que oui, et elle retourna ses bas.

Le garçon sortit, et Sophie se leva. Elle était en jupon, quand, à son tour, la logeuse entra. C'était une petite grosse, ronde comme une boule. Elle cria tout de suite : « Ah ! elle s'habille ! N'emportez rien, vous savez. Où qu'est la malle ?... Malheur ! Y en a pas seulement pour dix balles !... Trente et un francs qu'elle me doit !... Est-ce que vous pensiez que j'allais vous garder sans payer ? Dites donc, vous ne savez pas travailler, alors c'est moi qui dois pâtir ? » — Sophie ne répondait rien, et mettait son chapeau encore tout mouillé de la pluie d'hier. Son silence et cet air indifférent inquiétaient la logeuse. « Vous savez, quand vous me donnerez mon argent, je vous rendrai votre malle. Je ne veux rien vous prendre. » — « Sûrement », ajouta le garçon qui était revenu, et qui dépassait la patronne de tout le buste, « sûrement, mais on ne peut pas vous loger pour rien, pas ? »

Sophie prit sur la commode le portrait de Scholch. Puis elle descendit l'escalier sombre et gras.

III

« Fifi, où vas-tu ? cria P'tit-Jy. Comme t'es pâle ! Je vois ce que c'est, ils t'ont fichue dehors. T'as encore rien fait hier, hein, ma gosse ? Et où que t'allais à présent ?... Bien, me le dis pas, mais je veux pas que tu me quittes, t'entends ! D'abord, tu vas venir manger avec moi, y a combien de temps que t'as pas bouffé ?... Ah ! comme c'est bête ces mômes-là !... Allons, fais pas ta figure. J'te prends avec moi, tu ne t'en iras pas, ou j'te colle un jeton. Comme elle est mouillée ! Si c'est pas malheureux !... »

P'tit-Jy conduisait Fifi chez un marchand de vin, Chaussée-d'Antin : « Qu'est-ce que c'est pour ces dames ? » Elle lisait la carte : « Tu mangeras bien une gibelotte, Fifi, — avec une chopine de blanc... T'entends, Alfred ? »

Autour, c'était de bonnes gens, des cochers qui cassaient la croûte, au comptoir trois maçons qui prenaient un verre. Il faisait chaud, ça sentait bon la cuisine. Du gros tube en cuivre tout brillant, avec des robinets, où chauffe le café, une vapeur s'échappe. La patronne tricote un fichu. Fifi regardait P'tit-Jy, sa gueule de bon chien et de bonne fille, avec des grosses lèvres, un gros nez et des beaux yeux. Elle se sentait pénétrée de douceur, elle n'avait plus envie de mourir, elle aurait voulu embrasser P'tit-Jy, là, devant tout le monde. Elle lui prenait la main. « Eh bien ! qu'est ce que c'était ? demandait P'tit-Jy. On voulait se laisser glisser ? En v'là des bêtises !... » La pluie avait cessé ; dehors, le trottoir étincelait, couvert de soleil.

P'tit-Jy emmena Sophie chez elle, elle la coucha dans son lit. Sophie murmurait : « Oh ! P'tit-Jy ! Oh ! P'tit-Jy ! »

P'tit-Jy dit : « Bouge pas. Reste là. Roupille, ma gosse. Je rentrerai ce soir, t'entends. T'occupe pas... »

Un calme délicieux. L'aube... Une clarté pâle s'étend sur la campagne ; un champ de marguerites s'éveille, et, dans un buisson frais, du

chèvrefeuille et des liserons. D'ailleurs des ramiers blancs s'envolent, et ils font un grand bruit d'ailes ; ils vont se poser près d'un rossignol qui songe, et le rossignol commence à chanter... Il chante si fort que Sophie ouvre les yeux : Comme il fait sombre ici ! Oh ! c'est qu'il y a des rideaux à la fenêtre, de beaux rideaux !... Et sur la cheminée ces machins en bronze. Et un grand lit. Et un couvre-pied de soie... Un tapis...

Où était-elle donc ? On l'avait enlevée, ou bien elle dormait encore ?... Dans la chambre, elle entendit respirer, et regarda du côté d'où cela venait. Il y avait sur la chaise longue une forme de femme enveloppée dans une couverture. Mais c'était P'tit-Jy. Oh ! P'tit-Jy !

Sophie se leva en chemise et alla embrasser P'tit-Jy. P'tit-Jy fit un mouvement, elle grommela : « Ah ! zut ! la barbe ! laisse-moi dormir. » Mais elle dit, tout de suite après, joyeusement : « Ah ! c'est toi, Fifi ? Bonjour, ma gosse ! T'as bien dormi ? »

— Oui, P'tit-Jy ! Oh ! oui ! Mais toi, pourquoi tu t'es mise là ? Pourquoi que tu ne t'es pas couchée dans le lit ?

P'tit-Jy avait eu peur de lui faire froid et de la réveiller. Elle qui était si fatiguée hier !...

— Tu ne vas pas rester là ?

P'tit-Jy alla se coucher près de Fifi. Elle la prit dans ses bras avec des petits mots : « Bonjour, bonjour, ma jolie gosse ; bonjour, ma choute... » Puis elle dit : « Je ne veux plus que tu pleures, Fifi. Quand on te fera des misères, tu viendras me le dire... »

Sophie se serrait contre P'tit-Jy :

— Comme c'est gentil ici !

— C'est un bath meublé, fit P'tit-Jy. Mais cher. Faut pas être manchote pour rester là. J'y ai pas toujours été, tu sais. J'ai couché sur les bancs. Tiens ! les commencements !

— T'as été bien malheureuse aussi ?

— Naturellement. On peut bien dire d'abord que je suis venue au monde dans les gifles, et ça se comprend. Pour une femme, c'est pas drôle de se voir enceinte. L'ouvrière qui se dit un matin : bon dieu, je suis pincée ! qui de mois en mois grossit, qui se serre pour qu'on ne s'aperçoive de rien,

qu'est malade, et continue — faut bien — à turbiner, elle ne peut guère aimer le gosse qui lui arrive là, comme ça, en vrai malheur... j'ai été bien reçue !

— Et ton père ?

— Ton père ! Est-ce qu'on a un père, nous autres ? Tu ne connais donc pas encore les hommes !... Il n'y a rien de lâche et de cochon comme un homme, Fifi ! Ils vous plantent là, avec votre même sur les bras, et ils se défilent. C'est toujours la même histoire.

— Pauvre P'tit-Jy !... Alors ta mère à toi t'aimait pas ?

— Pas des tas ! Quelquefois elle disait : j'aurais mieux fait de t'étrangler quand tu es venue au monde. Elle était comme ça, ma maman à moi.

— Y a-t-il des gens méchants quand même ! dit Sophie.

— Alors, dis donc, il y avait un jeune homme très gentil qui me faisait la cour. Je le rencontrais tous les jours, et il me répétait tellement que nous serions si heureux tous les deux, et qu'il m'aimait tant, un jour que maman avait encore été très méchante avec moi, je suis partie.

— Quel âge t'avais ?

— Seize ans ! J'avais seize ans, t'entends ! Pendant huit jours, ah ! une vie charmante ! théâtres, restaurants, promenades en voitures, et des toilettes et des chapeaux... P'tit-Jy, qui n'avait jamais rien vu, ouvrait de grands yeux, croyait rêver, et elle était en train de se répéter qu'elle était joliment bien tombée, qu'elle en avait une chance, quand un beau matin mon ami me dit : « Ma petite chérie, je n'ai plus d'argent, tu vas aller faire la petite fille aux Champs-Élysées. »

Sophie, étendue sur le ventre, la tête appuyée sur ses mains, écoutait P'tit-Jy. Elle était reposée. P'tit-Jy sourit à ses cheveux blonds, à ses jolis yeux... Sophie ne se sentait plus malheureuse. Ses yeux flânaient par la chambre, rencontrant sur le fauteuil la dépouille de P'tit-Jy, le jupon de soie rose, maniéré et provocant, la chemise, le pantalon, le corset qui, dans son étoffe à ramages et l'emmêlement de ses lacets, paraît toujours tiède ; un peu plus loin, il y avait une petite table, garnie de mousseline, sur laquelle les brosses, les peignes, les tubes, les boîtes à poudres et les flacons était alignés soigneusement. Par la porte entr'ouverte de l'armoire,

apparaissaient des piles de linge frais. Le chapeau de P'tit-Jy coiffait tout le buste du chanteur florentin debout sur une console. Au-dessus de la chaise longue, sur une gravure très noire, Mazeppa, ficelé sur un cheval sauvage, subissait son affreux supplice, avec un visage sombre et deux yeux lançant des éclairs...

Sophie se retourna vers P'tit-Jy. P'tit-Jy bâillait et s'étirait paresseusement ; Fifi bâilla, elle aussi, et se sentit l'âme molle. On gratta à la porte ; une petite femme noire et maigre entra. Elle apportait le café au lait. « Bonjour, madame P'tit-Jy », dit-elle, elle tira les rideaux de la fenêtre, le grand jour envahit la chambre. Une boule de fourrure blanche, qui l'avait suivie, sauta silencieusement sur le lit, et vint se blottir en ronronnant contre l'épaule de P'tit-Jy : « Moute, fit P'tit-Jy, bouzou, gosse bête » et elle souffla chaudement dans le ventre du chat.

Là-dessus, ayant déjeuné, P'tit-Jy allongea son bras brun vers la table de nuit, et y prit un jeu de cartes. Elle cueillit de même une cigarette, l'alluma, et elle en tira plusieurs bouffées, pendant qu'elle disposait les cartes sur le lit entre elle et Sophie. « Tous les jours, je me les fais pour savoir ma chance », dit-elle. Elle regarda le jeu d'un air de réflexion. « Me voilà, moi, la femme de cœur, pas mal entourée : trèfle et cœur. Valet de carreau : une lettre ; de qui donc ? Ah ! peut-être le type de l'autre jour, il a dit qu'il m'écrit... Mais pas beaucoup d'hommes dans tout ça : y aura pas grand'chose à faire aujourd'hui, Fifi !... »

Elle détacha de l'ongle un léger brin de tabac collé à sa lèvre... Puis, les yeux clignés, à cause de la fumée de sa cigarette, elle prit le gros chat blanc et se mit à jouer avec lui. Sophie la regardait en rêvant.

— Tu veux que je te les fasse, Fin ? demanda tout à coup P'tit-Jy.

— Je veux bien.

— On ne te les a pas encore faites ?

— Jamais, dit Sophie.

P'tit-Jy, tout à fait grave, jeta sa cigarette. Elle demeura silencieuse un instant ; puis, subitement, elle éclata de rire et embrassa son amie. Elle s'écriait : « Quand je te le dis, Fifi, que tu réussiras !... Roi de cœur, dix de cœur, dix de trèfle. Et pas un carreau, ni un pique ! Quelles cartes ! Eh bien,

tu en as une veine, ma choute !... » Cependant Sophie restait impassible. Elle murmura :

— Mais... il n'y a pas un jeune homme, là-dedans, P'tit-Jy ?

— Un jeune homme !

— Oui... à l'étranger ?

— Non, fit P'tit-Jy. Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme-là ?

— Oh ! Une idée que j'avais...

Il y eut un silence ; puis P'tit-Jy dit, d'un ton sérieux. « Ne t'occupe pas des jeunes gens, va, Fifi. Le meilleur d'eux tous ne vaut rien, t'entends... J'espère bien que t'es chipée pour personne, Fifi ? »

Sophie fit non de la tête. Ses yeux étaient tristes. Elle pensait à Scholch. Elle venait de décider qu'elle ne parlerait pas de lui à P'tit-Jy.

D'ailleurs, P'tit-Jy n'insistait pas. Mais, après avoir allumé une autre cigarette, elle reprit :

— Bien sûr ! rester toute seule, c'est pas drôle. C'est bon d'avoir un petit homme. Seulement, quoi ! C'est la misère un homme. Il te sucera les moelles. Et il se fiche de toi par derrière. Et mets qu'il te trompe, tu souffres et tu fais des bêtises ! Faut rester seule, Fifi !

— Oh ! murmura Sophie involontairement, c'est dur quand on a goûté au ménage !

Alors P'tit-Jy se mit sur son séant, regarda Sophie, et dit :

— Raconte-moi donc un peu ta vie, ma choute.

Sophie, pour avoir repensé à Scholch, était triste, en outre elle était dominée à présent par une sorte d'étonnement, de stupeur... P'tit-Jy... Ce changement de vie... Elle ne s'était pas encore ressaisie : elle rêvait. Elle commença, pour plaire à son amie, à dire son histoire, mais elle parlait mollement. Pourtant, comme elle rapportait la mort de ses parents, elle s'anima... Puis, bientôt, elle ne sut plus où elle était — P'tit-Jy ne fut plus là — elle revivait dans le passé, et par toutes leurs pointes, ses malchances, ses désillusions, ses efforts stériles vers le plus honnête, de nouveau lui perçaient le cœur... Elle revoyait entière sa misérable existence de fille pauvre, le fils du patron à Lyon, Genève, la vie chez M. Bourdit, Grenoble,

ses dimanches découragés dans sa petite chambre froide, et ses inquiétudes parce qu'elle n'avait plus de chaussures et pas d'argent, et la mère Rançon, et M. Pampelin...

Là, elle s'arrêta. Quelque chose l'étouffait, la serrait dans la poitrine. Ah ! avoir été toujours si seule et si abandonnée, toujours un tel objet d'indifférence ! elle revoyait la réalité, elle était reprise par son désespoir, elle regrettait de ne pas être morte hier... Cachant sa figure dans le traversin, elle se mit à sangloter ; tout son menu corps était secoué, en reprenant sa respiration, elle faisait le bruit de gorge désolé des petits enfants qui ont un gros chagrin. P'tit-Jy l'avait prise dans ses bras, elle baisait ses joues mouillées, sa bouche crispée : « Pauv'Fifi ! Pleure pas, pleure pas comme ça, mon mignon. Là ! là ! petit, petite choute... » Elle se sentait vers Sophie comme un élan maternel, elle avait envie de la protéger... Quelle jeunesse, quelle douceur ! un petit agneau ! Et en la voyant pleurer là, si malheureuse, voilà qu'elle pleurait aussi... Mais elle l'embrassait, disant d'une voix troublée : « Là ! là ! C'est fini, Fifi ! c'est fini !... »

Sophie, maintenant, rendait avec attendrissement ses baisers à P'tit-Jy. Sa peine perdait son âcreté. Elle éprouvait pour son amie une reconnaissance infinie, elle l'aimait de tout son cœur, elle n'osait pas croire à tant de bonté. Jamais personne, excepté Scholch — Scholch ! — ne s'était encore penché sur elle avec un pareil sentiment, jamais personne ainsi ne s'était intéressé à elle. Elle n'avait encore jamais raconté son histoire : nul n'avait désiré la connaître. Et P'tit-Jy l'écoutait, P'tit-Jy s'attristait avec elle et la réconfortait. Sophie prit la main de P'tit-Jy et la baisa.

— Tu vois, tu as été plus malheureuse que moi, Fifi... dit P'tit-Jy.

On entendait dans la rue un grand bruit de voitures ; les marchands des quatre saisons ne criaient plus, ils étaient passés depuis longtemps : il était midi. P'tit-Jy se leva. Et comme Sophie était à genoux sur le lit, ainsi qu'une petite qui fait sa prière, mince et frêle dans sa chemise blanche, toute blonde, pareille à une enfant de quinze ans, avec ses clairs jolis yeux bleus, elle la regarda avec attendrissement :

— Ce que t'es même, Fifi !... dit-elle.

Elle avait ouvert l'armoire à glace, elle en sortait des bas de soie, une chemise fine avec un joli ruban rose, un cache-corset bleu ciel, elle avait tiré de la commode un jupon de soie et un corsage clair.

— En v'là des jolies affaires !... dit Sophie.

Tu vas te frusquer avec ça, Fifi... répondit P'tit-Jy.

IV

Le repas tirait à sa fin. Trempant dans son verre un biscuit, P'tit-Jy le mangeait avec gourmandise. Elle venait de commander au garçon deux cafés filtre et de la fine ; elle se sentait dans le bien-être.

Le restaurant, à cette heure un peu avancée, s'était tout à fait vidé. Mais, à travers les rideaux de la baie, on voyait tout le mouvement de la rue, les voitures et les passants, le trottoir qui vivait, avec ses chances et ses hasards. P'tit-Jy considérait en face d'elle Fifi, gentille, discrète, et remplie du désir de bien faire. Vraiment elle était charmante Fifi ! elle devait réussir... Elles prirent leur café tranquillement.

Cependant le garçon, ayant demandé si ces dames désireraient une voiture, P'tit-Jy, magnifique, répondit oui, puis, laissant un bon pourboire, se leva.

— Tiens, Fifi ! s'écria-t-elle dans le fiacre, aujourd'hui, en dépit des cartes, on ferait quelque chose. C'est quand on est comme ça, quand on s'en fiche, qu'on a la veine. Mais zut ! on ferme ! Aujourd'hui, vacances en l'honneur de Fifi !

L'été, on serait allé au Bois. Mais c'était novembre. P'tit-Jy avait pris une voiture, pour le seul plaisir de se croire riche et de mener grand train. Dans la voiture elle s'étala, elle lançait aux passants des regards de triomphe, elle trouvait qu'on n'allait pas assez vite. Sophie, à côté d'elle, n'osait pas bouger de peur de se salir. On gagna les Champs-Élysées. Au milieu des beaux équipages insolents, Cocotte allait son petit train. P'tit-Jy regardait à droite, regardait à gauche, et réfléchissait tout haut à ces types du grand monde qui dépensent mille francs par jour, et qui ne connaissent pas leur fortune. Sophie n'écoutait pas, elle ouvrait ses yeux, admirait la mêlée des voitures, était étourdie, et se rappelait que, pendant quinze jours, à son arrivée à Paris, elle n'avait pas pu dormir, un rien l'éveillait, tout ce bruit, tout ce tohu-bohu, il fallait venir ici pour s'imaginer ça !

Mais bientôt P'tit-Jy s'ennuya... D'ailleurs il faisait beau, c'était une de ces jolies journées d'automne qui ressemblent aux tristes sourires des poitrinaires qui se voient. Tout dans le ciel et sur les choses est regret, tout sent l'adieu. On est enveloppée d'une mélancolie dorée... Elles descendirent et revinrent à pied vers la Concorde.

P'tit-Jy tout à coup montra un fiacre :

— Tu l'as vue ? Chichinette !... Depuis un mois elle ne se balade qu'en sapin !... T'as remarqué le beau garçon qui est avec elle ? Un caprice : elle a le moyen...

Et P'tit-Jy raconta que Chichinette, au mois de septembre, avait rencontré un Américain ; ils étaient partis ensemble rigoler à Londres, chez les Englishes. Après, le type voulait emmener Chichinette en République Argentine. Mais elle avait eu peur du mal de mer, et elle était restée. L'Américain lui avait laissé trois mille balles... Depuis, elle était en bombe. Un jour elle avait voulu louer une auto : le chauffeur lui avait plu, maintenant elle faisait la noce avec lui. C'était le beau brun qui était dans le fiacre.

— Mais, dit Sophie, son argent ne durera pas toujours. Elle aurait mieux fait de le mettre de côté pour si elle tombait malade.

La nuit était venue très vite. Sur la chaussée, ce ne fut plus qu'une course de lumières dans un bruit de sonnettes, au milieu de deux lignes de réverbères.

On traversa la place de la Concorde, suivit la rue Royale, et l'on arriva aux boulevards.

Il semblait à Sophie qu'elle voyait Paris pour la première fois. Jusqu'à ce jour, tout lui était resté vague et brumeux ; perdue dans un dédale de rues, pressée par une foule sans nom, elle éprouvait de l'angoisse, était enveloppée de misère. Aujourd'hui, à côté de P'tit-Jy si belle et elle-même si bien habillée, elle ne se sentait plus toute humilité et crainte ; elle était redevenue une personne.

— Tu vois, Fifi, par ici c'est bon, dit P'tit-Jy devant le café de la Paix. C'est par ici les Américains. Ça vaut la peine.

Et P'tit-Jy raconta :

— Je m'en rappelle toujours, c'est là que j'ai trouvé mon meilleur micheton, ça m'a donné du cœur. C'était comme toi, à présent, c'était dans les commencements... Il pleuvait à verse... Comme je passais devant le café, le gérant — il avait le béguin pour moi, il me parlait chaque fois (il aurait été d'un autre café, j'aurais peut-être marché, mais c'était pas un café pour moi ce café-là) — le gérant me dit : « Abritez-vous un peu là, les femmes doivent pas s'asseoir à la terrasse, mais mettez-vous dans le coin. » Il y avait un Américain, il m'offre quelque chose. Et il fait : « Volez-vô venir prendre un bouteille champêgne hôtel Continental ? » Et le chasseur va chercher un sapin. On nous regardait. J'entendais les femmes : elle en fait un chopin ! L'Américain donne dix francs au cocher. « Oh !!! » que je me dis. A l'hôtel, dans une chambre superbe, il fait monter du champagne, des cigarettes. On boit, il commence à m'embrasser ; il me mordait, il me pinçait, je ne disais rien, je me cramponnais : c'était son plaisir à c't'homme-là. Après, je me rhabille, et j'allais m'en aller, tellement saoule que je ne pensais plus à rien demander. Il m'arrête « le petit cado », qu'il dit — il savait dire ça — et il me met deux cents francs dans la main, du papier, et des francs, un tas de pièces, pour la voiture. En fiacre, j'étais malade. Mais je n'ai rendu que chez moi. Puis je me suis couchée. Mais c'est le lendemain que j'ai été contente en voyant mes billets et toute ma monnaie ! Deux cents balles !

— Ce qu'il fallait qu'il soit riche ! fit Sophie.

— Tiens, dit P'tit-Jy, tiens, on les voit tout de suite celles qui ne savent pas travailler... Celle-là, elle devait tourner rue Taitbout. Le bonhomme qui la suit va pas l'accoster sur le boulevard, ça se voit ça : c'est un homme marié.

Elle ajouta :

« C'est pas une mauvaise heure avant le dîner : on a les hommes mariés... Tu vois, par ici, c'est toujours assez bon. Y a du boursier. Ça a de l'argent et ça ne flâne pas. Seulement ils sont à passions. Ah ! dame ! y a le pour et le contre ! C'est comme les juifs. Le fameux Drumont qu'est

antisémite !... C'est pourtant des bons clients, les juifs ; tout ronds : c'est ça, c'est ça. T'as pas à discuter : c'est agréable. »

On arrivait rue Drouot, et P'tit-Jy fit demi-tour en disant : « Oh ! on ne va pas plus loin, par là, c'est le pays du gigolo ! »

Elle avait souri à une grande femme qui passait :

— C'est Tartine... En v'là une qui connaît le truc ! Elle suivra pas tout droit quand il faut tourner, Tartine... Dame ! les boulevards, c'est comme autre chose, c'est bon et c'est pas bon : faut savoir faire.

Elle réfléchit :

— Au fond, voilà. Le client ose pas. D'abord il croit toujours un peu que tu lui as fait de l'œil parce qu'il est beau. Ça le flatte, il tient à ça. Il voit bien que tu ne marches pas pour la rigolade, il t'a numérotée, eh ben ! tout de même !... Alors il ose pas t'aborder, — ah ! c'est tordant ! — tu comprends, ça l'embêterait que tu le rembarres, là, devant le monde... Il te suit, mais il attend la petite rue.

Sophie écoutait en regardant de loin les étalages flamboyants. P'tit-Jy lui donnait le bras... Le temps était sec, on n'était pas encore aux grands froids, et les terrasses des cafés restaient peuplées. P'tit-Jy mena Sophie dans un endroit du boulevard qui tenait le milieu entre le caboulot et la brasserie, on voyait à l'intérieur un comptoir comme chez les marchands de vins, mais dehors c'était une terrasse comme devant un café. P'tit-Jy commanda un vermouth fraisettes, et conseilla la même chose à Fifi. Puis, bien posées, les jupes étalées, toutes les deux regardèrent la vie qui défilait sous leurs yeux... C'était tout un mouvement qui surgissait, éclairé soudain, dans un rectangle lumineux pour retomber quelques pas plus loin, dans la nuit ; foule qui se faisait et se défaisait sans cesse : des couples... un passant seul... tout à coup un groupe compact... puis rien... puis beaucoup de monde... et encore... et encore... Cela n'arrêtait jamais.

Sophie, étourdie, suivait distraitement tout ce brouhaha, elle entendait le tumulte des gros attelages courant sur le pavé de bois, accompagné de toutes les voix mutines des petites sonnettes. Et le long du trottoir, comme au bord d'une berge, un fleuve de voitures dévalait, roulement et galopade... Sophie ne disait rien. Ses yeux étaient tirés par une annonce lumineuse, qui, en face, à la hauteur d'un deuxième étage, par intervalles

réguliers, mécaniquement s'allumait, peu à peu, lettre à lettre, pour, complète, s'éteindre subitement. Elle avait mal à la tête... Elle se sentait toute petite, elle se sentait faible, le découragement qui vous abat devant les choses immenses ou magnifiques la prenait. Et maintenant tout ce que disait P'tit-Jy ajoutait à sa fatigue ; tant de conseils et de réflexions nouvelles lui montraient difficile et compliquée la vie où elle allait entrer. Toutes les femmes qui passaient lui semblaient supérieures à elle : tout ce qu'elles savaient celles-là ! à combien de choses elles avaient pensé !

Elle dit, d'une voix triste :

— Ah ! P'tit-Jy, je ne saurai jamais ! J'ai pas assez de présence d'esprit.

— Laisse donc, ça viendra. On travaillera ensemble, répondit P'tit-Jy.

V

Sophie eut chez Mme Giberton une jolie chambre ; pas si jolie que celle de P'tit-Jy, pas si grande, on n'y voyait ni chaise longue, ni armoire à glace, mais il y avait un beau tapis, des rideaux épais à la fenêtre, un lit de milieu, et, à la place de la gravure qui représentait chez P'tit-Jy le malheureux Mazeppa, on trouvait chez Fifi un tableau en tapisserie, figurant un bouquet de roses, avec, en exergue, cette inscription, tracée d'une laine appliquée et naïve :

Offert à la plus tendre des mères.

Elisa Iridon,

âgée de onze ans.

Jamais Sophie n'avait été si bien logée. Elle se rappelait son triste trou de Grenoble, puis le sale cabinet qu'elle avait habité jusqu'ici à Paris, et son cœur se fondait de reconnaissance pour P'tit-Jy.

Elle passa une heure à admirer le dessin compliqué de son tapis, et le motif en cuivre de la pendule posée sur la cheminée et qui représentait Mars et Vénus. Elle ouvrit et referma cinq ou six fois chaque tiroir de la grande commode qui était à côté de la fenêtre. Elle se regarda dans la glace.

P'tit-Jy, dès qu'elle s'était sentie éveillée, était entrée, en peignoir, dans la chambre de Fifi, et jouissait de son bonheur. Sophie lui avait sauté au cou. Mais pour couper court aux émotions, P'tit-Jy, qui avait apporté son *Petit Parisien*, commençait à Fifi la lecture du feuilleton, quand Mme Giberton entra pour savoir si sa nouvelle locataire était satisfaite.

La mère Giberton dit les nouvelles : « La femme du fruitier qui faisait le coin avait accouché cette nuit. Un garçon. C'était son huitième. Avoir tant d'enfants ! Quand on n'est pas riche, c'est la misère ! En v'là un avec un sabot, l'autre avec un soulier... Le dix-huit avait ramené quelqu'un qui

n'était pas encore parti... Il y avait un grand enterrement à la Trinité, on posait des tentures noires dans tout l'intérieur, ça allait être superbe, on disait dans le quartier que c'était un général... »

P'tit-Jy et Sophie déjeunèrent de bonne heure, et à une heure et demie, elles étaient devant la Trinité au milieu de la foule. Des soldats occupaient la place ; tout rouge ; des lieutenants passaient d'un air affairé ; quand le cercueil sortit, porté par quatre hommes, avec un bruit de grandes orgues venant du fond de l'église, que des commandements furent jetés, que des éclairs de sabre tiré jaillirent, que des chevaux d'officiers se cabrèrent... un petit monsieur barbu, derrière Sophie, qui déjà l'avait regardée beaucoup, dit : « Mademoiselle, pardon, le nom du militaire ? » P'tit-Jy poussa le coude de Sophie. Sophie sourit gentiment et répondit : « Je ne sais pas, monsieur... » — « Ah ! ah ! dommage ! dommage ! » répéta plusieurs fois le petit monsieur barbu avec un sourire nerveux... On le sentait timide et un peu bizarre. Il avait des yeux bleus clairs de rêveur dans un visage encore jeune, mais creusé de rides, hâlé, tanné et bruni. Il était vêtu d'une redingote démodée, mais parfaitement propre ; le col qui bordait son cou était très blanc. « Province, souffla P'tit-Jy dans l'oreille de Sophie. Très bon. » Puis P'tit-Jy dit tout haut avec cérémonie : « Ah ! mais ! voilà l'heure ! Au revoir, je ne dois pas faire attendre mon amie Marguerite... » et, avant salué le petit homme timide, elle s'en alla. Elle ne voulait pas gêner Sophie, elle était contente qu'elle eût déjà trouvé quelqu'un...

« Mademoiselle, si vous permettez, voulez-vous que nous nous promenions, voulez-vous que nous allions au Bois de Boulogne ? » dit le petit homme avec hésitation. Ils restaient là tous les deux en face l'un de l'autre. Enfin il se décida et fit signe à un cocher.

Dans la voiture, il s'épongeait le front. Le silence de Sophie le gênait, et il était troublé par son parfum. Tout à coup il s'approcha d'elle et la baisa dans le cou, puis il se recula d'un air craintif. Sophie aurait voulu parler pour être aimable, mais les manières de son compagnon la déroutaient. Maintenant il regardait par la portière. Il dit : Bon sang ! que de voitures !... Sophie approuva, elle remarqua que c'était incroyable le mouvement qu'il y avait à Paris. Puis elle lui demanda s'il venait de loin. — « Oh oui ! fit-il, de loin ! » Il garda le silence un instant, puis ajouta : « Je suis marin. »... Alors il raconta qu'il était toujours en mer, qu'il commandait un cargo-boat : *La*

Ville de Cette, qui faisait le service entre Marseille et Tunis, et qu'il avait un congé d'un mois, et qu'il était venu à Paris pour prendre un peu de bon temps. Puis il se mit à rire, et il embrassa Sophie.

Le fiacre entra dans le bois, on ne croisait plus que, de temps en temps, une voiture au pas, quelque cycliste, ou bien une troupe de jeunes anglaises coiffées de casquettes-bérets et vêtues d'amples manteaux verts. Quand on fut au bord de la Seine, le capitaine voulut marcher ; la vue de l'eau l'animait. Sophie descendit. Le fiacre suivait. Il y avait du vent, des feuilles tournoyaient sur la chaussée, on en écrasait d'autres qui étaient collées dans la boue, les arbres étaient jaunes et le ciel gris. Le petit homme en redingote marchait à côté de Sophie en la tenant par la taille. Maintenant il était apprivoisé, un bon sourire nichait dans son collier de barbe. « Tu ne ressembles pas aux autres femmes. » — « Pourquoi donc ? » demanda Sophie. — « Tu n'as pas encore dit miel », dit le capitaine, et il réfléchit.

Il était surpris de la douceur de Sophie, il n'avait pas envie d'être brutal avec elle, comme avec celles qu'il rencontrait dans les brasseries, dans ses bombes, après ses jours de solitude et de silence, quand il avait envie de vin, de bruit et de violence. Ça, elle était bonne ! Il la raconterait à son second. Il n'y a qu'à Paris qu'on trouve des femmes comme ça. — Sophie s'intéressait à son compagnon. Elle lui demanda s'il avait fait de grands voyages. — Ah ! pour sûr ! il avait navigué dix ans dans l'Océan Indien et dans les mers d'Orient. C'est là qu'il y en avait des sales coups de temps et qu'on reconnaissait les matelots ! Il avait vu des hommes et des poissons de toutes les couleurs, les Chinois qui sont mous comme des chiques et qu'on fait travailler à coups de pied. Il avait fumé l'opium. Il avait roulé dans les sales rues de Canton, et s'était battu avec des Anglais et des Allemands saouls, pour de toutes petites femmes jaunes aux yeux bridés. Et puis il avait vu tous les nègres de l'Afrique, des forêts vierges, des grands déserts et des grands lacs. Il avait entendu chanter des oiseaux gros comme le petit doigt. Il avait vu sur la Fille des Indes (un trois-mâts barque, capitaine Ploumach) un singe grand comme un homme, qui servait à table, et qui frappait avant d'entrer, et qui comprenait tout ce qu'on lui disait.

Sophie songeait à ces pays auxquels jamais elle n'avait pensé. Elle marchait à côté du capitaine, sans mot dire, et tout étonnée comme un petit enfant.

Le capitaine voulut remonter en voiture, il était grisé par l'évocation de tous ces souvenirs étonnants, il prit Sophie dans ses bras et l'embrassa goulûment. Elle se laissait faire, sans révolte et sans dégoût, reprochant seulement à cette barbe rude de la gratter un peu fort. On descendit à la Cascade et on commença à boire. Le capitaine tapait sur la table criait : « Eh ! le mousse ! un verre de schnick ! » Il fit boire le cocher. Il était gai et embrassait Sophie sans vergogne. Le garçon raide et solennel le dévisageait d'un air méprisant. Mais le capitaine lui donna deux francs de pourboire, et le garçon le reconduisit jusqu'à la voiture, en le saluant au moins dix fois.

Maintenant le capitaine se taisait. Il avait pris dans sa grosse patte la main de Sophie, et touchait chacun de ses doigts avec précaution : comme elle avait une petite main ! Il considérait cela avec étonnement. Ça lui rappelait une nuit à Buenos-Ayres, où il avait été chez une femme, et, dans un coin de la chambre, il y avait un petit lit où dormait un bébé... Il demanda : « Comment vous appelez-vous ? » Elle dit : « Sophie »... Ah ! quel joli nom ! Et il dit que, d'ailleurs, de toutes les choses qu'il avait vues, il n'avait jamais rien vu d'aussi joli que Sophie. Puis il lui baisa la main maladroitement et avec émotion. Sophie était flattée, elle était contente. A ce moment, le capitaine pensa qu'il avait une vie bête, que c'était bête d'être toujours sans femme, comme un vieux loup.

Mais il voyait un café, on descendit et on but. Il entra le premier d'un pas balancé, comme s'il s'était promené sur un quai, les mains dans ses poches sur le ventre, et coiffé de sa casquette de capitaine marchand... On reprit la voiture, on repartit, et on s'arrêta sur le boulevard dans un café à musique ; on resta là une heure, le capitaine fredonnait avec l'orchestre ; le fiacre attendait à la porte... Il faisait nuit depuis longtemps, on alla donc dans une brasserie pour dîner. Il y avait pour treize francs de voiture, le capitaine donna un louis au cocher, et l'on s'installa devant une belle nappe blanche parée de fleurs...

Quand il sortit du restaurant, le capitaine était gai comme un pinson, il avait acheté un gros cigare à bague, et il en tirait de larges bouffées. Il avait envie de courir sur l'avenue de l'Opéra. Il avait pris Sophie par le bras et l'entraînait. D'habitude quand il partait en bombe, il passait toute la nuit

dans les brasseries, à boire, et il échouait à la fin, saoul et misérable, dans le lit de n'importe quelle sale fille où il s'endormait d'un sommeil de plomb. Mais, ce soir, ce n'était pas cela du tout, il ne désirait plus boire. Il se sentait plein de tendresse, il voulait se trouver tout seul avec son amie. Il était d'ailleurs, assez gris. Il racontait maintenant les bonnes blagues de la dernière guerre de Chine, quand les Français, mal chaussés, s'embusquaient le soir dans des coins à Pékin, pour attendre les cipayes, qui portaient de bons godillots anglais. On leur fichait un coup de fusil dans les jambes, ils tombaient, on sautait dessus et on leur barbotait leurs godasses. Ah ! elle était bonne, il riait fort et il pinçait Sophie. Mais Sophie sentait qu'il n'était pas méchant, il avait un peu bu, voilà tout.

D'ailleurs, chez elle, il redevint subitement silencieux. Il regardait autour de lui. C'est là qu'elle vivait... Que c'était charmant ! Et il rêvait, comme la nuit, à bord, sur la passerelle, dans son fauteuil de toile. Il la prit dans ses bras : « Petite Sophie ! Petite Sophie ! » et il osait à peine l'embrasser, il avait peur de la chiffonner. Elle se déshabillait. Il la regardait, il était attendri. Oh ! son corsage !... et son corset !... il aurait voulu les tenir dans ses mains, et appuyer son oreille, et puis ses lèvres, là où ce petit cœur avait battu. Elle était en chemise, et il voyait sa jeune chair et ses seins naïfs et gracieux comme des fleurs de printemps. Mon Dieu !... Il dépouilla ses vêtements, dans un coin, sans bruit, tout doucement. Puis il se glissa timidement entre les draps, à côté de Sophie, et il se mit à pleurer quand il la sentit dans ses bras.

... Alors il raconta sa vie, mais maintenant c'était de sa vraie vie qu'il parlait. Il se décrivait, tout seul toujours, au milieu de la mer, il rapportait ses grandes rêveries pendant les longs jours, quand il réfléchissait aux femmes, aux arbres, aux fleurs, à toutes les belles choses bonnes qu'ils ont à terre, et dont il était si loin, errant gravement, avec austérité, parmi le désert océan. Il disait tout ce dont il était privé, il n'avait jamais eu une femme, lui, une femme pour lui murmurer des paroles douces et délicieuses, pour mener autour de lui sa petite existence adorable ! Il respirait le parfum de Sophie et se grisait, car il n'avait dans la mémoire que les fortes odeurs marines, il écoutait parler Sophie, cette petite voix l'enchantait : il n'avait dans les oreilles que le grand mugissement des vagues. Ah ! c'était exquis une femme ! Elle, comme elle avait une jolie

bouche, et un joli nez, et des jolis yeux, des jolis yeux ! Ses cheveux ! et sa peau ! ah ! quelle peau douce ! Oh ! si elle voulait parler encore, dire n'importe quoi !... Et puis qu'elle le regarde en souriant, comme ça, oui comme ça, petit colibri !

Sophie l'écoutait, elle était attendrie. C'est vrai qu'il était gentil, cet homme-là, et il lui disait des choses touchantes. C'est malheureux qu'il n'était plus jeune. Certainement elle pourrait bien l'aimer, oui, mais pas l'aimer d'amour. Cependant le capitaine avait une idée. Il n'osait pas la dire. Tout à coup il se lança : « Voilà ! Eh bien voilà !... Vous devriez venir avec moi... »

Sophie répondit tout doucement :

— Je ne peux pas...

Elle pensait : S'il est gentil avec moi... Mais s'il n'est pas gentil, qu'est-ce que je ferais là-bas dans tous ses pays ?... Et elle se disait surtout : Je ne veux pas quitter P'tit-Jy.

— Pourquoi ? Pourquoi ? faisait le capitaine, et il insistait, il suppliait.

« Non, non, répétait gentiment Sophie, non, non, non ! » Alors quand il vit qu'elle était bien décidée, il la prit dans ses bras et l'embrassa longtemps sans rien dire.

Le matin, il partit, triste, mais souriant et reconnaissant. Il emportait des provisions de rêve pour des mois.

Il avait laissé cent francs à Sophie.

VI

P'tit-Jy entra chez Sophie, presque immédiatement après le départ du capitaine.

Elle embrassa son amie, si petite dans son grand lit, et regarda maternellement ses yeux un peu battus. « Eh bien, ma choute ? » Elle aperçut le billet bleu sur la table de nuit : « Ah ! Fifi ? t'es contente ? Tu vois : je te l'avais dit qu'il était bon le micheton ! Ah ! épatant tout de même ! embrasse-moi encore, ma gosse... » Puis Sophie dut raconter tout, en détail, chaque chose après l'autre, et P'tit-Jy assise sur le bord du lit, l'écoutait. « Eh ! le mousse ! un verre de schnick ! » la fit rire, et quand Sophie en fut au singe qui servait à table, elle s'émerveilla : « Ah, Fifi ! ah ! tu parles !... »

Elle, elle avait eu affaire aussi à un bonhomme pas ordinaire : « Sur le boulevard, il arrive sur moi directement, je ne l'avais même pas vu, et je crois qu'il ne m'avait seulement pas regardé : rigolo des clients comme ça ! Un beau garçon avec une moustache noire... Il vient jusqu'ici sans parler... J'allume ma lampe, je me retourne : il avait les larmes aux yeux. Je vais pour le caresser : « Ah ! je vous en prie, laissez-moi ! » Après il me dit : « Si vous saviez ce qu'elle est méchante ! Tout pour me faire souffrir ! Elle me rend fou de jalousie... » Bon ! il avait des peines de cœur ce joli garçon-là ! A ce que j'ai compris, il était venu avec moi pour lui rendre les paillons qu'elle lui fait ; mais elle l'avait trop pris, il ne pouvait pas. Il ne m'a pas seulement embrassée : « Je vois bien que je ne pourrai jamais la tromper. Si j'allais avec vous, ce n'est pas elle que je tromperais. Je fermerais les yeux et je vous tromperais avec elle. » Il m'a donné un louis et il est parti. J'en voulais pas de son argent, je sais bien qu'il m'avait fait perdre mon temps, mais c'était pas un client comme les autres, et puis, si ça avait pu le consoler... Mais il n'a rien voulu savoir. Alors, ça m'avait tellement fait drôle, que je ne suis pas redescendue, je n'étais plus en train de travailler. »

Sophie avait écouté son amie sans rien dire. Elle pensait à Scholch. Chaque fois qu'on parlait d'amour, elle pensait à lui. Alors elle rêvait. Mais P'tit-Jy, ayant quitté le bord du lit, où elle était assise, pour prendre une allumette sur la commode, elle la regarda, debout près de la fenêtre, et allumant sa cigarette, et ses réflexions changèrent d'objet. Elle revit son navigateur, et dit, lentement :

— La mer, comment c'est ? Tu y as été, toi P'tit-Jy ?

— Oh ! c'est vilain ! répondit P'tit-Jy. Tu verras, un dimanche, on ira à Dieppe. J'y ai été avec un ami. C'est pas gentil comme par ici, dans les gazons, vers la Jatte ou Enghien. D'abord ça sent rien mauvais. Et puis, c'est grand, ça remue... La mer, ça signifie rien du tout, ça vous embête...

P'tit-Jy tira quelques bouffées en marchant dans la chambre. Puis elle s'assit. Sophie, dans son lit, songeait à la lassitude qui endolorissait légèrement ses membres. Elle murmura :

— C'est drôle d'aller comme ça chez les femmes... Tu ne trouves pas que c'est drôle pour un homme, P'tit-Jy ? Tu ne trouverais pas cela drôle, s'il y avait des hommes comme nous chez qui les femmes iraient ?

— Bien sûr, dit P'tit-Jy. Mais tous les hommes ne vont pas chez les femmes. Il n'y a que le michet. Le michet, c'est un homme à part.

— Pourquoi ça ? demanda Sophie.

— Oh ! tous des hommes à qui il manque quelque chose ! Les hommes sans femmes ! Ou bien pas riches, ou bien pas jeunes, ou bien bêtes, ou des cochons.

— Comment ! t'as jamais vu de michets vraiment gentils ?

— Rare. Pas l'habitué. Quelquefois un vadrouilleur. Non, les gentils, ils sont mecs.

— Alors, les michets, c'est comme un hospice, dit Sophie en bâillant.

— Bah ! ma choute, il y en a encore qui ne sont pas mauvais... Mais tu parles d'hôpital... A propos de ça, une fois il m'est arrivé quelque chose de crevant...

Un jour, comme P'tit-Jy passait devant le Grand Hôtel, un garçon en tablier, qui, arrêté au milieu du trottoir, cherchait des yeux parmi les femmes qui passaient sur le boulevard, lui avait dit : « Vous ne faites rien ?

Venez donc. Il y a le 29 qui voudrait voir une femme. Et c'est pas purée. » Sans doute que le garçon l'avait distinguée, parce que ce jour-là elle était vêtue discrètement, et qu'elle pouvait entrer dans l'hôtel sans se faire remarquer. En effet, on n'avait pas fait attention à elle, et elle avait gagné l'ascenseur.

Le 29, c'était un jeune homme de Lille, de passage à Paris, tombé malade ici depuis quelques jours...

Le pauvre 29 ! Quand il était petit, autrefois, quelle fête pour lui d'être malade ! Il se souvenait, dans ces longues journées de solitude... Quand il était petit garçon, et qu'il était malade, il restait à la maison au lieu d'aller au lycée... Au lieu de partir le matin par le froid d'hiver, s'étant levé à la bougie, et de passer des heures tristes et frileuses, de la classe à l'étude, de l'étude à la gymnastique, et de la gymnastique au réfectoire, il restait dans son lit, et c'était comme un dimanche : on lui apportait son chocolat... Sa maman se penchait sur lui avec ses beaux yeux inquiets, et le regardait d'un air pensif en lui demandant où il avait mal. On le levait, on le mettait dans un fauteuil au coin du feu, il feuilletait des grands livres à images, ou bien sa collection de timbres, ou bien il jouait tout seul aux billes sur le tapis.

Il avait la fièvre, sa tête était tout endolorie, ça ne fait rien, il était content, il se sentait protégé, aimé, soigné, sa mère lisait, en le regardant souvent, et souvent elle s'approchait de lui, elle lui tâtait le pouls, ou bien mettait sa jolie main sur le front de son chéri pour voir s'il n'avait pas trop chaud. Il aimait le doux contact de la peau fine, et se laissait faire comme si on le caressait.

Aujourd'hui, il était malade comme autrefois, mais ce n'était plus comme autrefois, dans sa maison : il était en voyage, seul, à l'hôtel ! Couché dans une grande chambre, il entendait tout le va-et-vient des voyageurs, étendu quelque part, n'importe où, comme un blessé abandonné au milieu de l'agitation d'un camp. Il regardait, l'un après l'autre, les meubles de sa chambre, — mais il ne les connaissait pas, ces meubles ! Ses regards se perdaient dans cette pièce anonyme, comme dans un désert. Il grelottait de fièvre, il se sentait dans une grande détresse. Il sonnait le garçon de temps en temps, quand rester seul lui était devenu tout à fait insupportable. Mais ce garçon insouciant, pressé, le décevait chaque fois, le

blessait. Ah ! son impatience, qu'il dissimulait à peine ! Et tout à coup, le pauvre 29 avait eu le désir infini d'une présence féminine...

Après un long couloir, où deux Anglais avaient croisé P'tit-Jy suivant le garçon, on était arrivé devant une porte. P'tit-Jy était entrée. Elle ne s'étonnait pas souvent, P'tit-Jy, mais ça, ça lui en avait bouché un coin ! Il y avait dans un grand lit une pauvre figure pale qui, se tournant vers elle, essayait de sourire. Le fiévreux tout brûlant avait rejeté ses couvertures, et son long corps maigre était moulé par le drap ; des mains de squelette sortaient de ses manches ; son linge livide, ses cheveux ébouriffés sur l'oreiller, sa barbe pas faite, sa sueur, ses lèvres blanches, et les fioles sur la table de nuit, tout cela avait saisi P'tit-Jy. Il la regardait avec des yeux de bête malade, en silence, comme pour demander aide... « Ça va pas, mon petit ? » avait fait P'tit-Jy, tout émue de pitié. Et elle lui avait parlé, tout de suite trouvant dans son cœur des mots caressants de mère. Elle qui n'avait jamais eu personne à soigner, qui n'avait jamais eu à se dévouer, voilà que son instinct de femme se réveillait tout entier, et aussitôt, tout naturellement, elle s'était installée à ce chevet, elle n'avait plus quitté ce malheureux qui avait besoin d'elle. Comme elle portait une jupe neuve, elle l'avait retirée. Et dans cette chambre de malade allait et venait une infirmière en jupon vert pâle, des froufrous avec un violent parfum de chypre. Elle le veillait... Elle disait après, racontant l'histoire : « Ce n'était pas la passe avec lui, c'était pour la nuit. » Lui, adouci, calmé, ne la quittait pas des yeux. Dans sa chambre, un grand apaisement était entré avec P'tit-Jy. Elle mettait ses doigts frais sur les paupières du malade et le rafraîchissait. Il ne savait plus, il était heureux, il murmurait : ma-man, ma-man... Et, un soir, tout doucement, comme on s'endort, il mourut...

Oh ! cela commençait si bien, si joliment, et d'une façon étonnante, comme les belles histoires qui finissent par des mariages ! Sophie, surprise par l'affreux dénouement, restait immobile dans son lit, silencieuse, avec une grosse envie de pleurer.

P'tit-Jy vit cela, se reprocha d'avoir attristé sa petite amie, s'approcha d'elle et l'embrassa.

— Allons, ma Fifi, il est onze heures, faut se lever, dit-elle.

Obéissante, Sophie se dressait sur son séant, mais triste et muette.

P'tit-Jy chercha à la distraire : « Dis donc, Choute, on va en acheter des affaires avec tout cet argent-là ! » fit-elle en touchant le billet.

— Ah ! il faut que je retire ma malle ! dit Sophie.

Elles s'habillèrent et déjeunèrent. Puis elles prirent une voiture pour aller chercher la malle. Ensuite elles visitèrent les magasins, et choisirent un chapeau et un manteau pour Fifi. Le soir, Sophie tint absolument à payer à dîner à P'tit-Jy.

Après cela, rien ne lui restait plus de l'argent du capitaine.

— Mais t'inquiète pas, dit P'tit-Jy. On travaille bien quand on est nouvelle. Il y a des hommes qui les font toutes.

VII

Il était midi, et P'tit-Jy n'était pas encore entrée chez Sophie. Elle avait pris cette habitude-là, et tous les matins, en se levant, avant de commencer sa toilette, elle venait s'asseoir un quart d'heure dans la chambre de son amie. Cela semblait très bon à Sophie : c'était une gâterie. Il était midi... « Vrai ! il reste tard, celui-là ! » pensa Sophie ; elle gagna le couloir, et s'approcha de la porte de P'tit-Jy ; elle écouta, on n'entendait rien : « Il doit dormir. » (On a des michets comme ça, ceux qui, vivant seuls, ne sont pas accoutumés à dormir avec une femme ; ceux-là, toute la nuit, ils se tournent dans le lit, se retournent, et ils s'endorment au petit jour.)

Sophie, ayant écouté, rentra dans sa chambre et se mit à s'habiller. Mais quelqu'un passait devant chez elle : elle ouvrit sa porte. C'était la mère Giberton : « Dites donc, madame Giberton, il n'est pas du matin le monsieur de P'tit-Jy ! » fit Sophie. « Quel monsieur, madame Fifi ? Mme P'tit-Jy est rentrée seule hier soir. »

Comment ! P'tit-Jy était toute seule ! Mais alors qu'est-ce qu'il y avait ? Pourquoi ne bougeait-elle pas ?... Inquiète, Sophie se précipita chez son amie. Il y faisait nuit, les rideaux étaient fermés, et dans l'obscurité, s'élevait un ronflement de mauvais sommeil. P'tit-Jy se réveilla au bruit, et remua. « T'es donc malade ? » dit Sophie, en se penchant sur elle. « Rien... fit P'tit-Jy. Suis enrhumée... » Et elle referma les yeux. Sophie l'embrassa. Oh ! elle brûlait ! « Ce que tu as chaud ! Qu'est-ce que t'as pris là, bon Dieu ! » Mais P'tit-Jy répétait : « Rien du tout. Le rhume. » En effet elle toussa. Une petite toux sèche. Et elle respirait très court, très vite...

Elle ne se leva pas de l'après-midi. Fifi joua aux cartes avec elle pour tuer le temps. Moute était couchée sur le lit, mais elle était étonnée, elle était inquiète, elle se passait la patte sur l'oreille, comme quand il va pleuvoir... P'tit-Jy avait bien soif. Sophie lui versait du vermouth qu'elle avait acheté l'autre jour, pour quelqu'un qui était venu dans la journée. P'tit-Jy buvait et s'arrêtait pour tousser. Là-dessus, elle fit une mauvaise

nuît avec des cauchemars et un peu de délire. Il y avait une colonne qui partait de son front et qui montait jusqu'au plafond, cela tournait, tournait, avec une rapidité vertigineuse. Et cela l'étourdissait et l'épuisait.

Le lendemain matin, elle était abattue. Sophie demanda à la mère Giberton d'aller chercher un médecin dans le quartier.

Le médecin vint, il ausculta P'tit-Jy : « Respirez bien. » Puis il regarda autour de lui, puis il dit : « Est-ce que vous voulez entrer à l'hôpital ? » En entendant dire cela à P'tit-Jy, Sophie devint pâle. Elle prit la main de son amie. Le médecin continuait : « Oh ! ce n'est pas grave ! Ce ne sera pas long, mais vous seriez mieux là-bas, vous savez. »

... L'après-midi, une voiture d'ambulance attendait dans la rue devant la maison. Sophie et Mme Giberton habillèrent P'tit-Jy. On l'assit d'abord sur la chaise longue, elle était oppressée, elle ne pouvait pas parler. Elle jetait sur tout ce qui l'entourait des regards tristes, jamais sa chambre ne lui avait semblé si à elle, si précieuse, elle était attendrie par chaque chose. Elle regardait machinalement Mazeppa : son supplice tout à coup lui parut épouvantable, et elle eut du remords de ne pas avoir éprouvé plus tôt une grosse pitié pour lui. Elle demanda son chat et le caressa ; puis elle dit : « Fifi, c'est aujourd'hui que la teinturière doit rapporter mon cache-corset rose. » On lui mit ses bas ; ses jambes avaient déjà maigri. Elle fut prise de frissons et toussa. Sophie l'embrassait ; P'tit-Jy, les yeux brillants, parlait d'une voix saccadée : « Choute, ma Choute, t'inquiète pas, mon petit. Je vais bientôt revenir. Et toi, Choute, fais bien attention, fais bien attention à toi, prends pas froid. » Le cocher de la voiture d'ambulance était monté pour aider la malade à descendre l'escalier, chacun de ses pas lourds sur le plancher frappait au cœur Sophie : on aurait dit qu'il venait, cet homme, pour emporter pour toujours P'tit-Jy !... P'tit-Jy, appuyée sur lui, descendit lentement, reprenant son souffle à chaque marche... Quand elle fut couchée dans la voiture, elle tint la main de Sophie dans sa main, elle ne dit plus rien, elle avait des larmes plein les yeux et un sourire infiniment triste.

Fifi regarda la voiture s'éloigner, comme frappée de stupeur.

« Allons, faut pas rester là, madame Fifi », dit la mère Giberton, et elle la fit rentrer.

Que la maison fut vide tout à coup, et la vie morne ! Comme tout ce qui paraît et déguisait cette vie s'effaçait soudain ! Sophie se retrouva dans la réalité de son existence. Dans une chambre meublée, toute seule, livrée à des hommes qui passent : une fille dont le cœur fut déjà déchiré. Cela, P'tit-Jy l'avait entouré de son existence à elle-même, de sa façon confiante et heureuse de vivre, de ce qu'elle racontait, de son amitié. Mais maintenant Sophie se retrouvait seule, seule avec sa tristesse, avec les déceptions et les malheurs de son passé. Elle traversa une période de dégoût.

La vie, à côté de P'tit-Jy, ne l'ennuyait pas : P'tit-Jy l'encourageait, et Sophie, s'appliquant, cherchait à comprendre et à bien faire, afin de reconnaître toute la bonté de son amie. Ainsi, elle avait un but qui dépassait ses actions quotidiennes, qui la forçait à voir plus loin qu'elle et hors d'elle. Quand P'tit-Jy fut partie, tout cela disparut.

Pour P'tit-Jy, son métier était un métier comme les autres. Aucune idée particulière de déconsidération ne s'y attachait. D'ailleurs être considérée, qu'est-ce que c'est ? Et peut-on désirer de l'être universellement ? La juste et bonne P'tit-Jy était estimée de sa corporation. Ce n'est pas un regard méprisant de quelque grosse boutiquière qui allait la toucher ; on sait bien que tous les corps d'état se dédaignent et se jalourent : les charcutiers méprisent les tripiers, dans la vie chacun passe son temps à mettre ce qu'il fait au-dessus de ce que fait le voisin.

P'tit-Jy avait intéressé Sophie au métier, et le lui avait bien appris. Maintenant Fifi savait sortir, et ce n'est pas si ennuyeux, même les jours où l'on ne fait rien, on cause avec les copines en traversant, on se distrait à voir les boutiques (sans s'arrêter, et de loin, à cause des mœurs), on remarque les changements, les nouvelles et celles qui manquent ; en passant on dit bonjour à l'une, à l'autre. Fifi connaissait maintenant le boulevard, ses heures, l'heure de *la Patrie*, l'heure de la fermeture de la Bourse, l'apéritif, *la Presse*, enfin la sortie des ouvrières où il n'y a plus rien à faire, soit que le michet aille dîner, ou bien parce qu'il est perdu dans l'affluence des femmes qui surviennent tout à coup. Fifi connaissait les jours, les jours où l'on a la veine, où l'on ne peut pas faire un pas : ça y est, — où ils en veulent tous. Et les autres jours, les jours monotones et qui n'en finissent pas. C'est la pêche : ça mord à tous coups, ou l'on peut bien rester là une journée sans rien prendre. Il y a des jours où le poisson reste au fond, il n'a

pas faim, et d'autres jours où même ceux qui ne savent pas pêcher en prennent un plein panier...

Sophie connaissait maintenant le plaisir du travail qui ressemble à celui du jeu, l'écœurement et la ruine de rentrer seule, semblable à l'affaissement d'avoir perdu, la joie de revenir accompagnée, qui est un triomphe comme d'avoir gagné ! Elle connaissait aussi les clients, elle savait ce qu'on dit : « Comme t'es beau de figure, toi !... » et « T'es pas comme y en a » et « Ça me fait plaisir avec toi. » Et elle savait qu'ils n'y croient pas, et qu'ils y croient tout de même.

P'tit-Jy partie, tout cela disparut, la vie s'éteignit. Le boulevard devint morne, fatigant, les jours gris, les michets rares ou bien brutaux...

Ce qui, entre autres, décourageait Sophie, c'était de manger seule. A table avec P'tit-Jy, c'était gai ; on causait, on blaguait. Elle se retrouva comme une abandonnée en face des vagues poulets marengo et des bœufs mode à longue sauce. Elle tomba dans l'atonie, et rien ne l'intéressa plus. Avec cela, on était au commencement de décembre, il pleuvait, il faisait nuit à quatre heures. Sophie eut le dégoût de tout.

Ce qui la faisait souffrir encore, c'est qu'une autre femme eût pris la chambre de P'tit-Jy, cela avait été comme si P'tit-Jy ne devait plus revenir. Et la vie continuait dans la maison, indifférente à l'absente. Sophie entendait le bruit de clé introduite dans la serrure, à côté, et la femme qui allume la lampe, pendant que le monsieur retire son chapeau et son pardessus. Et cela, auquel elle ne faisait pas attention quand c'était P'tit-Jy, lui semblait maintenant d'une tristesse affreuse — elle ne savait pas pourquoi — et lui faisait mal.

Elle restait dans sa chambre, assise, les mains vides, regardant la petite flamme de sa bougie, et songeant, infiniment triste et sombre. Elle entendait le bruit d'un fiacre dans la rue : le pauvre cheval qui trotte misérablement, aveuglément, dans la nuit, sans savoir pourquoi, comme les femmes. Elle ne bougeait pas, elle rêvait. Quelquefois la mère Giberton ouvrait la porte et disait : « Eh bien, madame Fifi, vous ne sortez pas ? » La mère Giberton, maintenant que P'tit-Jy n'était plus chez elle, en parlait avec assez d'insouciance, comme d'une parmi les innombrables locataires qui s'étaient succédées dans la maison. Et Sophie, ayant compris que l'amitié de la mère

Giberton pour P'tit-Jy était toute superficielle, pensait que personne ne vous aime, n'est occupé de vous, et qu'on est toujours seule.

Alors le michet la dégoûtait. Elle disait d'une voix colère : « Ah ! dis donc ! tu me fais mal ! » Si on l'embrassait sur la bouche, elle crachait. Eux pensaient : « C'est une rosse. » Certains lui disaient : « Tu cherches un marron ? » Elle avait envie aussi de les mordre et de les griffer, tous. « Me serre pas comme ça, hein ! »... « Me lèche pas comme ça !... »

D'ailleurs, elle n'avait plus de chance. C'était sans doute le temps. Avec ces mauvais temps-là, on ne travaille pas. Elle restait des trois jours sans ramener personne. Elle en était malade d'énervement, d'attente vaine, de fatigue.

Il fallait pourtant de l'argent. Il fallait payer la chambre, et puis il en fallait pour P'tit-Jy, pour la gâter un peu là-bas.

Sophie était allé voir P'tit-Jy le jeudi qui avait suivi son entrée à l'hôpital. Cela lui avait fait un drôle d'effet. Elle était entrée sous une grande voûte froide. On se trouve ensuite devant un immense monument sombre, avec une horloge au milieu, et beaucoup de fenêtres. Elle avait traversé une cour plantée de petits arbres. Et alors l'odeur du phénol, le cœur serré : elle était dans la salle où P'tit-Jy était couchée. Il y avait là un parquet très ciré et brillant, Sophie avait eu peur de salir. Et puis ses pas faisaient du bruit sur le parquet, tandis qu'on n'entendait pas du tout les infirmières en chaussons. Tout le monde la regardait. Elle s'était sentie honteuse.

Elle était passée devant toutes les malades rangées dans leur lit, immobiles, et était arrivée devant P'tit-Jy... Oh ! pauvre P'tit-Jy ! qu'elle avait mauvaise mine !... Et comme c'était triste de la voir là, dans ce petit lit blanc, pauvre, elle qui était si bien chez la mère Giberton ! P'tit-Jy avait essayé de sourire, elle avait pressé la main de Fifi, quand celle-ci avait posé sur le lit du chocolat et des oranges. L'infirmière s'était approchée : « Il ne faut pas parler, numéro 17. Il ne faut pas s'agiter. »

... Les deux lits voisins, c'était un cancer et une cirrhose du foie. La cirrhose, une femme assez jeune, à la longue figure jaune creusée, avait aussi des visiteurs. Un homme, l'air d'un ouvrier, en complet noir bien propre, tournant entre ses doigts son chapeau melon, et regardant sa pauvre

femme sans mot dire d'un air apitoyé, et un petit garçon en tablier bleu examinant tout, bouche ouverte, et yeux écarquillés... Le cancer, c'était une vieille à cheveux gris qui respirait fort... Sophie parlait à P'tit-Jy à voix basse. Elle lui donnait des bonnes nouvelles de tout, de Mme Giberton, du boulevard, du travail. Elle lui disait : « Tu as bonne mine », et qu'elle allait vite guérir, et qu'il ne fallait pas se faire de mauvais sang, que c'était un petit moment à passer. P'tit-Jy entendait à moitié. Elle souriait vaguement. Elle était affaiblie et devenue enfant. Ses mains maigres, longues sur le drap, Sophie les regardait, et cela lui mettait le cœur à l'envers.

... Quand P'tit-Jy était arrivée à l'hôpital, lundi dernier, il faisait déjà nuit. On l'avait couchée aussitôt. Tout ce qu'elle vit alors fut extraordinaire. Sa fièvre sans doute grossissait tout. Une femme qui s'approcha de son lit, pour la faire boire, lui sembla une apparition. Une petite lampe à essence, placée sur une table au milieu de la salle, répandait une lumière vacillante qui faisait danser, s'étirer, et s'écraser des ombres fantastiques sur le mur... On respirait : oh ! une foule de respirations bruyantes ! cela se changea en un bruit de soufflet de forge, et les malades crachaient, et d'autres remuaient dans leurs draps... au fond de la salle s'élevait une plainte, un gémissement très régulier...

Quand le jour parut, ce fut la salle cirée, brillante et froide comme une glace, l'alignement des lits blancs, le silence, le repos, l'air engourdi de toutes les choses. En face d'elle, P'tit-Jy voyait sur un oreiller une tête pâle, deux yeux qui la regardaient dans un visage muet. Et c'était deux longues séries de malades, couchées les unes en face des autres, et se regardant sans parler. Par la fenêtre sans rideaux, on voyait sous un ciel sale une rangée de platanes amputés, qui tordaient leurs moignons comme des suppliciés. Puis une haute maison à sept étages, aux étages tous pareils. Muette, P'tit-Jy, les yeux ouverts, écoutait le silence, regardait l'immobilité. Des figures étaient venues près de son lit, avaient parlé, P'tit-Jy dans une torpeur, n'avait perçu cela qu'à moitié. C'était trois convalescentes qui étaient levées... Le médecin était passé avec ses élèves et l'avait examinée. Il ressemblait à un homme chic, qu'elle avait fait l'été dernier aux Champs-Élysées. Alors elle pensa à l'été. Elle se rappela les fleurs, les soirs où les équipages glissent dans une poussière d'or, les marronniers couverts de feuilles, et quand il y a tant de monde aux terrasses des cafés. Elle revit aussi le ciel bleu de

Meudon, et elle entendit dans un bois un concert d'oiseaux. On lui avait donné de la quinine, sa fièvre tomba un peu. Alors elle sentit que la chemise de grosse toile, la chemise d'hôpital qu'on lui avait mise, la grattait. Elle pensa qu'elle aurait la peau rouge. Puis elle pensa qu'elle devait être laide, et elle demanda une glace à l'infirmière, elle se fit donner un petit paquet que Fifi lui avait préparé, il contenait des rubans, de la poudre de riz, du rouge, et un polissoir à ongles. Elle noua un ruban bleu dans ses cheveux, elle se mit de la poudre sur les joues et du rouge aux lèvres. Les trois convalescentes étaient revenues près de son lit. Elles regardaient les mains blanches de P'tit-Jy, ses ongles soignés. Elles se sentaient pour elle un peu de répugnance et beaucoup d'admiration. « Vous êtes bien chez vous, hein !... Où donc que vous habitez ? » Mais P'tit-Jy ne répondait pas, elle était fatiguée, elle s'endormit, son ruban bleu sur l'oreiller...

Sophie rentra chez elle découragée. P'tit-Jy, si pleine de vie toujours, lui avait paru bien éteinte, bien faible, bien changée.

Cependant P'tit-Jy avait pensé à demander du chypre.

Fifi ne mangea pas, et n'eut pas le courage de sortir. Elle se coucha, appelant le sommeil de toutes ses forces, elle souffrait trop quand elle ne dormait pas.

Elle n'avait pas d'argent. Et il fallait manger, et il fallait apporter à P'tit-Jy du chypre, des oranges, des fleurs ; il fallait que P'tit-Jy ne devinât rien, il fallait aussi que les autres malades ne soupçonnassent pas qu'on était sans argent à la maison, car elles respectaient P'tit-Jy parce qu'elles la croyaient riche : si P'tit-Jy avait été pauvre, elles auraient trouvé son métier tout à fait honteux... Sophie voyait maintenant que la situation de son amie, qui l'avait tant éblouie naguère, n'était guère brillante en réalité. C'était le dénûment doré. Elle vivait bien, mais elle ne mettait rien de côté : au premier accroc, c'était la misère.

Ce jour-là, le froid avait commencé, il gelait, les rues étaient arides, nettes et droites comme des lignes géométriques. Les gens passaient, à petits pas pressés, se dépêchant, en soufflant. Les agents se promenaient sur les trottoirs vides, la tête dans leurs capuchons, et, aux stations de voitures,

les cochers battaient la semelle. Sur le boulevard, rien à faire, qu'à prendre mal.

Il restait le linge de P'tit-Jy et deux robes assez bonnes. Sophie pensa qu'on pouvait lui prêter quelque chose dessus, et alla au clou avec un paquet... Des bancs où l'on s'asseyait pour attendre son jugement. La salle est sombre, par les vitres dépolies entre une lumière de pauvre. Plusieurs commis, assis derrière un comptoir, griffonnent. Un autre annonce les prêts. Les petites gens, sur les bancs, sont minces et prennent très peu de place. On entend : quatre francs, six francs, des sommes infimes. Les têtes sont baissées. On répond timidement au commis brusque...

Fifi, coiffée d'un chapeau, des perles fausses aux oreilles, était la misère fardée au milieu de misères en tablier et camisole. Elle s'était glissée le long du mur, timide, humble, les yeux tristes. Mais on la regarda sans méchanceté, car les autres, sous sa friperie moins sombre que leurs pauvres costumes, distinguaient la même âme que la leur, une âme pitoyable de hasard et de malheur.

On lui donna quinze francs. C'était après-demain dimanche. Hier elle avait mangé, en prenant un petit pain aujourd'hui, et un bon repas demain à midi, elle irait bien jusqu'à la visite à P'tit-Jy. Après, elle ferait peut-être quelqu'un. Elle acheta un flacon de chypre de six francs. Et le dimanche six belles oranges et des fleurs. Il lui restait une pièce de cinq francs, elle la gardait pour P'tit-Jy, pour l'infirmière...

Le dimanche, en allant à l'hôpital, Fifi avait un peu mal à l'estomac. Pour ne pas avoir trop envie de manger les oranges, elle les avait enveloppées dans un journal, et en les portant, elle se forçait à se figurer que c'était des boules de n'importe quoi. D'ailleurs, elle y pensait à peine : elle pensait qu'elle allait voir P'tit-Jy, et qu'elle voudrait bien que P'tit-Jy fût guérie.

P'tit-Jy ne parlait plus. Elle était oppressée ; la fièvre l'avait abattue. Elle vit les oranges, les fleurs, le flacon, avec indifférence. Tout autour du lit, c'était une odeur de sueur. P'tit-Jy avait des étouffements, des suffocations. Sophie la regarda, et fut consternée. C'était fini !... Le soir, chez la mère Giberton, elle eut une faiblesse. On lui donna du bouillon, qui la remit un peu.

« Mon Dieu ! Mon Dieu ! P'tit-Jy allait mourir ! » Angoisse ! Cette pensée pourtant ne la surprenait pas ; depuis que P'tit-Jy était partie, Sophie savait qu'elle ne reviendrait pas, elle l'avait senti, rien en elle ne s'était formulé, mais elle avait eu une chute, puis une immobilité, un refus devant la vie qui venait bien de ce qu'elle *savait*.

P'tit-Jy allait mourir ! P'tit-Jy qui était si bonne ! P'tit-Jy qui l'avait sauvée ! Sophie n'eut plus qu'une seule idée : avoir beaucoup de fleurs... Il faisait moins froid ; elle sortit. Qu'est-ce donc qui lui portait bonheur ? Jamais elle n'avait tant travaillé. Dès qu'elle était dans la rue, elle trouvait quelqu'un !

Le jeudi elle alla à l'hôpital. Elle avait de l'argent. Mais on lui dit que P'tit-Jy était morte. Elle avait été emportée à l'amphithéâtre, et il n'y avait pas d'enterrement.

DEUXIÈME PARTIE

I

L'âme de Sophie fut sombre, sombre sans violence, sans fracas, sombre comme un pays dont le soleil décidément s'est exilé. Sophie ne poussa pas de cris, elle ne se révolta pas. Et cela était plus poignant. Aucun silence n'est morne comme celui des grandes plaines sur lesquelles s'étendent des cieux uniformément gris. P'tit-Jy lui avait refait une existence, elle l'avait ramenée à la surface ; P'tit-Jy morte, Sophie retomba au fond. Elle n'eut plus de force, ni pour se rebeller, ni pour fuir. Elle avait le sentiment que quelque chose de supérieur à elle-même la voulait douloureuse, qu'elle était faite pour le malheur, que la fatalité la poursuivait, qu'elle ne pouvait échapper. Et définitivement vaincue, elle s'abandonnait.

Elle s'était crue sauvée : sans doute elle allait pouvoir vivre sans souffrance, sa destinée s'éclairait... Mais non ! C'était une ruse de l'existence, qui, un instant, l'avait laissée libre, pour la rattraper ensuite et l'étrangler plus fort.

Il aurait mieux valu qu'elle ne rencontrât pas P'tit-Jy. Aujourd'hui elle aurait fini de souffrir. La Seine l'aurait guérie... Mais maintenant, elle ne pensait plus à faire cela ; le ressort était brisé, elle ne pouvait même plus réagir : elle cédait tout entière, elle tendait ses poings à la chaîne. Peu à peu elle devenait l'esclave, la bête de somme qui accepte tout sans ruades, qu'on a tellement battue, qu'on a tellement lassée, qu'elle est matée définitivement.

La jeunesse de Sophie disparaissait. Son espoir avait été trop souvent trompé, elle avait été trop déçue. Elle continuait à vivre par habitude, mais elle ne croyait plus à la vie, et ne comptait plus sur elle. Elle acceptait. Ce qui n'est pas la résignation de la raison, mais l'épuisement des facultés de lutte : la défaite.

Elle avait passé un triste jour de l'an... Les jours de fête sont tristes. Il y a tant de gens contents dans les rues. Et puis les hommes restent dans leur famille. Et après, c'est le mois de janvier qui est mauvais, parce qu'ils ont tout dépensé pour les étrennes.

Sophie avait dû quitter la mère Giberton : sa chambre était trop chère. Et elle était allé se loger dans un mauvais garni de la rue Saint-Roch, auquel appartenait un caboulot, et qui ressemblait à l'hôtel où elle était descendue en arrivant à Paris. Ainsi, rien ne subsistait plus des trois mois qu'elle avait passés avec P'tit-Jy ; elle croyait quelquefois qu'elle avait rêvé, P'tit-Jy lui apparaissait alors comme une figure idéale, comme une création chimérique : elle était trop bonne, P'tit-Jy, pour être vraie !

Le patron de l'hôtel, en gilet de laine, fumant éternellement sa pipe en terre, se tenait derrière son comptoir. Quand on entrait dans l'hôtel, on frappait au carreau qui donnait sur le débit, et le patron sortait dans le corridor. Un bec de gaz éclairait avec hésitation l'escalier en tire-bouchon dont les marches étaient couvertes d'une toile cirée usée. Le mur était sale, couvert de traînées noires... Dans la chambre de Sophie, il y avait des rideaux de cretonne rougeâtre, une petite toilette, un lit dur, un fauteuil auquel manquait un pied, et, sur la cheminée, une misérable petite tête en plâtre ; même à midi, il y faisait à peine clair. L'hôtel, toute la journée, sentait le vin et le gaillon. Quelquefois, des discussions s'élevaient chez le bistro, et les femmes sortaient sur le carré pour mieux entendre.

Sophie avait rencontré des types bien rigolos. L'un, surtout, l'avait étonné. Elle était sur le boulevard, après dîner. Un homme à cheveux roux, vêtu d'une sorte de lévite, était passé près d'elle, et il l'avait regardée en dessous d'un air honteux, tandis qu'un sourire nerveux relevait le coin de sa lèvre, pareil à la grimace d'un chien. Elle l'avait déjà remarqué tout à l'heure, ce type-là, il tournait, il rôdait autour des femmes, il lui avait fait un peu peur. Cependant elle lui avait souri machinalement, et il l'avait suivie chez elle, sans rien dire, en rasant les murs.

Quand il avait été dans la chambre, il avait poussé de profonds soupirs, ses yeux brillaient d'un feu extraordinaire, ses mains tremblaient. Il éclata de rire. « T'énervé pas, mon coco, t'énervé pas... », disait Sophie inquiète. Mais dès qu'il vit sa chair, il devint fou. Il se jeta sur elle avec une fougue inouïe, il soufflait comme un sanglier, il buvait, il aspirait, il possédait de tous ses sens. Et Sophie l'entendait mâcher entre ses dents des mots dont elle comprenait mal la signification : « Infâme ! infâme ! assouvis-toi ! »

Puis il retomba sur le lit, à côté d'elle, comme assommé. Il avait les yeux grands ouverts, et fixait dans le vide... Sophie, toute remuée par cette scène, ne savait pas si elle allait rire ou pleurer. Mais le profond silence de l'inconnu la glaça. Elle pensa qu'il devait être très malheureux, qu'il avait des peines de cœur, puis elle pensa qu'elle-même était très malheureuse.

L'homme roux s'était levé. Maintenant il s'habillait discrètement, pudiquement, avec une singulière modestie. Il approcha de Sophie la lumière, et il l'examina. Il était métamorphosé, il regardait Sophie doucement, il paraissait très bon. Il souriait avec tristesse. Il ne lui dit rien, mais il la baisa chrétiennement sur la joue, et lui donna tout son argent. Et comme il se retournait pour partir, Sophie vit qu'il avait une tonsure au sommet de la tête.

Un soir, vers cinq heures, Sophie qui allait à la Samaritaine, fut suivie par un jeune homme blond qui paraissait timide. Il s'approchait, et, croyait-elle, pour lui parler, mais il n'osait pas, et recommençait à marcher derrière elle. Sophie s'arrêta devant un magasin ; il s'arrêta ; mais comme elle l'avait regardé, il pensa sans doute qu'il était importun, car il se troubla et se détourna. Il fallut qu'elle laissât tomber son parapluie, et qu'elle le remerciât en souriant de l'avoir ramassé pour qu'il comprît que Sophie ne le repoussait pas. Sophie était flattée parce qu'on la prenait pour une personne sage, elle se sentait toute rajeunie. Sans qu'elle sût pourquoi, tout-à-coup, elle avait songé à Félix, à autrefois... Une impression très lointaine lui était revenue... Ils marchèrent l'un à côté de l'autre, au milieu de la foule, et sans faire attention à rien. Le jeune homme tournait des phrases embarrassées pour dire des choses simples. Il finit par l'inviter à dîner, avec

beaucoup de précaution. Sophie disait : Mes parents... C'est bien difficile... Puis, à la fin, elle trouva une façon de s'arranger.

Sophie avait déjà dîné avec des michets. Elle s'était ennuyée. Elle était comme un soldat en service commandé, à un travail. Le michet est agaçant. Il faut se surveiller, faire attention à ce qu'on dit, à la manière dont on mange. Avec cela, tenir la personne à distance pour qu'elle n'ait pas l'idée de se conduire autrement qu'en michet. Ce n'est guère plaisant...

Ce soir-là, ce ne fut pas cela du tout. Sophie s'amusait, en jouant sa petite comédie. Et ce jeune homme était gentil ; un regard caressant, une jolie barbe blonde. Sa timidité avait disparu. Maintenant il parlait à Sophie très simplement, et avec confiance. Il lui faisait la cour. Il était tendre, et plein de tact. Il souriait. Il ne semblait pas du tout brutal comme les hommes... Il racontait sa vie : il était musicien, — Sophie lui demanda s'il connaissait *la Polka des Trottrins* ? Non, il ne connaissait pas. Elle était étonnée : « Pour un musicien ! » — Il habitait avec son père, un petit vieillard têtue avec lequel il ne s'entendait pas toujours... Il demanda à Sophie comment elle s'appelait. Sophie trouvait que son nom n'était pas joli ; elle répondit : « Rolande. » Lui il s'appelait Gaston. Maintenant il se tenait contre elle, il avait pris sa main, la serrait, elle sentait qu'il était nerveux.

Quand ils furent sortis du restaurant, et que, dans la rue noire, Gaston embrassa Sophie, elle frissonna. Il lui parlait chaudement, tout près de l'oreille ; il parlait, parlait : il demandait. Elle ne voulait pas, et cherchait des prétextes... C'est qu'il n'était pas comme les autres, lui, ce ne serait pas la même chose : non, elle ne pouvait pas avec lui, comme ça, tout de suite... Cependant, il finit par la convaincre, et elle le conduisit chez elle...

Après, elle lui dit : « J'aurais voulu, pas ce soir, tu sais... Plus tard... » — « Pourquoi ? » — « Pour que tu me fasses encore la cour, mon chéri... »

Comme elle était dans ses bras, elle se sentit le cœur débordant, elle eut envie de tout lui dire : Pourquoi mentir ?... Elle lui dévoila donc sa vie, et elle faisait : « Tu comprends ?... Tu comprends, pas ? » Elle disait la mort de ses parents, les méchancetés de son tuteur, M. Bourdit. Elle ne parlait pas de Scholch... Elle décrivait son existence à son arrivée à Paris, puis P'tit-Jy

et la mort de P'tit-Jy. Elle pleurait... Mais elle disait à travers ses larmes : « Maintenant que je t'ai dit tout ça, je ne vais plus te plaire ? »

Gaston était ému, il rassurait Sophie. D'ailleurs, avant ses aveux, il avait bien deviné. Il serrait sa petite amie contre lui, il essuyait ses yeux mouillés : « Pleure pas, ma gosse. » Mais elle se souvint que P'tit-Jy lui parlait ainsi, et repartit.

Le jeune homme ne s'était pas senti séparé de Sophie par ses confidences, au contraire il voyait là un cœur solitaire, avide d'affection, injustement dédaigné. Il voyait là beaucoup de souffrance. La pauvre chambre, où ils étaient couchés, l'apitoyait. Avant de quitter Sophie, il lui dit des paroles tendres et consolantes.

Gaston Pinson était un grand garçon pâle, d'âme malade, sans mesure, ni équilibre. Il était très impressionnable, extrêmement nerveux, de nulle volonté, d'un cœur singulier par le raffinement et la fragilité. En sortant de chez Sophie, il était navré ; ce désarroi, cet abandon où il l'avait vue... Vraiment elle était tout à fait innocente ! La destinée s'était acharnée contre elle... Quel charmant petit être !... Et pourquoi le hasard s'était-il plu à la détourner de sa voie naturelle : une vie honnête, heureuse, avec quelque brave homme qui l'aurait aimée ? Gaston était indigné contre l'injustice du sort et sa stupidité.

Le lendemain, il courut chez Sophie. Sophie n'osait pas croire qu'il reviendrait. Elle se disait : « Je n'ai pas assez de chance. » Elle s'ennuyait. Elle pensait à lui ! Comme il était doux et gentil ! Comme il était bon !...

Quand il entra, elle se jeta dans ses bras.

Maintenant elle le regardait : il l'intimidait. Il était si distingué ! Un jeune homme, aussi bien, penser à une femme comme elle ! Non, c'était ou de la curiosité ou un caprice. Il était revenu par passe-temps... Il y avait une certaine question qu'elle brûlait de lui poser.

Longtemps elle hésita. Enfin :

— Vous n'avez pas une petite amie ? demanda-t-elle.

— Non, répondit Gaston...

Mais il disait cela. Naturellement, s'il en avait une, il n'allait pas lui raconter...

Elle lui dit, après :

— Dites ? Vous avez pensé à moi ? Qu'est-ce que vous avez pensé ?

— Que tu es très gentille...

— Et quoi encore ? Je veux savoir tout ce que vous avez pensé...

Mais Gaston aimait mieux l'embrasser que d'analyser ses sentiments.

Et d'abord, il voulait qu'elle lui dît « tu » comme hier... Et puis on allait aller se promener. Cette chambre l'assombrissait, il avait hâte de sortir.

Sophie était prête. Il faisait sec, on prit la rue de Rivoli pour gagner les Champs-Élysées. On voyait en face le jardin des Tuileries aux arbres noirs et sans feuilles. Gaston parlait, il disait sur tout, sur le soleil, sur les voitures, sur les passants, des choses délicates. Sophie ne savait pas comment répondre. Elle restait toute bête à côté de lui. Elle pensait seulement, avec un grand regret : « Il est trop bien, il est trop bien pour moi. » Puis, en regardant ses mains blanches et sa jolie barbe, elle murmurait : « Comme on doit vous aimer, vous ! »

Il récita des vers. Puis se tut. Sophie lui demandait : « A qui pensez-vous ? » Il répondait exprès, par taquinerie : « A personne. » Alors elle disait : « Monstre ! » en lui serrant le bras.

Il voyait tout cela. A propos d'une chose insignifiante, elle avait remarqué : « Hier, vous avez dit ceci ». Ainsi, elle se souvenait de tout ce qu'il avait dit, seule elle avait repassé toutes ses paroles, jusqu'aux moindres. Elle avait pensé à lui si fort ! Il la regardait : « Petite Sophie ! » Elle avait vraiment des yeux très purs, des yeux d'enfant. Il observait aussi que son visage était déjà un peu fané, cela l'émouvait. Ah ! la vie ! Comme le jour tombait, on y voyait à peine, il l'embrassa. Après un long baiser, elle restait silencieuse. « A quoi penses-tu quand je t'embrasse ? » demanda-t-il. — « Au ciel », répondit très doucement Sophie.

Ils dînèrent, et puis ils rentrèrent.

Sophie paraissait toute drôle, elle tournait dans la chambre, elle était agitée. Elle dit à Gaston : « Assois-toi là. » Elle mit les mains sur ses deux épaules, et le regarda comme si elle allait lui parler. Mais elle ne dit rien, et se remit à marcher dans la chambre. Il la considérait avec étonnement. Enfin elle s'approcha de lui : « Tu veux que je te montre quelque chose ? »

— « Qu'est-ce que c'est ? » fit Gaston. Elle était penchée sur sa malle et l'ouvrait. Elle en sortit une vieille petite boîte en bois blanc, et revint près de son ami. Elle leva le couvercle, en tremblant, puis elle tira de là, lentement, une à une, plusieurs choses, un gant d'enfant en laine rouge, le portrait d'une femme jeune encore qui lui ressemblait, un petit livre de messe, et une alliance. C'était les reliques de son enfance : « Tu vois, dit-elle, je n'ai jamais montré cela à personne », et, les larmes aux yeux, elle l'embrassa. Elle était à la fois triste et joyeuse, triste de tous les souvenirs qui repassaient devant elle, joyeuse d'avoir un ami avec qui les regarder. Elle avait montré cela à Gaston, parce que c'était ce qu'elle possédait de plus précieux, les seules choses qui fussent bien à elle. Se donner à lui, ce n'était rien, puisqu'elle se donnait aux autres. Mais cela, son trésor, le montrer, c'était vraiment ouvrir, donner son cœur.

... C'était vrai que Gaston n'avait pas de maîtresse. Il avait vingt-sept ans, un âge difficile : on ne peut plus guère, par scrupule, être l'amant de cœur, — on ne peut pas encore, par défaut de fortune, être l'amant en titre ou le mari. On est un jeune homme. Cependant, on n'est plus le tout jeune homme pour qui l'amour se passe en plein ciel, sans conséquences, ni responsabilités ; on a plus de fierté qu'à dix-huit ans, on voit mieux : on s'interdit bien des choses... Gaston, sentimental, sensuel et voluptueux, n'avait pas de maîtresse. Et tandis qu'il rêvait de grandes amoureuses, de festins de chair magnifiques, de corps admirables, il se voyait réduit à la fille des rues. D'ailleurs, il y a chez celle-ci une mélancolie et une odeur de vice qu'il savourait.

Quand il connut Fifi, l'affreuse tristesse de sa vie le désola et le ravit. Il s'enchantait de la pureté de son cœur, comme de ses yeux cernés. Il eut de grands plaisirs, en confessant, dans une alcôve louche, une enfant. Il était passionné de sincérité. La spontanéité et le naturel de Sophie lui parurent délicieux... Cependant quand il la sentit prête à l'adorer, il commença à réfléchir, à s'examiner. Or, elle l'intéressait, elle lui plaisait, mais il ne l'aimait pas. Et elle se disposait à l'aimer !

Il craignit ce qui allait arriver. Il avait peur pour Sophie, et peur pour lui. Si elle s'attachait trop fortement à lui, quand il la quitterait, comme elle souffrirait ! Et n'était-elle pas déjà assez malheureuse ? Et lui, si devant l'amour et devant la misère de Sophie, il allait ne plus oser l'abandonner !

Un jour il la trouva en larmes. Elle était assise près de son lit, et pleurait, sans bruit, sans bouger. Il l'interrogea : « Quoi ? Qu'avait-elle donc ?... » — « Des ennuis... » répondit-elle. Mais il insistait. Elle finit par avouer que, comme il était en retard, elle avait cru qu'il ne reviendrait plus. Alors il fut tout à fait effrayé. Ces larmes !... Comme elle tenait à lui déjà, mon Dieu !...

Pour Sophie, Gaston c'était le Prince. Il était si bien ! Quand il partait, il disparaissait dans un monde inconnu, brillant, extraordinaire, terrible, un monde qu'elle imaginait mal. Il suivait les concerts. Il y jouait. Elle tremblait : on devait l'adorer. De jolies femmes décolletées, tout en blanc, l'entouraient sans doute, l'emprisonnaient, lui faisaient une chaîne de leurs frais bras nus. La pauvre Sophie rêvait...

Où était-il ? Que faisait-il ?... Hélas ! elle n'était pas, elle, une femme pour lui ! Il ne reparaîtrait plus... Sophie, alors, pleurait, elle ne rêvait d'aucune vengeance, car elle trouvait que cela était naturel ainsi, mais elle était accablée. Ah ! s'il avait voulu !... Pour rester avec lui, près de lui, elle l'aurait bien servi... Oui, devenir sa bonne ! Elle accepterait qu'il ne l'aimât pas, si elle pouvait seulement le voir toujours, le regarder, l'entendre.

Gaston, mal à l'aise, disait : « Écoute, Sophie ! il ne faut pas m'aimer... » — Sophie haussait les épaules. « Je ne veux pas que tu m'aimes. Tu sais bien que je ne peux pas vivre avec toi. »

Elle répondait :

— Tu pourrais si tu voulais.

— Tu ne me comprends pas, ma petite amie, c'est cependant simple.

— Peut-être alors que je comprends mieux les choses compliquées.

Elle ne voyait dans toutes ces paroles que ceci : il ne l'aimait pas. Elle lui disait : « C'est que tu es tiède pour moi ! » Puis : « Ah ! je suis ennuyée ! » Et, à la façon dont elle prononçait ce mot-là, on sentait que tout à coup, pour elle, la nuit s'était faite, que tout avait senti la mort. Mais elle ne voulait pas pleurer.

Gaston la regardait, et très doucement : « A quoi penses-tu ? A des vilaines choses sur moi ? »

Un sourire lamentable :

« Peuh ! je ne pense pas à toi, je pense à d'autres. »

Il souffrait du chagrin qu'il lui faisait, il l'embrassait, il eût voulu la consoler.

Mais ces entretiens lui étaient pénibles, il s'en lassait. Il s'était aperçu enfin qu'il n'éprouvait pour Sophie que de la pitié ! Trop peu pour un cœur d'amant... Le décor de vice où vivait Sophie, et qui lui avait plu d'abord, lui répugnait à présent. Il ne pouvait plus supporter ces murs sales, ces odeurs, la vue du patron, les gens qu'on rencontrait dans l'escalier ; tout l'écœurait. Il était résolu à la quitter. Cependant l'idée du désespoir dans lequel il allait la jeter lui en retirait le courage.

Il avait essayé d'expliquer qu'il ne pouvait pas continuer à la voir. Mais alors c'était des plaintes qui le navraient. Elle ne lui faisait pas de reproches, elle disait des choses simples : Elle n'avait jamais eu d'ami... il était le premier, le seul qui eût été bon pour elle... Et pendant qu'elle disait cela en pleurant, en l'embrassant, il la voyait dans cette misère, si petite, si humble et suppliante, il se trouvait dénaturé, il n'insistait plus, il se taisait...

Il remettait ainsi de jour en jour.

Cependant l'exécution eut lieu un soir de février.

Ils étaient dans la rue. Et elle ne voulait pas le quitter, car elle avait senti qu'elle ne le reverrait plus. Elle le suivait sans rien dire, doucement, comme un pauvre chien. Il se retournait de temps en temps, et il disait : « Sophie, laisse-moi. » Il ne parlait pas fort, le cœur lui manquait... Devant son insistance, il grossit la voix : « Allons, laisse-moi... Allons ! Allons ! va-t'en ! » Il était ému et ne voulait pas le laisser paraître : il fut plus dur. Il faisait des gestes brusques.

Elle crut voir qu'elle ne pourrait plus le fléchir ; elle s'arrêta... Elle le regardait s'éloigner d'elle, attendant encore qu'il la rappelât. Enfin, elle se décida : elle s'en alla.

Il s'était retourné.

Il la suivit des yeux, toute mince ; il la vit passer, un peu plus loin, dans le cercle de lumière d'un réverbère, elle avançait lentement, comme

quelqu'un qui va sans savoir pourquoi ; il eut infiniment pitié. Il fut sur le point de courir après elle... Il put se contenir, il s'en alla.

Il pensait, avec une tristesse épouvantable, qu'il la replongeait dans le noir, qu'il la rejetait à l'enfer. Elle douce et sans défense ! Il lui avait tendu la main. Et maintenant il retirait sa main ; et il la laissait tomber au fond.

II

Sophie marchait maintenant avec une sorte de rage, montant et redescendant le boulevard plus de dix fois chaque soir. Elle allait à petits pas pressés, la jupe retroussée sur son jupon rose qui vraiment vivait, courant tout autour des jambes.

Soirées de février où le printemps déjà se laisse entrevoir ; il y a de l'orage dans l'air ; on a presque chaud ; on trouve que ce n'est pas un temps de saison... Les cafés avaient repris pour quelques jours leur vie extérieure : toutes tables dehors. Fifi longeait les terrasses, en lançant aux hommes des regards quêtés... Et le boulevard vivait, avec ses agents qui font les cent pas sans rien regarder, attendant la relève en bâillant, avec ses camelots, avec ses gigolettes qui, deux par deux, passent vite, l'air puéril et canaille.

Le petit train-train avait recommencé... « Bonjour, ça va ? » en croisant les femmes de la maison et les autres qu'on connaît... A part soi, de vagues réflexions sur les choses, sur les gens : On l'a pas vue depuis longtemps celle-là ; mauvaise mine, elle doit sortir du ballon... Ah ! c't'affiche ! la cafetière au Président !... Ils sont gentils ces petits souliers à 6,95... Sophie allait, regardant autour d'elle pour se distraire. C'est si barbant à faire le boulevard ! Elle aimait bien les camelots, ceux qui font des tours, ou ceux qui sont forts pour le boniment et qui se fichent des agents. Mais on ne peut pas trop s'arrêter, parce qu'on se fait remarquer.

Il y en avait un qu'elle connaissait bien : l'Escalope. Elle savait son nom, parce qu'un jour — il était en train de travailler — dans la foule une voix avait dit : « Pet ! pet ! l'Escalope ! »... Il paraît que de ces messieurs de la maison à Lépine approchaient.

Il était rigolo, l'Escalope... Ce qui vous prenait tout de suite, c'était deux yeux hardis, vifs, moqueurs, qui vous regardaient droit et vite.

L'Escalope, on sentait que rien ne pouvait l'intimider. Sur ses yeux, la visière de sa casquette baissée. Dessous, une bouche ouverte pour gouailler, pour blaguer, — et toujours le sourire. Une dent de moins devant, ce qui le rendait tout à fait sympathique ; cette dent-là, il avait dû la perdre dans une aventure pas ordinaire. L'air leste et malin, l'Escalope regardait à droite, regardait à gauche, très attentif, tout en parlant ; et le danger approchait-il, il se mêlait à la foule avec naturel, disant à mi-voix : « Me regardez pas, regardez par terre. »... Il en avait un bagout ! « Si vous voyez de loin s'abouler par ici un de ces vilains animaux, un de ces escargots du trottoir qui marchent toujours de long en large, enfin un agent, un petit signe, messieurs, dames, un coup d'œil, et je m'élance d'un bond, tel Jacquelin, le jour où il gagna son Grand Prix, et je me carapate. Je suis envoyé ici par la maison bien connue, Guipardot et Cie, afin de vous vendre à des prix étonnants... Regardez par terre, messieurs, regardez par terre... » Un agent fendait la foule. Mais l'Escalope avait disparu.

Tout le monde lui était favorable, parce qu'il risquait. Tandis qu'il faisait son boniment, comme on le sentait inquiet, guetteur, la foule était gagnée par l'inquiétude. Et c'était pareil au théâtre : on attendait qu'il se passât quelque chose. On attendait des émotions. On aurait voulu voir l'Escalope aux prises avec un agent, — voir l'Escalope... Il échappait ! On était à la fois satisfait et déçu. Car on désirait bien qu'il échappât, mais au moins après avoir cru un moment qu'il était pincé.

Sophie aimait bien l'Escalope. Il l'amusait. Il n'avait pas peur cet homme-là. Il était rigolo : tout à coup, plus personne ; ni vu, ni connu. Et, après, l'agent passé, on ne savait pas d'où il sortait, il était là, et il recommençait son boniment. Il était rigolo avec sa casquette sur les yeux et son foulard noir. Toujours bien rasé, la face fraîche, l'air bien portant. « Bonjour, la même », disait l'Escalope à Sophie, quand il la rencontrait.

Et le boulevard vivait sa vie. Il y avait aussi une petite, Bertha, avec laquelle Sophie causait quelquefois. Elle était toute gosse, elle n'avait pas seize ans. Volage comme un moineau Elle venait deux jours, trois jours, et elle disparaissait.

Sophie marchait. En mars, le michet est incertain, comme le temps. On fait bien du chemin pour pas grand'chose. Il y avait des jours où elle ne mangeait qu'un petit pain. Mais le temps est meilleur, on n'a plus froid. On

regarde les bourgeons sur les marronniers : les feuilles sortiront bientôt. Au commencement d'avril, on eut une série de beaux jours, le ciel était absolument pur ; la vie, tout à coup, devint joyeuse ; on se serait cru en été ; le soir, sur le boulevard, il y avait foule, et des bouffées de musique sortaient des cafés. Sophie se sentit plus malheureuse. Ah ! si P'tit-Jy avait été là !... Cependant elle retrouva son chapeau de paille de l'année dernière, et sortit en taille. Elle avait toujours son joli corps gracieux d'enfant.

Elle descendait, un après-midi, le faubourg Montmartre. « Ça va, la même ? » fit quelqu'un à sa gauche. Elle se retourna : c'était l'Escalope ; debout contre la porte d'un bar, il la regardait en riant. Peut-être parce qu'elle s'ennuyait ce jour-là : sans réfléchir elle s'arrêta, et sourit. Ainsi on ne l'avait pas encore chauffé l'Escalope ! Ah ! les agents pouvaient bien courir, il la connaissait pour se faufiler ! Il était là, les deux mains dans les poches, pas bileux, en peinard ; il se reposait un peu, avant de repartir au milieu des hasards.

— On prend pas une petite grenadine au kirsch en passant ? dit-il.

Sophie entra. L'Escalope, quand elle le voyait, elle avait tout de suite envie de rire ; la vie, tout de suite, lui paraissait comique. Ils s'étaient assis au fond de la salle. Le camelot la fixait de ses deux yeux hardis.

— Alors c'est Fifi qu'on vous appelle ?

Et il commençait à lui faire des boniments sur ce qu'elle était gentille ; elle avait de petites mains, un petit nez, de petites oreilles et une coquaine de petite bouche qui devait bien embrasser. Et puis ses mirettes ! Ah ! ces yeux bleus-là, il ne savait pas dire comme ils lui plaisaient... Et, à un petit bout d'homme, pas aussi haut que le comptoir, qui venait d'entrer :

— C'est pas vrai, Tom-Pouce, que je t'ai dit qu'elle était la plus gironde du boulevard ?

Tom-Pouce tourna la tête et regarda Sophie :

— I m'l'a dit, fit-il, et il cracha. Puis il ressortit en courant ; il vendait du *Paris-Sport*.

Maintenant l'Escalope parlait de lui. Aujourd'hui il avait fini sa journée... D'abord il n'avait pas le caractère ouvrier aujourd'hui, et puis justement, à cette heure-ci, c'était le quart d'un agent qui avait juré de

l'avoir, lui, l'Escalope, et qui n'était pas trop bête, ma foi ; c'était pas franc. Cet agent-là, bon Dieu, il aurait presque pu faire un camelot ! Quelquefois l'Escalope y allait, exprès, histoire de s'amuser : ils jouaient au plus fin, tous les deux, avec l'agent. Mais aujourd'hui, il n'était pas en train. Il montrait à Sophie ce qu'il vendait : des cartes transparentes, des petits livres très curieux. Et il riait, à belles dents, de toutes ses dents, moins une. Sophie le regardait, regardait son cou rose, serré par le foulard noir.

Elle ne savait pas pourquoi, avec lui elle se sentait à l'aise. C'était un homme qui connaissait tout, il connaissait la vie. On pouvait parler avec lui. Et puis il était du trottoir aussi, il était chez lui dans la rue, on faisait des métiers un peu pareils, sur le boulevard... C'était un ami... Le michet, lui, est toujours si loin, si étranger.

— Et à part ça, dit l'Escalope, ça boulotte, vous ?

Ma foi non, ça n'allait pas fort ! C'était pourtant la saison, tous les hommes étaient en l'air. Seulement, voilà, il aurait fallu être mieux habillée. Elle avait son chapeau de paille de l'année dernière, — ce pauvre paillason marron déteint par les averses ! — elle avait un corsage pas neuf. Mais pour se refrusquer, comment faire ? Quand on a mangé et payé sa chambre, on est déjà bien contente.

— Bougez pas, dit l'Escalope, pour la frippe on verra.

Et Fifi se mit avec l'Escalope.

Il logeait dans un garni, boulevard Clichy. De la fenêtre on voyait passer les tramways ; c'était gai. Et ce n'est plus la même chose quand on est avec un homme, le logeur est d'un poli !

Vraiment, ça avait étonné Sophie de revivre à deux. Involontairement, elle se rappelait Scholch, puis, très vite, elle écartait cela... L'Escalope ne lui plaisait pas entièrement. Il y avait des choses... Elle avait toujours aimé les garçons comme il faut. Mais qu'est-ce que vous voulez, elle aurait pu tomber plus mal aussi ! Depuis Gaston, elle avait compris que quelqu'un comme elle ne pouvait pas être avec un homme bien. Alors ? On ne peut pas rester toujours seule ! « Pas d'homme », répétait P'tit-Jy. Ah ben ! elle en avait assez ! — Et puisque les hommes bien ne sont pas pour nous !...

D'ailleurs l'Escalope en valait d'autres. Il était intelligent, d'abord : il aurait causé avec n'importe qui. Quand il vous regardait, avec son sourire, on sentait combien il était supérieur. Quand il disait : « Tu viens ? » il n'y avait rien à dire, il fallait venir. Et puis joli garçon, avec son nez droit, ses yeux noirs, sa peau fraîche. Et robuste, et souple comme une bête : on ne l'entendait pas marcher.

Ça plaisait bien à Sophie de jouer encore au ménage ; servir un homme, lui obéir, penser à lui. Elle n'était plus malheureuse maintenant. Elle sentait peut-être qu'elle était tombée un peu plus bas, mais quoi, puisque maintenant elle se moquait de tout !

On restait au plumard jusqu'à midi ; il paraît qu'il n'y a rien à faire le matin pour le camelot... Le premier jour, il avait envoyé Fifi s'acheter tout ce qui lui manquait : chapeau, chemisettes, jupon, et il avançait de belles pièces toutes neuves. Il gagnait de l'argent l'Escalope... On risque un peu, dam ! mais ça rapporte. On s'habillait sans se presser, et on allait déjeuner dans un petit restaurant, rue Lepic. On y retrouvait des amis : « Tiens ! te v'là, toi, l'Artilleur !... » Après, on prenait le café, et on descendait tous les deux vers le Boulevard pour travailler. On se quittait ; ma foi ! on ne savait pas si on se reverrait le soir : l'un comme l'autre, on pouvait bien être fait !

On se retrouvait pourtant à l'apéritif, faubourg Montmartre, si Fifi était libre. On avait revu Tom-Pouce : « Te v'là, toi, tambour-major coupé en trois ! » avait crié l'Escalope ; « qu'est-ce tu prends ? »

— « Ça a collé, vous deux, alors ? Eh ! ben ! je suis content ! Et ça réussit à Madame : on dirait qu'elle a forci... » dit Tom-Pouce en remuant son nez. Car il avait un tic : son nez marchait tout le temps comme celui des lapins. Mais il sifflait son verre : « A revoir la compagnie ! » Et on l'entendait dans la rue, déjà loin : « Plet curses !... »

Le soir, l'Escalope était gentil : « Laisse donc, laisse donc, petite ponife, faut pas tout de même se claquer au turbin ; demain il fera jour. On va aller au Casino. » On allait au Casino de Montmartre ; là on est chez soi, on chahute, on reprend les refrains. On retrouvait là Pied-Mou, un copain à l'Escalope, un petit, carré, aux cheveux gras et collés sur les tempes. Il était serrurier, mais pour le moment, il cherchait du travail.

Pendant trois semaines, cela marcha bien. Fifi n'aimait pas à avoir d'argent sur elle, elle remettait sa monnaie à l'Escalope, elle avait plus confiance en lui pour la garder ; d'ailleurs il gagnait plus qu'elle. Il faisait beau temps, on fit une partie de campagne, on alla au Bois de Boulogne avec Pied-Mou et sa femme, Totote, une grande brune. On avait emporté son manger, du saucisson, du veau froid, du fromage, avec des litres. On chantait. L'Escalope se lança dans les imitations. Il était épatant dans les imitations !... Après, on s'allongea sur le dos, en plein gazon, et on roupilla.

Un matin, l'Escalope se leva avec mal à la tête : « Je ne suis pas en train, Fin, je crois bien que je n'irai pas sur le boulevard aujourd'hui ! »

Quand on eut déjeuné, on passa chez le père Léon, un bistro, près de Bostock. Il y avait des copains. Il y avait Pied-Mou.

— Je t'attendrai là, Fifi. Je vais faire la manille...

Sophie descendit toute seule... Quand elle revint, le soir, elle paya quatre tournées que l'Escalope avait perdues.

Et puis l'Escalope retourna chez le père Léon. D'ailleurs Fifi rapportait du pognon tous les jours. Et puis il pleuvait... On avait une table contre les carreaux. De temps en temps, on soulevait un peu le rideau, on jetait un regard sur le boulevard : « Ça dégringole toujours !... Alors tu dis : Trente-sept ?... »

Vers huit heures, les femmes arrivaient : Totote et Sophie, crottées : « Ah ! v'là, les mômes !... On va croûter ?... » Mais après dîner, l'Escalope embrassait Sophie sur le front : « Allons, petite femme, allons ! » Et elle repartait.

Le soir, l'Escalope allait avec Pied-Mou dans un bar, au bas de la rue Lepic. Là, en suçant, debout contre le comptoir, on causait. On voyait Anatole, une femme à cheveux courts comme un homme, toujours en complet cycliste avec une casquette anglaise. Elle fumait en buvant du marc. Elle aussi, Anatole, elle avait une petite femme qui travaillait. On voyait Patagon, un large d'épaules, qui mangeait énormément et qui s'en vantait tout le temps : « Moi je mange un kilo de bifteck en me levant, et ça ne me gêne pas pour manger un gigot à mon déjeuner. » Pied-Mou disait :

« Ah ! m... ! » C'était son mot à Pied-Mou, le mot qui exprime tout, joie et souffrance, mépris et admiration, triomphe ou défaite. Seule l'intonation variait.

On faisait des zanzis, et on causait. Quelqu'un parlait d'une bonne qui était assez bête pour ne pas vouloir faire la noce : « Elle a trente-cinq francs par mois. Dis donc, si ça lui plaît... » ricanait Pied-Mou.

Le garçon du bar servait les tables. Un petit, bossu : « Par ici, Lagardère, un champoreau ! » Et ailleurs : « Ben quoi ! la Cloque, t'es sourd ? »

Patagon tapait sur le zinc en disant à Anatole, fortement : « Ma gonzesse a qu'à recommencer... Ce qu'elle prendra !... J'y ferai venir la gueule grosse comme ça. J'ai l'amour vache, tu sais ! »

« Ben quoi ! Bombé ! et ma fine ! » C'était une petite femme en cheveux, mais coiffée soigneusement, avec de grands anneaux aux oreilles, et un ruban rose autour du cou, qui, sur le coin d'une table, écrivait. Elle copiait, en s'appliquant, une chanson pour une copine : *le Retour du Déserteur*. « Une chanson bath, celle-là ! » A la même table, deux autres parlaient ; elles avaient des figures sérieuses : « Qu'est-ce que tu fais demain ? — Je vais au vélodrome. — IL court ? — Penses-tu ! — IL ne court pas ? — Mais IL ne court plus... Penses-tu que je LE laisserais courir, jalouse comme je suis... » Encore une qui était chipée pour un homme de piste !... Totote et Fifi rappliquaient, et on allait se coucher.

Il arriva que, pendant quatre jours, Sophie n'eut pas de chance. Quatre jours passer à travers ! « Je ne sais pas comment tu fais ! » disait l'Escalope. Et ce sacré père Léon qui ne faisait l'œil à personne !... L'Escalope mit sur sa tête un vieux calot rouge, il prit un mauvais tapis qui couvrait la table de la chambre, et, son tapis sur l'épaule, il alla baragouiner du turc devant les cafés de la place Clichy. Un naïf provincial, qui admirait tout, acheta l'objet. Et l'Escalope arriva au bar avec quarante sous, fez sur la tête. Il raconta six fois son histoire. « Ah ! m... ! » faisait chaque fois Pied-Mou en rigolant. Quand Sophie s'avança, vers minuit, tout le monde cria : « Tiens, v'là la Turquie !... »

III

Le surnom lui resta. Maintenant c'était « la Turque ».

Un surnom, qu'est-ce que c'est ? — Peu de chose : un jeu de mots, le souvenir d'un instant remarqué... Mais c'est aussi des amis, c'est du monde qui vous connaît ; on a un surnom, c'est qu'on n'est plus seul et perdu dans la foule, on a fait attention à vous ; on a un surnom, donc son petit cercle : on peut causer. Dite « la Turque », Sophie Mittelette ne s'ennuya plus, elle avait désormais une existence complète : un homme, ses amis et leurs femmes. Elle ne fut plus triste, elle n'avait plus à ne penser qu'à soi.

Seulement, ne plus s'appeler Sophie, mais la Turque, c'est entrer dans une nouvelle peau. Fifi devint la Turque. Elle eut de nouvelles idées, de nouveaux sentiments... Dès qu'on fait partie d'une société, celle-ci fait partie de vous : bientôt la Turque vit le monde à la façon de l'Escalope et de Totote... Sophie était restée étrangère à son métier, elle était là-dedans par hasard, et toujours comme provisoirement. La Turque ne connut plus vraiment que le trottoir, on eût dit qu'elle y était née.

Oui, son ancien être avait disparu. Elle avait tout oublié... Il y a en nous des terrains mouvants, où ce que nous fûmes peut s'enfouir incroyablement... La Turque fut une fille comme les autres, une fille qui pense à son homme et qui travaille pour le nourrir. Elle ne comprit plus l'amour que physique ; un mâle qui vous domine et vous soumet. La vie c'était turbiner, boire, manger, être caressée par l'Escalope, et dormir. Avec cela, quelquefois, une romance... De temps en temps, on faisait des gueuletons avec Patagon qui s'y connaissait en nourriture. Y avait du veau, y avait du lapin, y avait de l'oie. Ah ! y en avait du manger !

... D'abord les manières de l'Escalope n'avaient pas beaucoup plu à Sophie. Elle n'était pas habituée aux hommes qui ne travaillent pas. Et puis il prenait tout ce qu'elle gagnait, elle avait déjà bien assez de mal à arriver quand elle était toute seule... Peu à peu, elle avait compris. Elle avait

compris que c'est un luxe pour une femme d'avoir un homme à soi toute seule. Et puis, si elle faisait vivre l'Escalope, est-ce que, en échange, il ne lui donnait pas une existence agréable : société, amies, considération ?... C'est agréable d'être avec un homme comme ça, on peut être fière. Elle l'aurait quitté, il n'avait qu'à choisir : toutes, elles en demandaient, c'était même heureux qu'il n'était pas coureur... Et il n'y aurait pas eu de femme, il faisait son métier de camelot où il réussissait si bien... Ah ! il n'aurait pas été embarrassé !...

Et maintenant la Turque trouvait bien naturel de travailler pour un homme. Quand elle n'avait pas eu de chance, quand elle n'avait rien fait, elle revenait, la tête basse, ralentissant son pas, plus le garni approchait. Et pas tant parce que l'Escalope allait lui fiche un marron, non ! mais elle était honteuse, elle sentait qu'elle n'était pas une bonne femme, elle se disait qu'elle n'était pas digne de lui.

Oh ! des marrons, il ne lui en colla pas souvent ! Il n'avait pas besoin, Sophie le respectait sans ça. Et il savait bien qu'elle faisait tout ce qu'elle pouvait, on n'avait pas à l'encourager.

Aussi il l'aimait bien. Et on avait des bons moments, des soirs — des moments qui vous paient de bien des choses — quand, tous les deux dans la carrée, il était content et qu'il faisait le gentil. Alors il était joli, complaisant et lâche. Elle le regardait, il avait l'air d'une fille. Il était tout petit, il pouvait aller partout. O mon petit homme !... Ah ! comme elle désirait sa caresse !... C'était bon aussi quand la veille il avait un peu bu. Sans forces, les membres las, les yeux fermés, il était dans une délicieuse torpeur. Sophie l'embrassait doucement, et il se laissait faire sans remuer, poussant seulement de temps en temps de petites plaintes. Alors elle songeait avec orgueil qu'elle tenait dans ses bras le fier l'Escalope, et que celui-là que respectaient Pied-Mou, Anatole et Tom-Pouce, était avec elle comme un petit enfant.

Le samedi, on allait danser au Moulin de la Galette. C'est bath ! Au milieu de la salle, on voit un grand palmier avec, dedans, des lampes électriques de toutes les couleurs, comme des fleurs. L'orchestre, là-haut, dans une corbeille, fait énormément de pétard : on dirait la foire. Il y a du monde bien, souvent des femmes du quartier Monceau et de la Porte-Maillot qui viennent avec des types en habit. Tout autour de la salle, court

un treillage vert, comme à la campagne. C'est frais. Dans la presse, des petites femmes passent, en suçant des sucres d'orge, d'autres fument des cigarettes et boivent des bocks avec les hommes. On a chaud. V'là des sous-offs et des couturières, des employés, des modèles, des rapins. A la bonne franquette. On fait pas de manières. On s'amuse, on rit, on crie.

Il y en a tant qui raffolent de la danse, elles valsent là comme des perdues. Chaque fois, on rencontrait la petite Bertha, une du boulevard, si jeune, si folle, qui n'était jamais deux jours de suite au même endroit, mais qu'on retrouvait toujours, par exemple, à la Galette. — « Bonjour, la Turque ! » et la mômiche éclatait de rire. Puis elle se mettait à courir pour bousculer le monde. Sophie l'aimait bien. Quelle gosserie ! Il y avait longtemps qu'elle n'était plus comme ça, elle ! On prenait quelque chose avec Bertha, quand on pouvait la saisir.

Ah ! c'était la vraie môme de Montmartre, Bertha ! Ça avait poussé dans une grande bâtisse, pleine de logements, sur la butte ; l'été, les fenêtres grandes ouvertes, la cour n'est que chansons, bruits de machines à coudre, conversations d'un étage à l'autre. — Le père était serrurier, la mère faisait des ménages. On l'avait mise à la crèche ; elles se promenaient, d'autres toutes petites et elle, en file, l'une derrière l'autre, dans un jardin étroit, en chantant en mesure des chansons enfantines. Une dame habillée en bleu les gardait. Après, elle avait été à l'école ; elle gaminait un peu dans la rue, sa mère n'avait pas beaucoup le temps de s'occuper d'elle...

Vers dix ans, elle avait commencé à remarquer des choses. Son père rentrait saoul tous les samedis, et c'était la mère qui trinquait. Il tapait comme un sourd sans rien dire. Vlan ! une tarte ! Vlan ! Vlan ! Vlan ! Et la mère sanglotait doucement. Tata se renfonçait dans son lit, terrifiée, le cœur battant. Là-dessus, ils se couchaient, et c'était des ronflements. Il n'était pas méchant à jeun. Mais pourquoi que sa mère n'en voulait pas à son père de la battre ?... Eh ben ! c'est qu'ils s'embrassaient la nuit !

Bertha s'amusait dans les terrains avec des petits du quartier. On jouait à cache-cache. Un jour, elle était cachée avec le petit Polyte, de la rue Tholozé. « Dis donc, Tata, dit Polyte, connais-tu la différence entre les

garçons et les filles ? — Non, dit Tata. — Ah ! t'es rien bête ! » Alors il lui montra « le sien », puis il lui dit : « Montre-moi « le tien. »

Il y eut un immense secret entre elle et Polyte. Elle n'en dormait pas. Elle était impatiente de le revoir. Ils allaient tous les deux dans des coins où il n'y avait personne, et ils s'embrassaient.

Quand Bertha eut treize ans, elle fut arpète chez une modiste de la rue Auber. Elle trottait dans Paris, en jupe courte, son carton à la main ; elle avait toujours un vieux au derrière ; elle n'y faisait pas attention. Mais un jour, elle était en retard, elle accepta de monter dans un fiacre avec un bonhomme comme ça, qui la suivait. Eh bien ! rien que pour s'être laissé chatouiller un peu, il lui colla dix francs ! Alors elle ne pensa plus qu'elle serait modiste... Dans sa maison, il y avait une femme qui ne travaillait pas, ses persiennes restaient fermées jusqu'à midi ; elle descendait en savates et en peignoir pour aller déjeuner. Un jour, elle donna une pièce de dix sous à Tata, pour rien, comme ça... « Ah ! l'argent ne lui coûte pas cher à celle-là ! » dit la mère de Bertha. Tata comprit : on montre aux hommes sa différence, et ils vous paient. C'est pas malin et pas fatigant. Vrai ! il faut être bien tourte pour travailler, quand on peut avoir si facilement de la toilette et des plaisirs !...

« Tu viens, Fifi ? » L'orchestre avait entamé la mattchiche. L'Escalope serrait contre lui la Turque, et lentement, et lascivement, glissait le pas de la danse, en chantonnant à l'oreille de sa femme avec la musique : « C'est la danse nouvelle, Made-moi-selle... » Il dansait bien l'Escalope ! Et on était forcé de le reconnaître, avec son complet noir et son chapeau melon, c'était un des mieux du bal... Après la danse, il s'éventait de la main en se dandinant, tout rose, et il regardait Sophie. Les femmes lui envoyait des coups d'œil en passant, mais il ne les voyait seulement pas. Sophie était contente.

On se rasseyait, et l'Escalope, pour la faire rire, lui improvisait pour elle toute seule des boniments éblouissants.

Mais voilà Totote et Pied-Mou qui arrivaient... « A c't'heure-ci ! »... Ah ! Pied-Mou racontait : « Je me suis chiqué dans le Métro... On s'a foutu des coups de poings... » Et il établissait sa masse carrée, guerrière, devant un café crème, en face de sa gonzesse, la Totote, qui le regardait avec

amitié... Tiens, justement, à côté : un artilleur qu'on connaissait : — Eh ! Gustave ! ça va ? j'ai vu des copains à toi, du 8^e... Eh ben, là-bas, à Épinal, t'as pas trop ramassé ?

— Non, j'ai pas de salle, tout de la consigne...

— Dis donc, c'est un peu mieux que le bal Florent, ici ; seulement là-bas vous rigolez peut-être plus ?

— Là-bas ! On peut rien faire, c'est plein de sous-offs. Et là-bas, tout pour les sous-offs, et encore plus pour les rengagés...

Le flot des couples enlacés roulait devant les tables. L'Escalope les chinait, tranquillement, en fumant. — « Ah ! c'te grande jument ! Dis, Pied-Mou, si elle tend les fesses ? — Et le mec ! répondait Pied-Mou. Ah ! j't'en prie, fais pas des yeux comme ça ! Pire que Delcassé, alors ! — Et ces deux-là ! Tu parles si on s'aime ! Ah ! mon ange !... — Oh ! mais v'là du grand monde. Regarde-moi ça, Gustave, c'qu'ils sont bien mis !... on dirait des députés. — Tiens ! Georgette qui s'est expliquée avec son homme : elle a un placard sur l'œil... »

On se levait. On en suait une aussi. Et puis on faisait le tour de la salle. On entendait des bouts de phrase, en passant à côté des uns et des autres : — Il me dit comme ça : Mademoiselle... — ... Ah ! pardon ! je l'appelle salaud, comme si je le connaissais... — ... Il m'a plaquée, je m'en fiche, y a pas que lui sur la terre... Et puis... j'cause pus aux hommes !...

Bertha criait à un monsieur âgé en chapeau haut de forme : « Bonjour, vieux satyre ! t'en as du fiel ! » Et elle filait. Elle était à rigoler avec des étudiants.

Là-dessus — il était minuit — « on met les voiles, les amis ? » disait l'Escalope, et on sortait du bal. On redescendait par la rue Lepic, bras dessus, bras dessous, en chantant en chœur. On s'arrêtait un peu au bar de la rue Lepic, et on rentrait se coucher, chacun avec sa petite femme.

... Ainsi passèrent le joli mois de mai et le beau mois de juin. Le travail marchait tout seul, maintenant, si bien que Sophie ne descendait plus que l'après-midi, jamais le soir. Et par ce beau temps, avec la certitude de trouver tout de suite quelqu'un, c'était presque un plaisir de faire le boulevard. Il y avait foule, beaucoup d'étrangers. On n'avait qu'à se montrer pour être choisie. Tous les jours, Sophie remontait avec trente-cinq,

quarante, vingt francs. Pas souvent vingt. Totote aussi tenait une bonne série. Les hommes étaient contents. L'aisance et le bonheur régnaient dans les foyers. Dans ces moments-là, on trouve qu'il vaut mieux avoir une petite femme qu'une maison de banque : on a moins de responsabilités.

Les dimanches d'été, on allait au bal de l'Artilleur, à la Jatte. Là, c'est famille. Dans toute l'île, des gosses montent et redescendent les talus en courant, les balançoires volent dans les arbres, des jeunes filles courent, rouges et excitées, dans une odeur de crêpes et de frites. Un chien mouillé aboie sur la berge, tandis que, dans une barque qui suit le fil de la rivière, une femme, avec des jeunes gens, rit aux éclats, parce qu'elle essaie de ramer. On entend la cliquette d'un marchand de plaisir.

A l'Artilleur, c'est deux sous la danse. On s'en donnait tant qu'on pouvait. Et on revenait le soir, après avoir dîné au bord de l'eau...

Au mois d'août, le boulevard était vide. Il n'y avait plus rien à faire à Paris. L'Escalope et la Turque partirent aux bains de mer. Ils s'installèrent au Tréport. Sophie se rappelait ce que lui avait dit P'tit-Jy : c'est vrai que la mer, ce n'était pas beau... L'Escalope, qui n'avait pas de copains, ne savait pas quoi faire, pendant que sa femme travaillait. D'abord il dormit toute la journée. Et puis ça l'embêta. Alors il se remit à faire un peu le camelot. Cela rendait bien, surtout le dimanche, avec les trains de plaisir...

On revint à Paris vers le milieu de septembre. Mais maintenant la Turque et l'Escalope s'entendaient moins bien. D'abord, il y avait cinq mois déjà qu'on était ensemble. Et puis, l'Escalope avait peut-être eu tort de travailler, au bord de la mer. A présent, Sophie trouvait qu'il pouvait bien gagner aussi ; elle ne voulait plus le nourrir à rien faire. Il avait perdu de son prestige ; elle, au contraire, elle avait pris de l'assurance. Ce qui fait que, maintenant, il ne l'avait plus à la bonne tous les jours. Des fois, il fichait des gifles à Fifi. A présent, elle ne lui remettait plus tout son pèze, elle planquait. Il s'en aperçut, il devint sévère ; elle eut des marques... Et puis maintenant, il regardait les femmes ; ça énervait Sophie, aussi.

Un jour, l'Escalope était descendu au boulevard ; il ne remonta pas. L'agent l'avait fait. Ce n'était rien, sauf pour son orgueil... Seulement, il arriva qu'on lui ressortit une vieille histoire, je ne sais pas quoi, un coup, il y avait dix-huit mois, à Neuilly. Avec ce M. Bertillon, c'est jamais fini !

Paraît qu'on recherchait l'Escalope pour ça. Fallait qu'on lui en veuille !... Enfin, il en prit pour trois ans.

Cela attrista un peu la Turque. Trois ans ! Pauvre l'Escalope ! Il n'était pas méchant gars, au fond... Mais tout de même, elle en avait plein le dos d'un homme. P'tit-Jy avait raison. Elle poussa un soupir de soulagement... Et aux propositions :

« Non, messieurs, je vais vivre seule », répondit-elle.

Ils faisaient :

« A ton aise, Thérèse ! »

IV

Pied-Mou était parti au régiment. Totote était veuve aussi. Totote était un peu mollasse, un peu gnangnan, mais bonne fille. La Turque et elle habitèrent toutes les deux ensemble.

C'est beaucoup les hommes qui vous donnent votre genre. Quand elles ne furent plus, ni l'une, ni l'autre, avec des hommes du boulevard Clichy, elles quittèrent le trottoir, elles firent les cafés. Elles avaient de la toilette, elles pouvaient se lancer comme les autres. Il suffit d'être un peu intelligente et pas trop voyou. A présent qu'elles étaient seules, il leur semblait que rien ne pourrait plus les arrêter. Avoir l'expérience des michets, savoir travailler, et n'avoir plus derrière soi quelqu'un pour vous manger tout, — pourquoi, avec du travail et de la conduite, qu'elles ne mettraient pas de l'argent de côté, et qu'elles n'arriveraient pas, elles aussi ?

Elles faisaient des rêves d'avenir, elles se voyaient déjà propriétaires d'un petit chalet à La Garenne ou à Bécon. On aurait élevé des poules, planté de l'oseille et du persil, avec des géraniums, et toutes les deux, le soir, avant de se coucher, fait une partie de cartes, tranquillement...

... En attendant, c'était la vie, la nuit, à l'électricité, la fumée et les bocks, des Anglais, des gens saouls en habit, des jockeys et des chauffeurs, tout le monde qui vit tard et en désordre dans les tavernes surchauffées.

Il y avait des soirs mornes, où les heures se traînaient, où les garçons bâillaient, où ça n'en finissait pas. Ces soirs-là, il n'y avait que des hommes qui venaient là par habitude, par devoir, pour ne pas se coucher. Alors un ennui dense enveloppait tout. Les femmes se taisaient, elles n'avaient même plus la force de bavarder. Chacun regardait l'heure. Les arrivants n'excitaient pas la curiosité, on savait qu'ils seraient pareils à ceux qui étaient déjà là : la nuit était mauvaise.

D'autres fois, au contraire, on sentait que le vent était à la fête. On était soi-même en train. Et à peine l'escalier aux glaces descendu, le nègre de fer,

sur lequel on essaie sa force, à peine dépassé, des voix, des rires vous entouraient. La galerie orientale illuminée était pleine d'agitation. Des habits noirs circulaient, et des femmes vêtues de soies multicolores. On causait fort, d'une table à l'autre. Le barman en veste blanche se hâtait, débouchait, versait, mélangeait des boissons, servait. Sur les hauts tabourets, devant le comptoir d'acajou, des femmes en robes blanches, dont les jupes pendaient comme celles des amazones, des femmes décolletées, brillantes, éblouissantes, riaient. Une volière : des petits cris, un bruit pressé de voix. De mille ampoules, une lumière sèche éclatait, toutes les couleurs violentes.

Ces soirs-là, tout conspirait pour faire de la vie quelque chose d'amusant et de singulier. Il arrivait à la fois des choses drôles de quoi distraire quinze nuits. Un monsieur promenait un petit serpent dans une boîte en carton. Tout à coup il soulevait le couvercle : on était saisi, on avait peur, on criait. Mais tout le monde voulait avoir peur. « Tu l'as vu, le type avec son serpent?... » Ces soirs-là le baron était là. Le baron avait accoutumé de prendre des cuites au kummel. Le chapeau sur l'oreille, il se tenait debout, au milieu du passage, serrant d'une main son petit verre, son parapluie de l'autre. Il engueulait par phrases entrecoupées, l'interprète du Grand-Hôtel : « Tu es un... grec, tu es d'une... race... méprisable..., un salaud..., tu es... le... rebut... de l'Orient..., tu es un... menteur... et un... rhéteur... » L'autre, avec un fort accent allemand, répondait, de temps en temps, très calme : « Laissez-moi dranquille, che n'ai rien à faire avec fous. »

Le gros baron allait faire un tour dans la taverne. Il tapotait gaiement les joues d'une femme qui passait. Elle lui échappait en criant : « Ah ! j'aurai de la veine ce soir, j'ai mis ma tête entre les pattes d'un cochon ! » Il ne répondait rien. Il avait l'air ivre et satisfait.

Ces soirs-là, un jeune aide-major, très excité, criait d'un ton de commandement : « Gérant, les chiottes !... Vous foutrai quatre jours, nom de Dieu ! » et l'idée fixe d'un type était d'accrocher son chapeau aux ailes du ventilateur... « Rien que des affolés, ce soir ! »

Une bande arrivait, en plastrons chiffonnés, qui chantait :

Meunier, meunier, tu es cocu !
Tu es cocu, car je l'ai vu,
En passant par ton moulin
Et rin tin tin...

Et celui qui marchait en tête portait un écriteau au bout de sa canne :
« Je suis le Cocu sanguinaire. »

Il y avait des gens saouls. On cassait des verres. Une femme était affalée sur une banquette : « Qu'est-ce que t'as, ma crotte ? — J'suis saoule. »

La voix tonitruante de l'aide-major perçait le tumulte : « Une tisane à sept francs !... Une !... Au trot !... »

Et des femmes passaient sans cesse au milieu des tables, des grosses blondes, une longue fille en rouge, diabolique ; une autre tout en noir, aux traits durs. Un monsieur seul à une table mâchait un sandwich. Les garçons circulaient, portant leurs plateaux chargés de bocks... La bouquetière s'approchait, vous offrait ses fleurs. Le baron l'engueulait : « Tu fais toujours des rapports à la Préfectance, saleté ! Veux-tu t'en aller ! » — « Oh ! un homme si riche ! » disait la bouquetière.

Totote et la Turque s'étaient assises à une table : « Vous nous payez un bock ? » Ces messieurs avaient dit oui.

Ils semblaient très gais. Ils commençaient des phrases et ne les achevaient pas, étouffant de rire au milieu. Deux visages glabres. « Tu as vu le coup où je leur ai pris cinquante louis ? » Celui qui parlait se mit à rire intérieurement avec une profonde allégresse concentrée :

« J'avais senti... que la main... était bonne... »

L'autre riait plus fort. « Du whisky ! du whisky ! du whisky ! » Avec leurs cannes ils tapaient bruyamment sur la table, en fumant à bouffées hâtives des cigares noirs. On les servit. Ils burent. Puis ils demandèrent du champagne. Le joueur avait fait asseoir Sophie à côté de lui sur la banquette, et il la tenait par la taille en la regardant amoureuxment.

— Veux-tu que je mette quelque chose dans ton bas ? dit-il.

Il tira de sa poche une poignée d'or, de monnaie et de billets chiffonnés, il choisit deux louis, puis, relevant la jupe de Sophie, il lui caressa la jambe, remonta lentement jusqu'à la chair, et glissa les pièces dans son bas. Sophie riait aux éclats... Il avait soif : il but un grand verre de Champagne. Puis il s'appuya contre la banquette, et regarda le plafond en riant tout seul.

Son ami, au teint basané, racontait à Totote qu'il arrivait de Madagascar : il y avait longtemps qu'il n'avait pas fumé l'opium, et cela le rendait malheureux. Pour se consoler, il buvait. Il parlait aussi de son boy qu'il regrettait.

A la table voisine, était assis un Anglais à monocle, qui promenait sur tout ce qui l'entourait un œil froid et infiniment dédaigneux. Il était accompagné d'un jeune Français bavard, auquel il répondait quelquefois par un hochement de tête. L'Anglais s'était fait servir un grand verre d'absinthe pure. Son compagnon disait avec exubérance :

— Il n'est pas fort ce type-là ! Avec la gifle qu'il m'a donnée, il aurait dû me casser deux dents. Je ne lui ai pas répondu à cause de ma famille,... et puis mon parapluie me gênait... Mais je regrette maintenant de ne pas lui avoir montré ma connaissance de la boxe !... »

L'Anglais hochait la tête.

— Il fallait l'assommer ! cria le colonial.

— Nom de Dieu ! Quand je le rencontrerai, je l'assommerai ! fit l'autre avec furie.

La bouquetière était venue. Le joueur lui avait donné un louis. Il demanda du tabac, puis il tira de sa poche un billet de banque, et en roula une cigarette qu'il alluma. Mais la fumée le fit tousser. Il jeta cela. « Mauvais ! » Le billet n'était brûlé qu'au quart. Trois femmes qui passaient se jetèrent par terre pour le ramasser. Elles se battaient. Il y eut des cris, un brouhaha, de toutes parts on désertait les tables, on accourait. Mais déjà elles s'étaient relevées. L'une saignait du nez, la deuxième était échevelée, corsage déchiré, la troisième s'enfuyait vers la sortie en courant.

L'Anglais sourit et dit « Very well ! » puis il but une gorgée d'absinthe... Une petite femme s'assit à sa table en jacassant comme une pie. Tiens ! c'était la même Bertha !

— Comme il y a longtemps qu'on ne t'a pas vue ! lui cria Sophie.

— Tu ne sais donc pas, la Turque ? j'ai été enceinte... J'étais pas plus grosse que maintenant, mais ça y était tout de même. J'ai entré à l'hôpital. Ah ! ce qu'on s'y embête ! Je disais tous les jours à l'interne : M'sieur l'interne, je veux accoucher... Enfin c'est arrivé. Ah ! il était rigolo mon gosse, si t'avais vu ! Seulement il était mort... Je suis bien maintenant, tu sais. J'ai un petit ami qui est gentil avec moi, il me paie ma chambre, il me paie tout.

On débouchait une nouvelle bouteille de champagne.

Il était tard maintenant, quatre ou cinq heures. La nervosité des femmes augmentait : elles passaient et repassaient avec plus d'impatience, plus d'inquiétude... L'une, entre autres, était saisissante. Elle était vieille, flétrie, fardée, funèbre. Elle s'avavançait en silence au milieu des autres, jetant à chacun des regards avides...

Deux femmes parlaient fort :

— On est mieux à Londres, tu sais. On fout une livre au policeman, il vous laisse faire ce qu'on veut.

— Ah ! oui, ici, toujours Saint-Lazare ! Les agents vous disent : Qu'est-ce que ça te fait, tu vas être huit jours tranquille, et tu peux bien être sûre que pendant ce temps-là, la machine n'aura pas remplacé ton turbin !

Cependant, Bertha montrait ses pieds à Totote :

— Est-ce que tu t'y connais en chaussures ? Elles sont jolies celles-là, pas ?

L'Anglais était devenu tout à fait raide. Il avait les dents serrées, l'œil fixe et morne. De temps en temps, son compagnon l'appelait :

— Hé ! Chamberlain !

Il ne répondait pas. Enfin, tout à coup, il s'effondra sur la table, écrasa son verre et s'endormit.

Sophie mangeait des œufs durs. Son joueur ne riait plus, il était muet et paraissait très fatigué ; maintenant que son visage n'était plus éclairé par la joie, on le voyait comme il était, usé et ridé, blême.

La nuit finissait, l'excitation générale était tombée, et le vacarme s'était apaisé. Soudain on avait senti sa lassitude. Beaucoup de gens étaient partis. Ceux qui restaient encore, affaissés sans gestes sur les banquettes, ne parlaient plus. Seul, un homme ivre disait très haut des phrases sans suite que personne n'écoutait. L'électricité même semblait épuisée, elle éclairait plus faiblement. On entendait le ronflement régulier du ventilateur, et, de temps à autre, des chocs de soucoupes. Les garçons, sur des chaises, la serviette pendante, sommeillaient.

Une femme singulière était assise à côté d'un Allemand endormi. Elle portait une robe crème toute garnie de dentelles, et, sur ses cheveux teints, une couronne de lierre. Sa figure était fanée et ridée, mais un sourire d'enfant la parait, et des yeux d'une douceur infinie. Elle se leva et fit le tour des tables. Elle ne s'approchait pas, quémandeuse, à la manière des filles, mais avec le sourire innocent et charmant d'une petite fille, comme en jouant. Elle était incohérente et incompréhensible avec sa couronne sur ses cheveux rouges, avec son âme d'enfant dans sa face vieille, et cet air égaré.

Alors toutes les femmes s'éveillèrent, elles s'attroupèrent. Elles regardaient l'inconnue. Elles se mirent à la railler sournoisement :

— Il y a une femme qui dit que tu as soixante ans, moi je dis que tu en as vingt-sept ou vingt-huit.

— Laissez mon âze, répondit une jolie voix avec un accent étranger puéril, laissez mon âze, ze souis touzours belle.

— Madame a été dans le monde ce soir... Madame a été au spectacle... fit une autre.

— Oui, zoustement, à l'Opla.

— Mais madame va nous donner des billets pour son théâtre, car madame joue...

— Mais oui, tu vois pas, c'est Sarah Bernhardt !

Elle les regardait avec des yeux étonnés, gracieux. Mais la taverne fermait : on allait éteindre. Chacun se levait, gagnant l'escalier. La Turque avait pris le bras du joueur. On portait Chamberlain, qui se laissait aller

comme un mort, tout le corps en zigzags. C'était un lent défilé devant les tables souillées.

On se trouva dehors, et l'air froid de l'aube vous glaça les os. Les femmes, en sortant, donnaient des cigarettes au chasseur. A la porte, attendaient des cochers, un marchand de nougat, et un vendeur du *Soir* : Tom-Pouce. Il dit tout bas à Fifi : « Ça va ? »... Et il s'approcha du michet en tendant ses journaux :

— M'sieur l'baron, une demi-douzaine ?... Non ?... Eh ben, prêtez-moi dix sous, M'sieur l'baron, je vous les rendrai demain matin.

Le joueur fit signe à un cocher, et monta en fiacre avec Sophie.

Sur le trottoir, devant la taverne, les femmes entouraient la folle, la chinaient encore : — « Dis, tu viens avec moi ? j'habite rue Marbeuf... Tu feras bien une passe sur un banc des Champs-Élysées... »

V

Sophie habitait maintenant dans une de ces petites rues paisibles qui se trouvent derrière la Madeleine, et à distance égale de la taverne de l'Olympia et des cafés de la gare Saint-Lazare. L'hôtel était très bien. C'était, ma foi ! mieux tenu que chez la mère Giberton, et c'était plus comme il faut. Si la pauvre P'tit-Jy avait pu revenir, elle aurait trouvé que sa Fifi — elle le disait bien — n'avait pas mal réussi. Oui, maintenant, la Turque avait de la toilette, et elle avait bon genre, ce n'était plus comme dans le temps, où elle n'aurait pas pu entrer dans un café, parce qu'elle était trop mal nippée. Elle possédait un petit chien : Kiki ; Kiki passait toute sa vie dans la chambre de sa maîtresse, et chaque fois que celle-ci rentrait, elle le retrouvait avec attendrissement. Ce pauvre petit qui était resté enfermé tout seul si longtemps !... Il était derrière la porte, il l'avait entendue, elle ouvrait, il sautait sur elle en poussant des jappements aigus ; elle le prenait dans ses bras et le caressait. « Ah ! Kiki ! petit Kiki ! Kikikikikikiki ! » Elle jouait beaucoup avec lui, il la désennuyait.

Sa chambre était gentille, et, à elle en somme, bien qu'elle fût encore en meublé. Elle avait un jeu de brosses en ébène qu'un Monsieur très chic lui avait donné (probablement un marquis ou un duc : on voyait une grande couronne brodée sur tous ses caleçons). Elle avait des bibelots, une ombrelle japonaise, des éventails, deux lampes : elle s'était arrangé un intérieur.

Sophie n'était pas malheureuse. C'était une des mieux de l'hôtel, elle y était très bien vue, tous ses amis étant sérieux. Elle était devenue raisonnable, elle n'était plus enfant comme autrefois : elle ne pensait plus à l'amour. Elle considérait que ceux qui lui donnaient le plus étaient ceux qui l'aimaient le mieux. D'ailleurs, elle ne les chérissait ni les uns, ni les autres, et n'était attachée à personne.

Un soir, elle ramena du Mollard un petit jeune homme, qui avait peut-être dix-sept ou dix-huit ans. Elle avait peu de goût pour les tout jeunes

gens : généralement c'est sans le sou, — mais on voyait que celui-là était d'une famille riche. Elle s'était comportée avec lui comme avec tout le monde, elle avait fait sa petite affaire avec la complaisance et l'amabilité impersonnelles qui étaient dans ses habitudes. Au bout d'une heure il était parti, et elle n'avait rien remarqué de particulier en lui, sinon qu'il était encore maigre comme une mineure. D'ailleurs, maintenant, elle était tellement habituée aux hommes qu'elle ne faisait plus attention à eux. Le michet, c'est le michet : c'est toujours la même chose ; tous à peu près pareils. Elle s'était endormie après son départ : en se réveillant elle l'avait oublié.

Elle fut assez étonnée quand, le surlendemain — il était une heure, et elle venait de se lever — elle le vit entrer dans sa chambre. Il lui apportait un bouquet. Il avait l'air embarrassé, il se mit sur le bord d'une chaise encombrée de jupons, se fit tout petit, et la regarda.

La Turque n'aimait guère qu'on vînt dans la journée. Comme elle se couchait tard, elle était fatiguée, elle sentait un cercle de plomb autour de sa tête, elle avait les idées vagues, l'haleine chaude, — et elle n'avait pas encore fait sa figure : elle était pâle et défaite. Toute la journée, elle se traînait. Elle ne recommençait à vivre que la nuit, à la lumière électrique.

« Et qu'est-ce qui t'amène ? » demanda-t-elle.

Il ne savait pas quoi répondre. Enfin il dit :

« J'avais une grande envie de vous voir. »

Sophie comprit mal. Et déjà docile, passive, elle s'apprêtait. Mais lui ne s'approchait pas d'elle, il continuait à la regarder de loin, avec une muette admiration. Il aurait voulu lui dire tout ce qu'il éprouvait. Il n'osait pas. Avant de frapper à sa porte, il était resté là un bon moment, le cœur battant, tout tremblant. Puis il s'était décidé. Il était encore ému... Il avait rêvé à elle tout hier.

La Femme !

Il avait rêvé à tous ses gestes, à son peignoir, à son petit chien, à la voix douce dont elle lui parlait. Et dans cette chambre, bourrée de choses féminines, de dessous, de rubans, et dans cette odeur musquée, il était profondément troublé, toute son adolescence s'agitait... La Femme !... Tout le touchait, il aurait voulu adorer Sophie, lui parler longuement à l'oreille,

l'embrasser avec infiniment de délicatesse et de respect, ou bien vivre à ses pieds, comme un héros de roman, en jouant de la guitare en sourdine, ou en disant des vers ; son cœur débordait de tendresse.

Sophie, tout ébouriffée, s'était mise à sa toilette, elle se faisait les ongles. Il l'agaçait un peu, elle détestait qu'on lui fit perdre son temps. Il avait commencé à lui parler, avec hésitation : « Mais tutoie-moi donc, mon gros, dit Sophie. — Oui ! vous voulez bien ? Oh ! que vous êtes gentille ! » Maintenant il était content ; il croyait qu'elle l'aimait. Il se lança aussitôt dans de grandes déclarations. Il disait qu'il irait pour elle au bout du monde.

— Oh ! dit la Turque, arrête-toi à Asnières et donne-moi la différence !

Puis elle attendit.

Mais ça continuait. Il lui parlait toujours de son amour, de son cœur, d'un tas de choses qui n'intéressaient plus du tout Sophie. Elle levait les épaules. Enfin, elle l'interrompit :

— C'est pas tout ça. C'est pour coucher avec moi que tu es venu, mon petit ?... Non ?... Alors, qu'est-ce que tu viens faire ?

Il se taisait, décontenancé par le ton brusque de son amie. Il avait eu subitement le cœur gros. Il allongea la main, et posa sur les genoux de Sophie son bouquet de fleurs, en disant presque tout bas : « Je vous aime. »

La Turque éclata d'un rire énervé, et elle s'écria : « Ah non ! tu sais ! le boniment, c'est ça qui ne me tombe pas ! J'ai pas le temps. Et puis, on n'en vit pas. Si c'est pour ça que tu es venu, c'est pas la peine de revenir. Au revoir : il faut que je m'habille... Et puis tu peux remporter ton bouquet, tu aurais bien mieux fait de me donner les quarante sous qu'il t'a coûtés. »

... Cependant, vers le soir, une grande tristesse envahit Sophie. Elle réfléchit. Il y avait longtemps qu'elle ne s'était sentie aussi triste. Tout à coup elle vit clair, elle vit ce qu'elle était devenue. Mon Dieu ! Oh ! mon Dieu !...

Avant l'Escalope, elle eût été si heureuse de rencontrer ce qu'elle avait repoussé aujourd'hui ! Oui, c'était cela qu'elle avait cru trouver en Gaston, et qu'elle avait amèrement regretté quand il était parti... Qu'était-elle devenue ? Elle n'avait plus de cœur... Alors, jamais elle n'aimerait plus

personne ? Nulle tendresse ne l'émouvait plus... Quand ce petit était là devant elle, si doux, si troublé, elle n'avait pensé qu'une chose : que le boniment, c'est un truc pour poser des lapins aux femmes. Elle était pire que la dernière des dernières : elle se rappelait qu'il y en avait une qui avait été en maison au Transvaal, celle-là racontait que là-bas, chaque femme, parmi les clients, en choisissait un pour l'aimer, pour causer avec lui. Ces femmes-là, elles avaient encore du cœur. Elle, Sophie, n'en avait plus.

Elle était désolée. Elle se rendait compte de l'honneur que le gentil petit lui faisait. Tandis que tous les hommes la considéraient comme un instrument, comme une chair à plaisir anonyme, il avait vu en elle une femme. Elle restait pour lui lointaine et charmante. Si elle l'avait compris, elle aurait pu se relever à ses propres yeux, redevenir en quelque façon ce qu'elle avait été.

Mais elle n'avait pas compris ! Ce soir-là elle ne sortit pas, elle se coucha, écoeuvée. Elle ne caressa même pas Kiki.

VI

(A l'entrée de la taverne, elles attendent, assises côte à côte sur la banquette. Il est tôt ; elles causent. Chapeaux à panache, figures faites, sous les armes. En face d'elles, derrière son comptoir, et sous ses bouteilles de toutes les couleurs, le garçon du bar, en veste blanche, attend aussi le coup de feu et les regarde sans les voir. Une lumière crue. Ça empeste le tabac froid. De temps en temps, un homme qui a descendu l'escalier, pousse la grande porte de verre, et entre au milieu des glaces. Mais ce n'est pas encore l'heure. Elles causent.)

— Crois-tu que c'est bête ! Avec cet assassinat de la rue Duperré, j'ai pas pu fermer l'œil jusqu'au départ de mon type. Chaque fois qu'il remuait, j'avais peur. Il s'est levé une fois, et j'ai cru que c'était fini. Je ne savais pas s'il valait mieux crier, ou bien avoir l'air de dormir. J'hésitais. Pourtant, je me disais : si je me laisse voler sans bouger, il ne me touchera pas. Mais il est revenu se coucher : il avait simplement été à ses besoins. Vrai, on devient folle !

— Moi j'y pense jamais. S'il fallait qu'on pense à ça, on ne pourrait pas vivre.

— Oui, mais cet homme-là, tu sais, il avait une figure qui ne me revenait pas... Et puis il ne parlait pas... Enfin, je m'étais fait des idées.

— Oh ! on voit toujours à peu près avec qui qu'on se trouve, et celui dont on se méfie, on ne l'emmène pas !

— Tu sais, ça !... Des fois on est encore bien contente de trouver... On ne choisit pas : on n'a pas toujours le moyen de regarder à la figure et au genre... Et pour savoir qui l'on a avec soi, on se trompe bien aussi ; tu sais, Joseph, l'avocat, les premières fois, je le prenais pour un entraîneur.

— Dame ! bien sûr, c'est moins dangereux d'être la femme à Fallières ! Mais qu'est-ce tu veux, Carmen, on l'a raté, ce vieux-là !... Dis donc, comment trouves-tu mon chapeau ?

— Il est bien... Il est très bien... Il te va bien... Je trouve que tu le mets trop en avant.

— Comme ça ?... Il est bien, hein ?

— Oui, Lucie. T'es belle. Ce soir, tu vas décrocher le rupin des rupins.

— C'est vrai qu'il vous va bien votre chapeau. Qu'est-ce qui vous l'a fait ?

— C'est Mme Lisette.

— Eh bien, elle fait bien.

— Tiens ! v'là la Suzanne qui arrive.

— J'peux pas la voir, cette femme-là. Elle me pue au nez.

— Elle a une robe neuve.

— La regarde pas, va, ça lui ferait trop de plaisir.

— Elle veut nous la faire à l'épate, ici. Ça ne prend pas. Elle passe comme ça, une minute, sans s'arrêter, avant d'aller dans les grands bars, et elle ne connaît personne.

— Elle n'est pas si bien que ça, d'abord. Elle n'a pas du tout le grand genre.

— C'est comme Madeleine.

— Encore une épateuse ! Mais Madeleine, ce n'est pas un nom de femme chic.

— Laisse donc, elles habitent en meublé comme nous. C'est Victor qui me l'a dit. Et elles ne font pas tous les jours cinq louis, va.

— Enfin, zut pour elles !... Dis donc, Lucie, toi qui t'y connais dans les rêves, j'en ai fait un drôle cette nuit... J'étais assise dans l'herbe à la campagne. Tout à coup, il y a un oiseau énorme qui descend sur moi, il me prend dans ses pattes, et il s'envole. Je n'avais pas peur du tout, je regardais en bas, — et c'était comme en chemin de fer : des champs, des maisons, des rivières qui défilaient... On est arrivé au bord de la mer. On est descendu

sur une plage. L'oiseau s'est posé devant moi, il m'a regardée, et ça s'est trouvé une négresse.

— T'as rêvé oiseau, t'as rêvé voyage, t'as rêvé négresse. C'est un voyage la nuit en bateau à voile.

— Comme c'est bête de rêver comme ça !

— Ah ! barbe ! Ah ! encore une nuit à tirer ! Ce que j'ai la flemme ce soir, Georgette ! Quand je pense que je vais peut-être rester là jusqu'à quatre ou cinq heures, et qu'il va falloir tourner cinquante fois autour des tables avant de trouver quelqu'un, ah ! j'en ai mal au cœur !... Pour un peu, malgré les frais que j'ai déjà faits, mon fiacre, mon coiffeur, je rentrerais chez moi !... Il y a des jours où le métier vous dégoûte.

— Tu rentrerais, et puis tu sais bien que tu ne pourrais pas dormir. Alors tu t'embêterais encore plus qu'ici. Moi, maintenant, je ne peux plus m'endormir que quand il fait jour. J'ai déjà voulu passer toute une nuit chez moi, toute seule, comme les rentières, pour dormir : je ne peux pas. A minuit, il faut que je me lève et que je vienne ici. Y a pas, j'en ai besoin. J'ai ça dans la peau maintenant.

— Oui, mais c'est quand il faut rentrer seule, après avoir attendu ici toute la nuit pour rien !... Moi, ça me rend folle.

— Qu'est-ce que vous voulez ! Il y a tant de femmes, il n'y a que de ça, sur les boulevards, dans les cafés, partout !

— Et puis on commence si jeune, maintenant !

— Enfin, pour les soirs qu'on s'embête, on a du bon temps... Vois-tu qu'on redeviendrait ouvrière ! Ah mince ! j'aime mieux travailler sur le dos ! On gagne plus de pognon et c'est moins fatigant. Ah non ! travailler ! se lever de bonne heure ! sortir le matin !... et gagner trois francs par jour !

— C'est possible. Mais quelquefois aussi on a un petit homme qu'on aime bien. On croit à tous ses boniments. On est jeune.

— Oui, seulement ton petit homme te plaque salement en te laissant un souvenir.

— Des fois. En tous cas, j'aimerais encore mieux en être là qu'où j'en suis. Non, il a bien raison celui qui dit que quand on veut se mettre putain,

faut s'établir Chaussée-d'Antin ! Moi je m'ennuie. Je ne peux plus aimer personne.

— La blague ! T'en trouveras cinquante pour un pour te laisser faire.

— Ah non ! merci ! je ne veux pas d'un mec ! Ces hommes-là, ça me dégoûte ! Je ne comprends pas qu'une femme paie pour un homme, et un homme qui ne fait rien, et qui vit de la femme, c'est pas un homme.

— Oh ! quand on aime bien un homme, c'est tout naturel de lui donner ce qu'on a !

— Eh bien non ! j'en aurais peut-être envie, mais s'il se laissait faire, il me dégoûterait.

— A ce compte-là, pourquoi que t'aimes pas tes michets, alors ? Ils te paient, eux, ils se conduisent en hommes... T'es bête, Georgette, on ne gobe pas quelqu'un parce qu'il fait quelque chose pour vous, parce qu'il est chic. On l'aime parce qu'on l'aime, parce qu'il est comme il est. Hein, Lucie ?

— Et puis ! Tous les hommes sont mecs !

— Ça !... Moi je dis que ce sont les femmes qui les rendent maquereaux. En v'là un, par exemple, il était employé, la femme que je connais l'a fait lâcher sa maison, elle ne voulait pas qu'il travaille, elle voulait l'avoir tout le temps à elle, son petit homme. Eh bien ! sa place perdue, il faut pourtant qu'il vive. Et en v'là un de plus.

— Mais toi la Turque ? Tu ne dis rien ?

— Ah ! les hommes me dégoûtent ! tout me dégoûte ! J'ai envie de boire et de faire la bombe ! On s'embête trop autrement... Voilà le monde qui arrive. A tout à l'heure.

— Toi aussi, Lucie, tu t'en vas ?

— Je vais faire un tour.

— Eh bien, reste avec moi Georgette, on est aussi bien à l'entrée qu'ailleurs. On va voir venir. Tiens ! Deux bossus !... il va pleuvoir !...

VII

Elle sortait d'un bar de la rue Caumartin, où elle allait quelquefois l'après-midi, pour rejoindre les femmes, pour tuer le temps.

Ce jour-là, elle avait l'âme très lasse. L'automne, de nouveau, ... à peine s'il était cinq heures, et la nuit tombait sur le boulevard ; et toute la journée avait été grise.

Absorbée, Sophie marchait, sans faire attention aux passants. Elle allait droit devant elle, elle ne regardait rien. Tout à coup — elle traversait la rue Auber — elle eut un coup au cœur... Ah ! Un monsieur qui l'avait croisée !... Elle se retournait, chancelante, elle regardait de tous ses yeux... Lui !... Mais oui, c'était lui ; oh ! c'était Scholch !... Elle restait là, immobile, indécise, dans un arrêt subit, absolu, de sa vie. Puis un grand mouvement la poussa en avant, elle s'élança et courut...

Ils étaient maintenant face à face. Elle l'avait arrêté. Il avait un peu grossi, mais c'était toujours lui... C'était lui, sa bouche, ses yeux, cette petite moustache blonde, toujours, toujours, comme hier... Oh ! c'était hier !... Oh ! tout le présent s'abolissait !...

Lui, en la voyant, avait violemment pâli, il avait eu un moment d'égarement, il allait crier ; puis, aussitôt, il était redevenu semblable à lui-même. On aurait dit, — c'est drôle ! — qu'il n'avait pas d'émotion. C'est que le fait de retrouver Sophie, au bout d'une seconde, lui était apparu comme un prodige naturel, il avait trop attendu cela, toujours, à tout instant : l'impossible eût été que cela n'arrivât jamais.

Ils étaient entrés dans un petit café désert. Ils causaient. Ils se tutoyaient, — comme hier... Toi ! toi !...

Et « Toi... Mimi... Fine... » ces mots-là, se retrouvaient intacts, sans une tache, sans une écornure, et tout — toute leur vie à eux deux — se retrouvait, comme dans quelque caveau d'eux-mêmes, où jamais, depuis

longtemps, ils ne seraient plus descendus, mais qui fidèlement, irrécusablement, aurait gardé leur trésor.

Et les mots leur montaient du cœur comme la flamme monte du feu.

Les gestes aussi, les gestes d'autrefois, revenaient immédiatement. Il y avait en eux des habitudes que tout eût fait croire perdues, qu'ils ne se connaissaient plus, dont ils n'avaient plus aucun souvenir : au premier signal, elles s'étaient retrouvées, elles avaient rallié.

Et Sophie mettait sa main dans la manche de Scholch, d'un mouvement familier d'autrefois, qui était remonté du passé, comme cela, tout de suite...

A présent, il parlait, il parlait d'une voix douce et grave, sans hésitation, d'abondance, avec une certitude infinie ; il disait des choses qu'il savait si bien, qu'il s'était si souvent répétées à soi-même ! « Il avait eu, hélas ! un moment de faiblesse — il était jeune ! — il avait été repris par sa famille, par son père qu'il avait toujours respecté, par sa mère, si bonne, par ses sœurs. Tous les siens, qu'il retrouvait là-bas, lui avaient fait considérer Sophie — sa Fine ! — d'abord comme une étrangère, puis comme une femme qui le détournait de sa vie,... et remué, retourné, ne sachant plus, loin d'elle — il était si jeune ! — comme son père avait dit qu'il lui pardonnerait, s'il promettait de ne pas la revoir, de ne pas lui écrire,... il avait promis, hélas !... Seulement, voilà que, peu à peu, il s'était repris, qu'il s'était dégagé, qu'il s'était remis à l'aimer : il voyait qu'elle ne lui avait donné que du bonheur... Et il était devenu malheureux : il avait été si heureux... Et un jour, à la fin, il avait fui, il avait pris le train, et il était venu à Grenoble... Trop tard ! elle n'y était plus ! Il n'avait pas pu retrouver sa trace... Il se serait mis avec elle, aurait travaillé... Elle était partie !... Alors il était retourné chez lui. On l'avait marié ; il avait laissé faire. Il n'était pas heureux, le paradis était perdu, jamais il n'avait retrouvé la vie d'autrefois, la seule, celle de son premier et unique amour. — Il était à Paris pour affaires... »

Elle ne savait pas ce qu'il disait. Cela lui était bien égal. Elle entendait sa voix, elle regardait ses lèvres : elle aurait voulu s'endormir ah ! s'endormir avec lui en souriant !... C'était comme un rêve, c'était une minute profonde et irréelle, une apparition dans un autre monde.

Et ils étaient là, tous les deux et ne formant qu'un, intimes d'une unique intimité, — comme hier. Oui, c'était comme si rien, depuis, ne s'était jamais passé...

Il la regardait. Il la voyait changée, fanée, flétrie, — mais il ne s'attardait pas à cela. Il retrouvait ses yeux, sa peau, un certain pli de sa narine, les veines bleues de son poignet, et le grain de beauté qu'elle avait au menton, un peu à gauche. Il la retrouvait comme on retrouve son pays d'enfance, où chaque pierre, chaque brandie d'arbre, chaque ornière vous arrête et réveille cent souvenirs. Il la parcourait lentement... Elle l'examinait de même... Et comme elle disait : « Personne, vois-tu, personne que toi ne m'a eue ; oh ! mon Mimi ! tu es resté mon amour ! » il pensa : « Je le sais. »

Il ne l'interrogeait pas. Ils sentaient qu'ils s'étaient aimés par-dessus toutes choses, et que rien ne les avait touchés que leur amour, tout le reste étant plus bas. Elle était toujours belle et toujours pure... On a son âme une fois pour toutes, et sous toutes les boues ou tous les triomphes, elle, au fond, demeure. Il savait cela... Il savait que la seule vie qu'elle eût vécue, c'était avec lui, et que le reste n'avait été que simulacre et apparence. Tous les deux s'étaient reconnus et s'adoraient.

Cependant, si liés l'un à l'autre, au fond, qu'ils se sentissent, pas un moment ils ne songeaient à remêler leurs jours. Ils pensaient bien qu'ils n'avaient continué à vivre jusqu'à présent que pour arriver à cette minute-là : en même temps ils avaient conscience qu'ils se voyaient pour la dernière fois. Cela était certain, inévitable. Ils n'essayaient même pas de lutter. Car on ne remonte pas le courant de la vie, quand le fleuve a coulé, il faut suivre. Car une voix leur disait tout bas que si leur fond était le même, le dessus, ce qui paraît dans la quotidienneté de l'existence, était changé. Ainsi, ils ne se seraient retrouvés que dans des heures sublimes comme celle-ci, dans le tous-les-jours, ils se seraient tués. Et ils étaient à la fois très proches et très lointains, unis et séparés.

Ils allaient partir chacun de son côté, ils ne se reverraient jamais, et toute autre chose était impossible, et ils le savaient... Aussi se regardaient-ils dans l'âme, et s'aimaient-ils surhumainement.

Et puis ils se levèrent.

Alors elle eut une immense envie de l'embrasser. Elle disait d'une voix suppliante, très faiblement : « Oh ! permets-moi !... » Il repoussa ses lèvres, c'était trop, ou c'était trop peu, ce n'était pas *cela*. Mais, simplement, il l'entoura de ses bras, et la serra contre son cœur.

Tous les deux pleurèrent.

Il murmura : adieu, — et partit.

Elle le suivait des yeux. Il disparut. Alors elle se mit à marcher dans le sens opposé. Elle marchait sans voir. Elle ne voyait, ni n'entendait rien.

Elle arriva ainsi, sans savoir comment, au pont Alexandre, et s'y engagea. Elle n'avait pas remarqué l'endroit où elle se trouvait. Au milieu du pont, les lumières d'un bateau qui glissait sur la Seine la frappèrent. Elle se souvint alors que, de l'autre côté, il y a un escalier par où l'on gagne le petit quai. Un jour, elle était descendue par là, avec Gaston, pour regarder des pêcheurs à la ligne. Elle traversa, puis descendit. Il faisait noir, elle manqua une marche et faillit tomber. Elle se rattrapa à la rampe.

Elle était arrivée en bas. Elle courut vers le bord, ferma les yeux, et se jeta.

FIN

1904-1906.

Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
à 3 fr. 50 le volume
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENNELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS

HENRY CÉARD	
Terrains à vendre au bord de la mer	1 vol.
GEORGES CLARETIE	
Derues, l'Empoisonneur	1 vol.
MICHEL CORDAY	
Les Demi-Fous	1 vol.
LÉON DAUDET	
Les Primaires	1 vol.
FÉLIX DUQUESNEL	
La Maîtresse de Piano	1 vol.
GABRIEL FAURE	
L'Amour sous les Lauriers-roses	1 vol.
GUSTAVE GEFFROY	
L'Apprentie	1 vol.
CHARLES GÉNIAUX	
Le Roman de la Riviera	1 vol.
P.-B. GHEUSI	
Le Puits des âmes	1 vol.
ALEXANDRE HEPP	
L'Audacieux Pardon	1 vol.
JULES HURET	
En Amérique : De New-York à la Nouvelle-Orléans	1 vol.
— De San Francisco au Canada	1 vol.
HENRY KISTEMAECKERS	
Will, Trimm & C ^o	1 vol.
PIERRE LOUÏS	
Les Aventures du Roi Pausole (Illustré)	1 vol.

MAURICE MAETERLINCK		
Le Double Jardin		1 vol.
CATULLE MENDÈS		
Glatigny		1 vol.
OCTAVE MIRBEAU		
Sébastien Roch (Illustrations de H.-G. IBELS)		1 vol.
MICHEL PROVINS		
Les Sept Cordes de la Lyre		1 vol.
ÉDOUARD QUET		
En correction		1 vol.
ÉDOUARD ROD		
L'Indocile		1 vol.
LÉON TOLSTOÏ		
La Foi universelle (Tr. HALPÉRINE-KAMINSKY)		1 vol.
ÉMILE ZOLA		
Vérité		1 vol.

ENVOI FRANCO PAR POSTE CONTRE MANDAT

2511. — Imp. Motteroz et Martinet, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LA TURQUE ***

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE

THE FULL PROJECT GUTENBERG™ LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are

located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg™ License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg electronic works provided that:

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in

this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the

defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg

Project Gutenberg is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including

obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg's goals and ensuring that the Project Gutenberg collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 41 Watchung Plaza #516, Montclair NJ 07042, USA, +1 (862) 621-9288. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment

including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit www.gutenberg.org/donate.

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate.

Section 5. General Information About Project Gutenberg electronic works

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a

copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility:
www.gutenberg.org.

This website includes information about Project Gutenberg, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.